This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

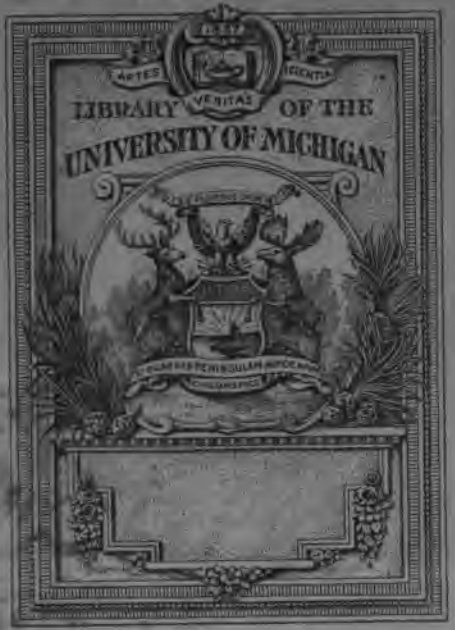
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

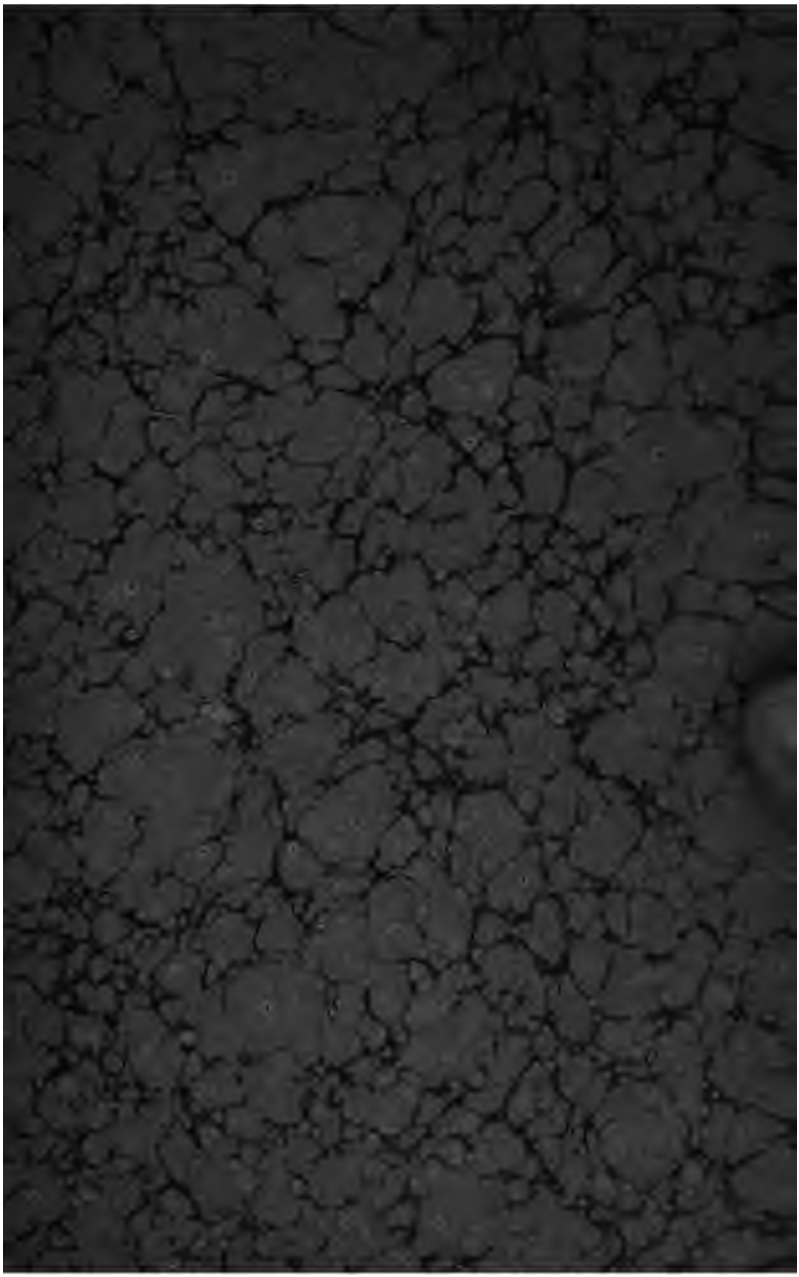
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 936,110


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

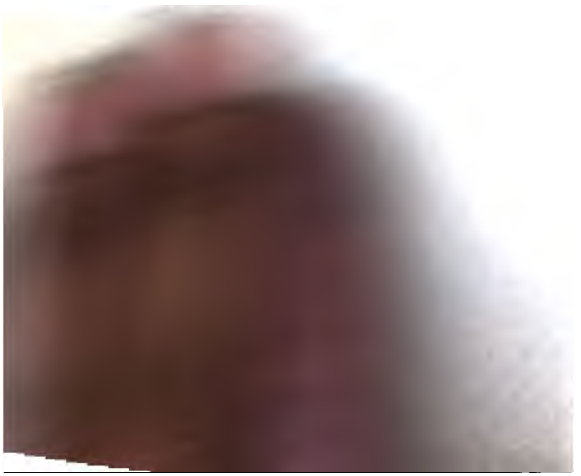


848
D88is
N2

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS



848
D88is
N2

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

848
D88ds
N2

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Une Aventure d'Amour..... 1
Aventures de John Davys..... 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon..... 3
Black..... 1
Les Blancs et les Bleus..... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe 1
La Boule de neige..... 1
Bric-à-Brac..... 2
Un Cadet de famille..... 3
Le Capitaine Pamphile..... 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Richard..... 1
Catherine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
Charles le Téméraire..... 2
Le Chasseur de sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein..... 2
Le Chevalier d'Harmental..... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge.. 2
Le Collier de la reine..... 3
La Colombe..... 1
Les Compagnons de Jéhu..... 3
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny..... 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Confessions de la marquise.. 2
Conscience l'innocent..... 2
Création et rédemption — Le docteur mystérieux..... 2
La Fille du marquis..... 2
La Dame de Montsoreau..... 3
La Dame de Volupté..... 2
Les Deux Dianes..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Les Drames galants — La Marquise d'Escoman..... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize. 3
Les Drames de la mer..... 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande..... 1
Une Fille du régent..... 1
Le Fils du forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie..... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César..... 2
— Henri IV, Richelieu, Louis XIII 2
La Guerre des femmes..... 2
Histoire d'un casse-noisette..... 1
Les Hommes de fer..... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de feu..... 2
Impressions de voyage :
— Une année à Florence..... 1
— L'Arabie Heureuse..... 3
— Les bords du Rhin..... 1
— Le Capitaine Arena..... 1
— Le Caucase..... 3
Impressions de voyage :
— Le Corricolo..... 2
— Le Midi de la France..... 1
— De Paris à Cadix..... 2
— Quinze jours au Sinaï..... 1
— En Russie..... 2
— En Suisse..... 4
— Le Speronare..... 3
— La Villa Palmieri..... 1
— Le Véloce..... 2
Ingénue..... 2
Isabel de Bavière..... 2
Italiens et Flamands..... 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad). 2
Jacques Ortis..... 1
Jane..... 1
Jehane la Pucelle..... 1
Louis XIV et son Siècle..... 4
Louis XV et sa Cour..... 2
Louis XVI et la Révolution..... 2
Les Louves de Machecoul..... 3
Madame de Chamblay..... 2
La Maison de glace..... 2
Le Maître d'armes..... 1
Les Mariages du père Olifus.... 1
Les Médicis..... 1
Mes Mémoires..... 10
Mémoires de Garibaldi..... 2
Mémoires d'un aveugle..... 2
Mém. d'un médecin. — J. Balsamo 5
Le Meneur de loups..... 1
Les Mille et un Fantômes..... 1
Les Mohicans de Paris..... 4
Les Morts vont vite..... 2
Napoléon..... 1
Une nuit à Florence..... 1
Olympe de Clèves..... 3
Le Page du duc de Savoie..... 2
Parisiens et Provinciaux..... 2
Le Pasteur d'Ashbourn..... 2
Pauline et Pascal Bruno..... 1
Un Pays inconnu..... 1
Le Père Gigogne..... 2
Le Père la Ruine..... 1
Le Prince des Voleurs..... 2
La Princesse de Monaco..... 2
La Princesse Flora..... 1
Les Quarante-Cinq..... 3
La Régence..... 1
La Reine Margot..... 2
Robin Hood le proscrit..... 2
La Route de Varennes..... 1
Le Salteador..... 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)..... 5
Souvenirs d'Antony..... 1
Les Stuarts..... 1
Sultanetta..... 1
Sylvandire..... 1
La Terreur prussienne..... 2
Le Testament de M. Chauvelin.. 1
Trois Maîtres..... 1
Les Trois Mousquetaires..... 2
Le Trou de l'Enfer..... 1
La Tulipe noire..... 1
Le Vicomte de Bragelonne..... 6
La Vie au désert..... 2
Une Vie d'artiste..... 1
Vingt ans après..... 3

ISABEL
DE BAVIÈRE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

ISABEL DE BAVIÈRE

Un des priviléges les plus magnifiques de l'historien, ce roi du passé, c'est de n'avoir, lorsqu'il parcourt son empire, qu'à toucher de sa plume les ruines et les cadavres pour rebâtir les palais et ressusciter les hommes; à sa voix, comme à celle de Dieu, les ossements épars se rejoignent, des chairs vivantes les recouvrent, des costumes brillants les revêtent, et, dans cette Josaphat immense où trois mille siècles conduisent leurs enfants, il n'a qu'à choisir les élus de son caprice et qu'à les appeler par leurs noms pour qu'à l'instant même ceux-là soulèvent avec leur front la pierre de leur tombe, écartent de la main les plis de leur linceul et répondent, comme Lazare au Christ : «Me voilà, Seigneur; que voulez-vous de moi? »

Il est vrai qu'il faut un pas ferme pour descendre dans les profondeurs de l'histoire, une voix impérieuse pour interroger les fantômes, une main qui

ne tremble pas pour écrire les paroles qu'ils vous dictent. Les trépassés ont parfois des secrets terribles que le fossoyeur a scellés avec eux dans leur tombe. Les cheveux de Dante blanchirent au récit du comte Ugolin, et ses yeux en gardèrent un regard si sombre, ses joues une pâleur si mortelle, que, lorsque Virgile l'eut ramené à la surface de la terre, les femmes de Florence, devinant d'où venait l'étrange voyageur, le montraient à leurs fils, en disant : « Voyez-vous cet homme qui passe si grave et si triste, il est descendu dans l'enfer ! »

C'est à nous surtout, au génie près, que devient applicable cette comparaison dantesque et virgilienne : la porte des caveaux de Saint-Denis, qui va s'ouvrir devant nous, a bien quelques semblants avec celle de l'enfer ; la même légende va merveilleusement à toutes deux, et, si nous portions le flambeau de Dante, et que nous fussions conduit par la main de Virgile, nous n'aurions pas à chercher longtemps, au milieu des trois races royales qui peuplent les sépulcres de la vieille abbaye, pour trouver quelque meurtrier dont le crime soit aussi damné que l'est celui de l'archevêque Roger, quelque victime dont le malheur soit aussi pitoyable que le fut celui du prisonnier de la tour de Pise.

Il y a surtout, dans ce vaste ossuaire, une tombe près de laquelle nous ne sommes jamais passé sans nous arrêter, croiser les bras et incliner le front. C'est, dans un caveau à gauche, une simple tombe de

marbre noir, sur laquelle sont couchées côte à côte deux statues, l'une d'homme, l'autre de femme. Il y a tantôt quatre siècles qu'elles reposent ainsi les mains jointes et priant; car l'homme demande à Dieu raison de sa colère et la femme grâce pour sa trahison; c'est que, voyez-vous, ces deux statues sont celles d'un insensé et d'une adultère; vingt ans, la folie de l'un et les amours de l'autre ont ensanglanté la France, et ce n'est pas sans raison, croyez-moi, qu'autour du lit mortuaire qui les réunit, après ces mots : « Ci-gist le roi Charles le Bien-Aimé, VIe du nom, et la reine Isabel de Bavière, sa femme, » la même main ajouta : « Priez pour eux ! »

C'est donc à Saint-Denis, puisque nous y sommes, que nous allons ouvrir les archives mystérieuses de ce règne bizarre qui passa, comme l'a dit un de nos poëtes, « entre l'apparition d'un vieillard et celle d'une bergère, et qui laissa pour tout monument de sa durée, une amère dérision de la destinée des empires et de la fortune des hommes : un jeu de cartes. »

Pour quelques pages blanches qu'il y aura dans ce livre, nous rencontrerons bien des pages rouges de sang, bien des pages noires de deuil; car Dieu voulut que tout ici-bas se teignît de ces trois couleurs, lorsqu'il en fit le blason de la vie humaine, et qu'il lui donna pour devise : *innocence, passions et mort.*

Maintenant, ouvrons ce livre, comme Dieu ouvre la vie, à ses pages blanches : nous arriverons assez vite aux pages de sang et aux pages de deuil.

I

Le dimanche 20 août de l'an 1389 *, il y avait, dès l'aube du jour, grande affluence de peuple sur la route de Saint-Denis à Paris.

C'est que madame Isabel, fille du duc Étienne de Bavière et femme du roi Charles VI, devait faire, comme reine de France, sa première entrée solennelle dans la capitale du royaume.

Il est vrai de dire, pour justifier cette curiosité, qu'on faisait de merveilleux récits sur cette princesse; on savait qu'à sa première entrevue avec elle, qui avait eu lieu un vendredi **, le roi en était devenu passionnément amoureux et que c'était à grand'peine qu'il avait accordé à son oncle de Bourgogne jusqu'au lundi suivant pour les préparatifs du mariage.

Cette alliance, du reste, avait été vue avec grand espoir dans le royaume; on savait que le roi Charles V avait manifesté, en mourant, le désir que son fils contractât mariage avec une princesse de Bavière, afin de contre-balancer l'influence de Richard d'Angle-

* Selon Froissart; les registres du parlement disent le 22.

** Le vendredi 15 juillet 1385.

terre, qui avait épousé la sœur du roi d'Allemagne. L'amour du jeune prince avait donc miraculeusement secondé les derniers désirs de son père; de plus, les matrones qui avaient examiné la fiancée avaient déclaré qu'elle était apte à donner des héritiers à la couronne, et la naissance d'un fils était venue, au bout d'un an, faire honneur à leur expérience. Il y avait bien quelques prophètes de malheur, comme il y en a au lever de tous les règnes, qui avaient dit que cela tournerait au pire, le vendredi étant un mauvais jour pour une entrevue nuptiale; mais rien n'avait encore donné créance à leurs prédictions, et leurs voix, si elles avaient tenté de se faire entendre, auraient vite été étouffées par les cris de joie qui, au jour où nous commençons ce récit, s'échappaient insoucieusement de toutes les bouches.

Comme les principaux personnages qui joueront un rôle dans cette chronique se trouvent appelés, par leur naissance ou leur dignité, à prendre place aux côtés ou à la suite de la reine, nous allons, si le lecteur le veut bien, suivre la marche du cortége, qui n'attend, pour se mettre en route, que l'arrivée du duc Louis de Touraine, frère du roi, que les soins de sa toilette, disent quelques-uns, et une nuit d'amour, disent quelques autres, ont déjà mis d'une demi-heure en retard. Ce sera, d'ailleurs, un moyen, sinon nouveau, du moins commode, de faire connaissance avec les hommes et avec les choses; il y aura, au reste, dans ce tableau que nous allons es-

sayer d'esquisser, d'après les vieux maîtres *, quelques détails qui ne manqueront peut-être ni d'intérêt ni d'originalité.

Nous avons dit que, ce jour de dimanche, il y avait tant de peuple hors de Paris, que c'était merveille à voir, et comme si on l'eût mandé par ordre. La grande route était couverte d'hommes et de femmes aussi serrés les uns contre les autres que le sont les épis dans un champ de blé; et la comparaison devenait encore plus sensible à chaque accident qui faisait onduler, comme une moisson, cette multitude trop compacte pour que la moindre secousse qu'éprouvait une de ses parties ne se communiquât point instantanément à la masse tout entière.

A onze heures, de grands cris qui se firent entendre en tête de cette foule, et un frissonnement qui la parcourut dans toute sa longueur, annoncèrent enfin à l'impatience générale qu'il allait se passer quelque chose de nouveau : c'étaient la reine Jeanne et la duchesse d'Orléans, sa fille, qui, à l'aide de sergents qui marchaient devant elles en frappant le peuple avec leurs baguettes, s'ouvraient un chemin au milieu de ces vagues humaines, tandis que, pour les empêcher de se refermer derrière elles, marchaient à cheval, par deux files et aux deux côtés de la route,

* Les auteurs qui donnent le plus de renseignements sur cette entrée, sont Froissart, le religieux de Saint-Denis et Juvénal des Ursins.

l'élite des bourgeois de Paris, au nombre de douze cents. Ceux qui avaient été choisis pour former cette garde d'honneur étaient vêtus de longues robes de drap de soie vert et vermeil, et coiffés de chaperons dont les bouts retombaient sur leurs épaules, ou flottaient comme des écharpes, lorsque, par hasard, un souffle de vent passait rafraîchissant cette pesante atmosphère d'été, rendue plus dévorante encore par le sable qui s'élevait sous les pieds des hommes et des chevaux. Ouvert et refoulé par ce mouvement, le peuple déborda dans les champs qui s'étendaient aux deux côtés de la route, et le milieu du chemin forma une espèce de canal dont les bourgeois de Paris simulaient les deux bords, et au fond duquel le cortége royal pouvait circuler librement. Ce mouvement se fit avec moins de difficulté qu'on ne pourrait le penser au premier abord. Il y avait, à cette époque, dans le peuple se portant au-devant de son roi, autant d'amour et de respect, au moins, que de curiosité; et, si la monarchie d'alors descendait quelquefois jusqu'à lui, jamais encore il ne montait jusqu'à elle. Chacun donc, dans cette espèce d'expropriation qui, de nos jours, ne se ferait pas sans cris, sans gendarmes et sans blasphèmes, tira joyeusement de son côté, et, comme le terrain des champs était plus bas que celui de la route, se mit à gagner à grande course tous les points culminants qui lui permettaient de dominer le chemin. En un instant, les arbres et les maisons éparses aux environs se

trouvèrent envahis et chargés de fruits et de locataires étrangers, qui, sur les arbres, s'établirent depuis le faîte jusqu'aux dernières branches, et, dans les maisons, depuis le toit jusqu'au rez-de-chaussée : ceux qui n'osèrent point tenter cette périlleuse ascension, s'échelonnèrent sur le talus de la route, dont les bourgeois couronnaient la crête; les femmes se haussèrent sur la pointe du pied, les enfants montèrent sur les épaules de leurs pères, et chacun se retrouva placé tant bien que mal, les uns dominant de leurs regards les chaperons des bourgeois, les autres plongeant modestement les yeux entre les jambes de leurs chevaux.

L'espèce de désordre causé par le passage de la reine Jeanne et de la duchesse d'Orléans, qui se rendaient d'avance au palais *, où les attendait le roi, fut à peine calmé, que l'on aperçut, sortant de la rue principale de Saint-Denis, la litière tant attendue de la reine. Il y avait, comme je l'ai dit, dans la population réunie à cet effet, une grande curiosité de voir cette jeune princesse, qui n'avait pas encore dix-neuf ans, et sur laquelle reposait la moitié de l'espoir de la monarchie; peut-être cependant que le premier regard que la foule jeta sur elle justifia mal cette réputation de beauté qui l'avait précédée dans la capitale, car c'était une beauté étrange et à laquelle il fallait s'habituer : cela venait du contraste heurté

* Le palais de justice.

que formaient ses cheveux, d'un blond presque doré, avec des sourcils d'un noir d'ébène, types opposés et caractéristiques des races du Nord et du Midi, qui, se croisant dans cette femme, donnaient à la fois à son cœur les passions ardentes de la jeune Italienne, et à son front la hauteur dédaigneuse de la princesse allemande *.

Quant au reste de sa personne, un statuaire n'aurait pu désirer, pour modèle de la Diane au bain, des proportions plus harmonieuses. Son visage formait cet ovale parfait auquel, deux siècles plus tard, Raphaël laissa son nom. Les robes serrées et les manches collantes, que l'on portait à cette époque, ne laissaient aucun doute sur la finesse de sa taille et le modelé de ses bras; et sa main que, par coquetterie peut-être plus encore que par abandon, elle laissait pendre, par l'une des portières, se détachait sur les étoffes qui tapissaient la voiture comme un bas-relief d'albâtre sur un fond d'or. Le reste de sa personne était entièrement caché, il est vrai, par les panneaux de la litière; mais on devinait facilement, en voyant le haut de ce corps si délicat et si aérien, qu'il devait être supporté par des jambes de fée et par des pieds d'enfant. Le sentiment étrange que l'on avait éprouvé d'abord en la voyant, disparaissait donc presque aussitôt qu'on l'avait vue, et le regard ardent

* La reine Isabel était, comme on sait, fille du duc Étienne de Bavière Ingolstat, et de Thaddée de Milan.

et velouté de ses yeux reprenait cet empire fascinateur dont Milton, et tous les poëtes après lui, ont fait la beauté caractéristique et fatale de leurs anges déchus.

La litière de la reine était accompagnée des six premiers seigneurs de France : ceux qui marchaient en tête étaient le duc de Touraine et le duc de Bourbon. Sous ce nom de duc de Touraine, qui pourrait les égarer d'abord, nos lecteurs voudront bien reconnaître le frère puîné du roi Charles, le jeune et beau Louis de Valois, qui, quatre ans plus tard seulement, devait recevoir ce titre de duc d'Orléans, qu'il rendit si célèbre par son esprit, ses amours et ses malheurs. Depuis un an, il avait épousé la fille de Galéas Visconti, gracieuse apparition historique poétisée sous le nom de Valentine de Milan, et dont la beauté, dans sa première fleur, ne suffisait pas pour retenir près d'elle ce papillon royal aux ailes d'or. Il est vrai que c'était le plus beau, le plus riche et le plus élégant seigneur de la cour. On sentait, en le voyant, que tout devait être en lui joie et jeunesse, qu'il avait reçu la vie pour vivre et qu'il vivait; que les malheurs pourraient venir au-devant de lui, mais que lui n'irait jamais au-devant d'eux; que cette insouciante tête de page, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, n'était point faite pour enfermer longtemps un grand secret ni une triste pensée, et que l'un et l'autre devaient bientôt s'en échapper par ces lèvres inconséquentes et rosées comme celles d'une femme. Ce jour, et avec une

grâce qui n'appartenait qu'à lui, il portait un costume merveilleux, qu'il avait fait faire à cette occasion. C'était une robe de velours noir, doublée de vermeil, des manches de laquelle descendait une broderie figurant une grande branche de rosier : le tronc, qui était d'or, soutenait, des deux côtés, des feuilles d'émeraude, au milieu desquelles étincelaient, sur chaque bras, onze roses de rubis et de saphir; les boutonnières, rappelant un ancien ordre institué par les rois de France, étaient faites d'une broderie courante de genêt, dont les cosses étaient de perles ; l'un des pans, celui qui couvrait le genou du côté opposé à la litière, était entièrement caché par le soleil d'or rayonnant que le roi avait choisi pour sa devise, et que Louis XIV renouvela de lui; l'autre, sur lequel la reine avait arrêté plusieurs fois ses yeux, car il renfermait évidemment quelque emblème caché qu'elle cherchait à lire; l'autre, dis-je, représentait un jeune lion d'argent, enchaîné et muselé, qu'une main, perdue dans un nuage, conduisait en laisse, avec ces mots : *Où je voudrai*. Ce riche costume était complété par un chaperon de velours vermeil, dans les plis duquel était entrelacée une magnifique chaîne de perles, dont chaque bout tombait aussi bas que le bout du chaperon, et avec laquelle le duc, tout en causant avec la reine, jouait de la main que lui laissait libre la bride de son cheval.

Quant au duc de Bourbon, nous passerons rapidement sur lui : c'était un de ces princes qui inscri-

vent leur nom dans l'histoire comme fils et aïeul de grands hommes.

Derrière eux marchaient le duc Philippe de Bourgogne et le duc de Berry, frères de Charles V, oncles du roi. C'était le même duc Philippe qui, partageant les dangers du roi Jean à Poitiers et sa captivité à Londres, mérita, sur le champ de bataille et dans la prison, le surnom de *Hardi*, que lui avait donné son père et que lui confirma Édouard le jour où, dans un repas, l'échanson du roi d'Angleterre ayant servi son maître avant le roi de France, le jeune Philippe lui donna un soufflet en lui disant : « Maître, qui t'a donc appris à servir le vassal avant le seigneur? » L'autre était le duc de Berry, qui partagea avec le duc de Bourgogne la régence de France, pendant la démence du roi, et qui, par son avarice, contribua à ruiner le royaume, autant, pour le moins, que le duc d'Orléans par ses prodigalités.

A leur suite venaient messire Pierre de Navarre et le comte d'Ostrevant. Mais, comme ils doivent prendre peu de part aux faits que nous allons raconter, nous renverrons le lecteur qui voudrait faire avec eux une connaissance plus entière, aux rares biographies qui parlent d'eux.

Derrière la reine venait, sans litière, sur un palefroi très-richement paré et orné, la duchesse de Berry, marchant tout doucement le pas, et conduite par les comtes de Nevers et de la Marche. Ici encore, l'un des deux noms va effacer l'autre, et le

plus petit se perdra dans l'ombre du plus grand; car ce comte de Nevers, fils de Philippe et aïeul de Charles, sera, un jour, Jean de Bourgogne. Son père se nommait *le Hardi*, son petit-fils s'appellera *le Téméraire*, et l'histoire a déjà réservé pour lui le surnom de *Sans-Peur*.

Le comte de Nevers, marié, le 12 avril 1385, à Marguerite de Hainaut, avait alors de vingt à vingt-deux ans; sans être d'une taille élevée, il était robuste et admirablement fait : son œil, quoique petit et d'un bleu clair comme celui du loup, était ferme et menaçant; ses cheveux, qu'il portait longs et lisses, étaient de ce noir violet dont le plumage seul du corbeau peut donner une idée; sa barbe rasée laissait voir à découvert un visage plein et frais, image de la force et de la santé. A la manière négligente dont il tenait la bride de son cheval, on sentait la confiance du cavalier : tout jeune qu'il était, et quoiqu'il ne fût pas encore armé chevalier, le harnais de guerre lui était chose familière; car il n'avait négligé aucune occasion de s'endurcir aux fatigues et de s'accoutumer aux privations. Rude aux autres et à lui-même, insensible à la faim et à la soif, au froid et à la chaleur, on eût dit un de ces hommes de pierre sur lesquels les besoins de la vie n'ont pas de prise; hautain avec les grands, affable avec les petits, il sema constamment la haine parmi ses pareils et l'amour chez ses inférieurs; accessible à toutes les passions violentes, mais sachant les enfermer dans

sa poitrine, et sa poitrine sous sa cuirasse, ce for intérieur, ce rempart d'acier et de chair, était un abîme où ne pouvait pénétrer l'œil des hommes, et où le volcan, en apparence endormi, rongeait ses propres entrailles, jusqu'à ce qu'il crût le moment favorable arrivé; alors il débordait, sombre et grondant, et malheur à celui sur qui s'épanchait la lave dévorante de sa colère! Ce jour, et pour faire contraste, sans doute, avec Louis de Touraine, le costume de Jean de Nevers était d'une simplicité exagérée : c'était une robe plus courte qu'on ne les portait ordinairement, de velours violet, aux manches fendues et pendantes, sans ornement ni broderie, serrée autour de la taille par une ceinture en mailles d'acier, soutenant une épée à la garde de fer bruni; l'ouverture des revers, sur la poitrine, laissait voir un justaucorps de couleur bleu de ciel, serré autour du cou par un collier d'or plein, qui remplaçait le collet; son chaperon était noir, et un seul diamant en rassemblait les plis, mais c'était celui qui, sous le nom de *Sancy* *, fit depuis partie des joyaux de la couronne de France.

* Ce diamant, qui, lors de la bataille de Granson, se trouvait dans le trésor de Charles le Téméraire, tomba entre les mains des Suisses, fut vendu, en 1492, à Lucerne, au prix de 5,000 ducats, et passa de là en Portugal, en possession de don Antonio, prieur de Crato. Ce dernier descendant de la branche de Bragance, qui avait perdu le trône, vint à Paris et y mourut. Le diamant fut alors acheté par Nicolas de Harlai, seigneur de Sancy; de là son nom. La dernière estimation qu'on en a faite en portait, je crois, la valeur à 1,820,000 francs.

Nous nous sommes attaché surtout à faire connaître ces deux nobles seigneurs, que nous retrouverons constamment placés à la droite et à la gauche du roi, parce qu'ils sont, avec la figure triste et poétique de Charles et la figure ardente et passionnée d'Isabel, les personnages les plus importants de ce malheureux règne.

Car, pour eux, la France se divisa en deux partis et prit deux cœurs, l'un battant au nom d'Orléans, et l'autre au nom de Bourgogne : chaque parti, partageant la haine et l'amour de celui qu'il avait choisi pour maître, aima de son amour et haït de sa haine, oubliant tout pour ne se souvenir que d'eux; tout, jusqu'au roi, qui était leur seigneur; tout, jusqu'à la France, qui était leur mère.

Sur un des côtés de la route, et sans suivre de rang, s'avançait, sur un cheval blanc, madame Valentine, que nous avons présentée à nos lecteurs comme la femme du jeune duc de Touraine : elle quittait son beau pays de Lombardie et venait pour la première fois en France, où tout lui semblait riche et nouveau. A sa droite marchait messire Pierre de Craon, le favori le plus cher du duc de Touraine, vêtu d'un costume à peu près pareil au sien, et qu'il lui avait fait faire comme preuve de l'amitié qu'il lui portait. Il était à peu près du même âge que le duc, beau comme lui, et comme lui affectait un air d'insouciance et de gaieté. Cependant, en regardant fixement cet homme, il était facile de s'apercevoir que toutes les passions

d'un cœur violent rayonnaient au fond de son œil sombre, que c'était une de ces volontés de fer qui arrivent toujours à leur but, soit de haine, soit d'amour, et qu'il y avait enfin peu à gagner en l'ayant pour ami, et tout à craindre à l'avoir pour ennemi. A la gauche de la duchesse, et vêtu de son armure de fer, qu'il portait avec la même facilité que les autres seigneurs leur costume de velours, était le sire Olivier de Clisson, connétable de France : sa visière levée laissait apercevoir la figure franche et loyale du vieux soldat, et une cicatrice qui lui partageait tout le front, souvenir sanglant de la bataille d'Auray, prouvait que l'épée fleurdelisée qui pendait à son côté avait été accordée non à l'intrigue ou à la faveur, mais à de bons et loyaux services. En effet, Clisson, né en Bretagne, avait été élevé en Angleterre; mais, à l'âge de dix-huit ans, il était revenu en France, et, depuis ce temps, avait chaudement et vaillamment combattu daus les armées royales.

Nous nous contenterons, après les personnes que nous venons de faire passer sous les yeux de nos lecteurs, de nommer simplement par leurs noms ceux et celles qui faisaient suite.

C'étaient la duchesse de Bourgogne et la comtesse de Nevers, conduites par messire Henri de Bar et le comte de Namur.

C'était madame d'Orléans, sur un palefroi très-bien et très-richement paré, et que menaient messire Jacques de Bourbon et messire Philippe d'Artois.

C'étaient madame la duchesse de Bar et sa fille, accompagnées de messire Charles d'Albret et du seigneur de Coucy, dont le nom éveillerait tout seul un grand souvenir, si nous ne nous hâtions de l'évoquer pour lui, en répétant cette devise, la plus modeste ou la plus hautaine peut-être du temps :

Ne suis prince ni duc aussy,
Je suis le seigneur de Coucy.

Nous ne ferons maintenant nulle mention des seigneurs, dames et damoiselles qui venaient derrière, soit sur coursiers, chars couverts ou palefrois. Il nous suffira de dire que la tête du cortége où se trouvait la reine touchait aux faubourgs de la capitale, que les pages et écuyers qui en formaient la fin n'étaient point encore sortis de Saint-Denis. Tout le long de la route, la jeune reine avait été accueillie par les cris de «Noël!» qui remplaçaient alors ceux de «Vive le roi!» car, dans cette époque de croyance, le peuple n'avait point trouvé de mot qui exprimât mieux sa joie que celui qui rappelait le jour de la naissance du Christ. Maintenant, il est presque inutile d'ajouter que les regards des hommes se partageaient entre madame Isabel de Bavière et madame Valentine de Milan, et ceux des femmes entre le duc de Touraine et le comte de Nevers.

Arrivée à la porte Saint-Denis, la reine s'arrêta; car on avait préparé là, pour elle, une première station. — C'était une espèce de grand reposoir, tout tendu de satin bleu, avec un ciel étoilé d'or : dans

les nuages qui couraient sur ce ciel, il y avait des enfants, vêtus en anges, qui chantaient doucement et mélodieusement, faisant concert à une jeune et belle fille qui représentait Notre-Dame : elle tenait sur ses genoux un petit enfant, image de l'Enfant Jésus, lequel jouait avec un moulinet fait d'une grosse noix; et le haut de ce ciel, armorié des écussons écartelés de France et de Bavière, était éclairé par ce soleil d'or resplendissant que nous avons dit être la devise du roi. La reine fut fort émerveillée de ce spectacle, et en loua beaucoup l'ordonnance; puis, lorsque les anges eurent fini leur cantique et que l'on pensa que la reine avait tout examiné, le fond du reposoir s'ouvrit, laissant voir toute la grande rue Saint-Denis couverte ainsi qu'une tente immense, et toutes les maisons tapissées de camelot et de soie, comme si, dit Froissart, les draps eussent été donnés pour rien, ou que l'on eût été à Alexandrie ou à Damas.

La reine s'arrêta un instant : on eût dit qu'elle hésitait à se hasarder dans cette capitale qui l'attendait avec tant d'impatience et la saluait avec tant d'amour. Un pressentiment lui disait-il, à elle, jeune et belle, et qui entrait ainsi accompagnée de tant de pompes et de fêtes, que son cadavre sortirait, un jour, exécré et maudit de cette même ville, porté sur le dos d'un batelier chargé par le concierge de l'hôtel Saint-Paul de remettre ce qui restait d'Isabel de Bavière aux religieux de Saint-Denis?

Elle se remit cependant en route; mais on la vit

pâlir en s'engageant dans cette longue rue, et en partageant cette foule immense en murailles humaines qui n'auraient eu qu'à se rapprocher pour briser entre elles reine, chevaux et litière. Cependant nul accident n'advint, les bourgeois gardèrent leurs rangs, et l'on arriva bientôt devant une fontaine couverte de drap d'azur avec un semis de fleurs de lis d'or; tout autour de cette fontaine étaient des colonnes peintes et ciselées, auxquelles on avait suspendu les plus nobles écussons de France; au lieu d'eau elle versait à pleins bords du piment et de l'hypocras, parfumés d'épiceries et d'aromates d'Asie, et, autour des colonnes, se tenaient debout des jeunes filles portant à la main des coupes d'or et des hanaps d'argent, dans lesquels elles offrirent à boire à Isabel et aux princes et seigneurs de sa suite. La reine prit une coupe des mains de l'une d'elles, la portant à sa bouche pour lui faire honneur, et la lui rendit aussitôt; mais le duc de Touraine saisit vivement, aux mains de la jeune fille, la même coupe, parut chercher la place où les lèvres de la reine s'étaient posées, et, la pressant des siennes au même endroit, il avala d'un trait la liqueur que la bouche de la souveraine avait effleurée. Les couleurs bannies un instant des joues d'Isabel y reparurent rapidement; car il n'y avait point à se tromper à cette action du duc, qui, si rapide qu'elle fût, ne passa point sans être remarquée; si bien qu'on en causa, le soir, fort diversement à la cour, et que les gens les plus opposés d'opinion se réunirent à cet

égard pour trouver le duc bien téméraire d'avoir osé se permettre une pareille liberté envers la femme de son seigneur et maître, et la reine bien indulgente de ne l'avoir désapprouvée que par sa rougeur.

Un nouveau spectacle vint promptement, du reste, faire diversion à cet incident : on était arrivé en face du couvent de la Trinité, et, devant la porte, s'élevait un échafaud en forme de théâtre, sur lequel devait être représenté le pas d'armes du roi Sallah-Eddin. Les chrétiens y étaient, en conséquence, rangés d'une part, les Sarrasins de l'autre, et, dans les deux troupes, on reconnaissait tous les personnages qui avaientfiguré dans cette fameuse joute, les acteurs qui les représentaient portant des armures du XIIIe siècle et les écussons et devises de ceux dont ils jouaient les rôles. Au fond était assis le roi de France Philippe-Auguste, et debout, autour de lui, les douze pairs de son royaume. Au moment où la litière de la reine fit halte devant l'échafaud, le roi Richard Cœur-de-Lion sortit des rangs, vint à Philippe de France, mit un genou en terre, et lui demanda permission d'aller combattre les Sarrasins : Philippe-Auguste la lui accorda gracieusement; aussitôt Richard se leva, alla joindre ses compagnons, les mit en ordonnance de guerre, et vint incontinent avec eux assaillir les infidèles; alors il y eut grand ébattement de part et d'autre, à la fin duquel les Sarrasins furent vaincus et mis en déroute. Une partie des fuyards se sauva par les fenêtres du couvent, qui

étaient de plain-pied avec le théâtre, et qu'on avait laissées ouvertes à cet effet : mais cela n'empêcha point qu'il n'y eût nombre de prisonniers de faits; le roi Richard les amena devant la reine, qui demanda leur liberté et qui, pour leur rançon, détacha un bracelet d'or et le donna au vainqueur.

— Oh ! dit alors le duc de Touraine appuyant sa main sur la litière, si j'avais su que cette récompense fût réservée à l'acteur, nul autre que moi n'aurait joué le rôle du roi Richard !...

Isabel porta les yeux sur le second bracelet, dont l'un de ses bras était encore paré; puis, réprimant ce premier mouvement, qui avait trahi sa pensée :

— Vous êtes fou et insensé, monseigneur le duc, lui dit-elle; de pareils jeux sont bons pour baladins ou bouffons, et ne seraient point séants au frère du roi.

Le duc de Touraine allait répondre, sans doute; mais Isabel donna le signal du départ, et, tournant la tête vers le duc de Bourbon, elle causa avec lui sans plus regarder son beau-frère, jusqu'au moment où elle arriva devant la seconde porte Saint-Denis, qui s'appelait la porte aux Peintres, et qui fut démolie sous François Ier. Là, il y avait un château magnifiquement simulé, et, comme à la première porte, un ciel étoilé au milieu duquel apparaissait en toute majesté Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit; puis, autour de la Trinité, de jeunes enfants de chœur chantant doucement le *Gloria* et le *Veni Creator*. Au

moment où la reine passa, la porte du paradis s'ouvrit, et deux anges aux auréoles d'or, aux ailes peintes, vêtus l'un de rose et l'autre de bleu, portant aux pieds des souliers à la poulaine tout brodés d'argent, en sortirent tenant une très-riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et, se laissant glisser jusqu'à la reine, la lui posèrent sur la tête en chantant ce quatrain :

Dame enclose entre fleurs de lys,
Vous êtes royne de Paris,
De France et de tout le pays.
Nous en rallons en paradis.

Et, à ce dernier vers, ainsi qu'ils venaient de le dire, ils remontèrent au ciel, dont l'entrée se referma sur eux.

Cependant, de l'autre côté de la porte, de nouveaux personnages attendaient la reine, et l'on vint doucement la prévenir de leur présence, afin que leur aspect ne lui fît pas une impression de frayeur, ce qui n'aurait probablement pas manqué d'arriver sans cette précaution; c'étaient les députés des six corps des marchands, portant un dais, qui venaient réclamer le vieux privilége qui les autorisait à accompagner, lors de leur entrée à Paris, les rois et les reines de France, depuis la porte Saint-Denis jusqu'au palais. Ils étaient suivis par les représentants des différents corps de métiers, vêtus d'habits de caractère et figurant les sept péchés mortels : Orgueil, Avarice,

Paresse, Luxure, Envie, Colère et Gourmandise; et, par opposition, les sept vertus chrétiennes : Foi, Espérance, Charité, Tempérance, Justice, Prudence et Force, tandis qu'à côté d'eux, et formant un groupe à part, étaient la Mort, le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis. Quoique prévenue, la reine manifesta, en apercevant cette étrange mascarade, une certaine répugnance à se remettre entre ses mains. Le duc de Touraine, de son côté, était fort irrité de quitter la place qu'il occupait auprès de la litière; mais les priviléges du peuple étaient là, vivants, et réclamant leur place aux deux côtés de la royauté. Le duc de Bourbon et les autres seigneurs avaient déjà abandonné la voiture et étaient allés reprendre leurs rangs. Isabel se retourna vers le duc de Touraine, qui se tenait obstinément à la portière.

— Monseigneur, lui dit-elle, votre plaisir serait-il de céder la place à ces bonnes gens, ou attendez-vous notre congé pour vous retirer ?

— Oui, madame et reine, répondit le duc, j'attendais un ordre de vous, et surtout un regard qui me donnât la force d'y obéir.

— Monsieur mon beau-frère, dit Isabel en se penchant du côté du duc, je ne sais si nous pourrons nous revoir pendant cette soirée, mais n'oubliez pas que, demain, je suis non-seulement reine de France, mais encore reine des joutes, et que ce bracelet sera la récompense du vainqueur.

Le duc s'inclina jusqu'aux panneaux de la voiture

d'Isabel : ceux qui étaient éloignés de l'endroit où se passait cette scène ne virent dans cette salutation qu'une de ces marques de respect que tout sujet, fût-il prince du sang, doit à sa souveraine; mais quelques-uns, qui, placés sur un plan plus rapproché, purent plonger leur regard dans l'étroit intervalle qui se trouvait entre la litière et le cheval, crurent remarquer que, dans ce moment, les lèvres du duc, ayant rencontré la main de sa belle-sœur, s'y étaient attachées avec plus d'ardeur et l'avaient pressée plus longtemps que ne le permettait l'étiquette du baise-main.

Quoi qu'il en soit, le duc se releva sur ses arçons, le front radieux de joie et de bonheur; Isabel ramena, comme un voile, sur son visage les longues barbes qui tombaient de son hénin; un dernier regard s'échangea entre eux à travers cette gaze complaisante; puis le duc piqua son cheval et alla prendre près de sa femme la place du connétable de Clisson. Pendant ce temps, les députés des six corps de marchands passèrent aux deux bords de la litière royale, trois de chaque côté, soutenant le dais au-dessus de la reine; les Vertus chrétiennes et les Péchés mortels prirent place à leur suite, et derrière eux marchèrent au pas, et avec la gravité qui convenait à leur rôle, la Mort, le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis. Le cortége reprit donc sa marche; mais un accident bizarre en vint bientôt déranger l'ordonnance.

Au coin de la rue des Lombards et de la rue Saint-

Denis, deux hommes montés sur le même cheval causaient une grande rumeur; la foule était telle, que c'était merveille qu'ils fussent parvenus là; il est vrai qu'ils paraissaient peu soucieux des menaces que poussaient contre eux les pauvres diables qu'ils culbutaient sur leur route; leur audace avait même été jusqu'à braver les sergents, et recevoir avec une indifférence stoïque les coups de baguette à l'aide desquels ceux-ci espéraient leur faire rebrousser chemin; mais menaces et coups avaient été perdus. Ils n'en avançaient pas moins, rendant avec usure, à droite et à gauche, les horions qu'ils recevaient, poussant devant eux le peuple avec la poitrine de leur cheval, comme un vaisseau pousse la mer avec sa proue, et s'ouvrant, au milieu de ces flots qui se refermaient sur leur sillage, un chemin lent mais continu : ils étaient arrivés enfin, et de cette manière, à temps pour voir le cortége, et l'on espérait qu'ils allaient tranquillement le regarder défiler, lorsqu'au moment où la reine Isabel passait devant eux, celui des deux qui tenait les rênes parut recevoir un ordre de son camarade. Aussitôt, prompt à lui obéir, il frappa presque en même temps du bâton qu'il tenait à la main la tête et la croupe des deux chevaux de la garde bourgeoise qui barraient le passage : l'un s'avança, l'autre recula; une espèce de brèche s'ouvrit par cette solution de continuité. Les cavaliers en profitèrent pour s'élancer au milieu du cortége, passèrent à deux pas du cheval de la duchesse de Tou-

raine, qui, effarouché de cette brusque apparition, eût certainement renversé madame Valentine, si le sire de Craon n'eût saisi le palefroi par le mors, au moment où il se cabrait, et se précipitèrent vers la reine, renversant le Paradis sur l'Enfer, la Mort sur le Purgatoire, et les Vertus chrétiennes sur les Péchés capitaux. Ils arrivèrent ainsi près de la litière, au milieu des cris de tout le peuple, qui les prenait pour de mauvais garçons ou des insensés, et poursuivis par les ducs de Touraine et de Bourbon, qui, les voyant se diriger vers madame Isabel et craignant de leur part quelque mauvaise intention, avaient mis l'épée à la main pour la défendre.

La reine, de son côté, avait eu grand'peur à tout ce bruit. Elle ignorait encore quelle en était la cause, lorsqu'elle aperçut, entre les députés des marchands qui tenaient le dais et la litière, les deux coupables. Son premier mouvement fut de se renverser en arrière ; mais celui des deux cavaliers qui était en croupe lui dit quelques mots à demi-voix, souleva son chaperon, en détacha une grosse chaîne d'or enrichie de fleurs de lis en diamants, la passa au cou de la reine, qui s'inclina gracieusement pour recevoir son présent, et piqua des deux son cheval, qui repartit comme un trait. Presque au même instant arrivèrent les ducs de Touraine et de Bourgogne, qui n'ayant rien vu de ce qui s'était passé, si ce n'est que ces hommes tenaient la reine en leur puissance, brandissaient leur épée et criaient :

— A mort, à mort les traîtres !

Le peuple était si serré partout, qu'il n'y avait pas de doute qu'ils ne parvinssent à rejoindre les cavaliers inconnus, d'autant plus que ceux-ci éprouvaient la même peine à sortir de la rue Saint-Denis qu'ils avaient eue à y arriver ; chacun était donc dans l'attente de quelque catastrophe, lorsque la reine, voyant ce dont il s'agissait, se leva à demi dans sa litière, étendit les bras vers son beau-frère et son cousin, criant :

—Messeigneurs, qu'allez-vous faire? C'est le roi !...

Les deux ducs s'arrêtèrent à l'instant; puis, tremblant à leur tour qu'il n'arrivât quelque chose à leur souverain, ils se dressèrent presque debout sur leurs étriers, et, étendant, avec le geste du commandement, leur épée vers la foule, ils crièrent d'une voix forte :

— C'est le roi, messieurs et seigneurs !

Puis, ôtant leur chaperon, ils ajoutèrent :

— Honneur et respect au roi !

Le roi, car c'était en effet Charles VI lui-même qui était en croupe derrière messire Charles de Savoisy, répondit à ces paroles en levant à son tour son aumusse, et le peuple put reconnaître à ses longs cheveux châtains, à ses yeux bleus, à sa bouche un peu grande, mais ornée de dents magnifiques, à l'élégance de sa tournure et surtout à l'air de bienveillance répandu par toute sa personne, le souverain auquel il conserva, malgré les malheurs qui

avaient accablé ses sujets durant le cours de son règne, le nom de *Bien-Aimé*, qu'il lui avait donné par avance le jour où il monta sur le trône.

Alors les cris de « Noël ! » retentirent de tous côtés : les écuyers et les pages agitèrent les bannières de leur maître, les dames leurs écharpes et leurs mouchoirs; puis ce serpent gigantesque qui rampait dans toute la longueur de la rue Saint-Denis, comme dans un immense ravin, sembla redoubler de vie, et roula plus activement de la tête à la queue ses anneaux bariolés, car un grand mouvement se fit où chacun essaya de voir le roi; mais, profitant de la voie que le respect ouvrait devant son incognito trahi, Charles VI avait déjà disparu.

Il s'écoula bien une demi-heure avant que le désordre causé par cet événement fût calmé. Il courait encore par la foule un reste d'agitation qui l'empêchait de reprendre ses rangs : messire Pierre de Craon en profita pour faire malicieusement remarquer à madame Valentine que son mari, le seul qui aurait pu abréger peut-être cette station en revenant prendre place à ses côtés, la prolongeait, au contraire, en causant avec la reine et en empêchant la litière, qui devait donner le signal du départ, de se remettre en marche. Madame Valentine essaya de sourire insoucieusement à ces paroles, mais un soupir à demi étouffé sortit du fond de sa poitrine et donna un démenti à ses yeux; puis elle ajouta, avec une voix dont elle voulait en vain cacher l'émotion ;

— Messire Pierre, que ne faites-vous cette observation au duc lui-même, vous qui êtes son fidèle ?

— C'est ce dont je me garderai sans votre ordre exprès, madame ; son retour ne m'ôtera-t-il pas le privilége que me donne son absence, celui de veiller sur vous ?

— Mon seul et véritable gardien est monseigneur le duc de Touraine, et, puisque vous n'attendiez que mon ordre, allez lui dire que je le prie de revenir près de moi.

Pierre de Craon s'inclina et alla porter au duc les paroles de madame Valentine. Au moment où ils revenaient ensemble vers elle, un cri perçant partit de la foule ; une jeune fille venait de s'évanouir. Cet accident était chose trop commune en pareille circonstance pour que les hauts personnages dont nous nous occupons en ce moment y fissent la moindre attention. Ils revinrent donc, sans même jeter les yeux du côté où cet événement était arrivé, prendre leur place près de madame la duchesse de Touraine ; et, comme si le cortége n'eût attendu que ce moment, il se remit aussitôt en marche, mais il trouva bientôt un motif pour s'arrêter de nouveau.

A la porte du Châtelet de Paris, il y avait un échafaud représentant un château en bois peint comme des pierres, et aux angles duquel s'élevaient deux guérites rondes supportant des sentinelles armées de toutes pièces ; la grande chambre du rez-de-chaussée de ce château était ouverte aux regards du public,

comme si on en avait abattu la muraille donnant sur la rue : dans cette chambre, il y avait un lit paré et encourtiné aussi richement que l'était celui du roi en son hôtel Saint-Paul, et, dans ce lit, qui figurait le lit de justice, était couchée une jeune fille représentant madame sainte Anne.

Autour de ce château, on avait planté tant de beaux arbres verts, qu'on eût dit une forêt des plus touffues, et dans cette forêt courait une multitude de lièvres et de lapins, tandis qu'une foule d'oiseaux de toutes couleurs voletaient de branche en branche, au grand étonnement de la multitude, qui se demandait comment on avait pu priver ainsi des animaux ordinairement aussi farouches. Mais on s'émerveilla bien davantage, lorsqu'on vit sortir de ce bois un beau cerf blanc de la grandeur de ceux qui étaient enfermés à l'hôtel du roi, si artistement travaillé, qu'on l'eût cru vivant et animé ; car un homme, caché dans son corps, faisait remuer ses yeux, ouvrir sa bouche et marcher ses jambes. Il avait les bois dorés, une couronne pareille à la couronne royale au cou, et sur sa poitrine pendait l'écusson d'azur à trois fleurs de lis d'or, représentant les armes du roi et de la France. Ainsi fier et beau, le noble animal s'avança vers le lit de justice, prit avec sa patte droite le glaive qui en est le symbole, et, le levant en l'air, il le fit trembler. En cet instant, et de la forêt opposée, on vit sortir un lion et un aigle, symboles de la force, et qui voulurent, par force, enlever le glaive

sacré ; mais douze jeunes filles vêtues de blanc, portant chacune un chapelet d'or d'une main, une épée nue de l'autre, sortirent à leur tour de la forêt, et, symboles de religion, entourèrent le cerf et se mirent en mesure de le défendre. Après quelques vaines tentatives pour accomplir leur dessein, le lion et l'aigle, vaincus, rentrèrent dans la forêt. Le rempart vivant, qui défendait la justice, s'ouvrit, et le cerf vint gentiment se mettre à genoux devant la litière de la reine, qui le flatta et le caressa comme elle avait l'habitude de faire à ceux que le roi nourrissait en son hôtel. Cette ordonnance fut trouvée très-curieuse et par la reine et par les seigneurs de sa suite.

Cependant la nuit était venue ; car, depuis Saint-Denis, on n'avait pu marcher qu'au petit pas, et les différents spectacles échelonnés le long de la route avaient grandement retardé le cortége; mais enfin l'on approchait de Notre-Dame, où se rendait la reine. Le pont au Change seul restait à traverser, et l'on ne croyait pas que l'on pût encore inventer quelque chose de nouveau, lorsqu'on vit tout à coup un spectacle merveilleux et inattendu : un homme vêtu comme un ange apparut au faîte des tours de Notre-Dame, portant un flambeau de chaque main, et marchant sur une corde si fine, qu'à peine si elle se voyait; il descendit par-dessus les maisons semblant glisser en l'air comme par miracle, et vint, en faisant une foule de tours et d'expertises, se poser sur une

des maisons qui bordaient le pont *. Lorsque la reine fut en face de lui, elle lui défendit de s'en aller par le même chemin, de peur de quelque accident; mais lui, sachant bien quel motif lui avait fait donner cet ordre, n'en tint aucun compte, et, remontant à reculons, pour ne pas tourner le dos à sa souveraine, il regagna le sommet de la tour de la cathédrale, et s'enfonça dans la même ouverture par laquelle il était sorti. La reine demanda quel était cet homme si léger et si habile; il lui fut répondu que c'était un Génois d'origine, maître en ces sortes de jeux.

Pendant cette dernière féerie, des marchands d'oiseaux s'étaient rassemblés en grand nombre sur la route de la reine, portant en cage une foule de passereaux auxquels ils donnèrent la volée tout le long du pont, et tandis que la reine passait. C'était une vieille coutume, qui faisait allusion à l'espérance que le peuple avait toujours qu'un nouveau règne donnerait le vol à de nouvelles libertés; la coutume s'est perdue, mais non l'espérance.

Arrivée à l'église Notre-Dame, la reine trouva debout sur les marches du portail l'évêque de Paris,

* Froissart et le religieux de Saint-Denis racontent le même fait; seulement, Froissart indique comme théâtre de ce jour le pont Saint-Michel, tandis que le religieux de Saint-Denis nomme le pont au Change. Froissart se trompe évidemment : un pareil spectacle ne pouvait pas être préparé sur le pont Saint-Michel, placé de l'autre côté de l'église Notre-Dame, et qui, par conséquent, ne se trouvait point sur la route de la reine.

revêtu de sa mitre et de son étole, casque et cuirasse de Notre-Seigneur; autour de lui étaient le grand clergé et les députés de l'Université, à laquelle son titre de fille aînée du roi donnait le privilége d'assister au couronnement. La reine descendit de sa litière, ce que firent aussi les dames de sa suite, ainsi que les chevaliers, qui donnèrent leurs chevaux à garder à leurs pages ou varlets, et, accompagnée des ducs de Touraine, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, elle entra dans l'église, suivant l'évêque et le clergé, qui chantaient haut et clair les louanges de Dieu et de la Vierge Marie.

Arrivée en face du grand autel, madame Isabel se mit dévotement à genoux, et, ayant dit ses oraisons, fit cadeau à l'église Notre-Dame de quatre draps d'or et de la couronne que les anges lui avaient posée sur la tête à la deuxième porte Saint-Denis. En échange, messire Jean de la Rivière et messire Jean Le Mercier en apportèrent une plus riche et plus belle, pareille à celle que portait le roi lorsqu'il siégeait sur son trône. L'évêque la prit par la fleur de lis qui la fermait, et les quatre ducs, la soutenant de la main, la posèrent doucement sur la tête de madame Isabel; de grands cris de joie s'élevèrent aussitôt de tous côtés; car, de ce moment seulement, madame Isabel était bien véritablement reine de France.

La reine et les seigneurs sortirent alors de l'église et remontèrent comme auparavant sur leur litière,

palefrois et chevaux; il y avait, aux deux côtés du cortége, six cents serviteurs portant des cierges, si bien qu'il brillait autant de clarté dans les rues que si le soleil eût été au ciel. C'est ainsi que la reine fut conduite au palais de Paris, où l'attendait le roi, ayant à sa droite la reine Jeanne, et à sa gauche la duchesse d'Orléans. Arrivée devant lui, la reine descendit et se mit à genoux comme elle l'avait fait en l'église : indiquant par là qu'elle reconnaissait Dieu comme son seigneur au ciel, et le roi comme son seigneur sur la terre. Le roi la releva et l'embrassa; le peuple cria : « Noël! » car il crut, en les voyant si unis, si jeunes et si beaux, que les deux anges gardiens du royaume de France avaient quitté la droite et la gauche de Dieu.

Alors les seigneurs prirent congé du roi et de la reine pour se retirer chacun en son hôtel; il ne resta autour d'eux que ceux qui étaient de leur maison ; quant au peuple, il demeura devant le palais, et cria : « Noël! » jusqu'à ce que le dernier page fût entré derrière le dernier seigneur; alors la porte se referma, les lumières qui éclairaient la place se dispersèrent ou s'éteignirent petit à petit, la foule s'écoula par ces mille rues divergentes qui portent, comme des artères et des veines, la vie aux extrémités de la capitale; bientôt tout ce bruit ne fut plus qu'un bourdonnement, puis ce bourdonnement lui-même diminua peu à peu. Une heure après, tout était silence et obscurité, et l'on n'entendait frémir que la vague et

sourde rumeur qui se compose de ces bruits nocturnes et indéfinissables qui semblent la respiration profonde d'un géant endormi.

Nous nous sommes longuement étendu sur l'entrée de la reine Isabel en la ville de Paris, sur les personnages qui l'accompagnaient, et sur les fêtes qui lui furent données à cette occasion; et cela, non-seulement pour donner à nos lecteurs une idée des mœurs et coutumes du temps, mais encore pour montrer, faibles et timides comme des fleuves à leur source, ces amours funestes et ces haines mortelles qui, dès lors, prenaient naissance autour du trône. Maintenant, nous allons les voir s'agiter à tous les vents, grossir à tous les orages, et traverser, effrénées et fatales, cette terre de France, où elles devaient creuser de si profondes traces, et ce malheureux règne, que leur débordement devait ravager.

II

Il n'est pas de romancier ou d'historien qui n'ait fait son amplification métaphysique sur les causes minimes et les grands effets; c'est qu'en vérité il est impossible de sonder les profondeurs de l'histoire ou les replis du cœur sans être effrayé en voyant combien facilement un frivole incident, qui passa d'abord indifférent et inaperçu à sa naissance, au milieu de cette multitude d'infiniment petits événe-

ments qui composent la vie, peut, au bout d'un certain laps de temps, devenir catastrophe pour une existence ou pour un empire; aussi est-ce une des plus attachantes études du poëte et du philosophe, que de descendre dans cette catastrophe accomplie, comme dans le cratère d'un volcan éteint, puis, la suivant dans toutes ses ramifications, de la remonter jusqu'à sa source. Il est vrai que ceux que leur esprit porte à se livrer à de pareilles recherches, qui s'y livrent longuement et avec passion, risquent d'échanger petit à petit leurs idées anciennes contre des idées nouvelles; et, selon qu'ils marchent guidés par le flambeau de la science ou l'étoile de la foi, de religieux qu'ils étaient, deviennent athées, ou, d'irréligieux, croyants; car, dans l'enchaînement des circonstances, l'un a cru reconnaître le caprice fantastique du hasard, l'autre a cru voir la main intelligente de Dieu. L'un a dit, comme Ugo Foscolo : *Fatalité;* l'autre a dit, comme Sylvio Pellico : *Providence;* et alors ont été proférés par eux les deux seuls mots qui aient leurs équivalents complets dans notre langue : désespoir et résignation.

C'est sans doute par le mépris qu'ils ont fait de ces petits détails et de ces curieuses recherches, que nos historiens modernes nous ont rendu si sèche et si fatigante l'étude de notre histoire *; ce qu'il y a de plus

* Il est bien entendu que, des attaques de ce genre, sont toujours exceptés Guizot, Châteaubriand et Thierry.

intéressant dans l'organisation de la machine humaine, ce ne sont pas les organes nécessaires de la vie, ce sont les muscles qui en reçoivent la force, et la combinaison multiple des veines qui leur portent le sang.

Au lieu de cette critique à laquelle nous voudrions nous soustraire, peut-être encourrons-nous le reproche opposé; cela tient à notre conviction que, dans l'organisation matérielle de la nature, comme dans l'existence morale de l'homme, dans la succession des êtres comme dans les événements de la vie, rien n'est heurté, aucun degré de l'échelle de Jacob n'est rompu, et que chaque espèce a son lien, toute chose son précédent.

Nous ferons donc tout ce qui sera en notre pouvoir pour que jamais ce fil, qui liera les petits événements aux grandes catastrophes, ne se rompe entre nos mains, et nos lecteurs n'auront qu'à le suivre pour parcourir avec nous les mille détours du jardin de Dédale.

Cet exorde nous a semblé nécessaire au commencement d'un chapitre qui pourrait d'abord paraître étranger à celui que nous venons d'écrire, et sans adhérence avec ceux qui vont le suivre: il est vrai qu'on se serait promptement aperçu de la méprise; mais nous cédons à une peur d'expérience, et nous tremblons qu'on ne nous juge par partie, avant de nous embrasser dans notre ensemble. Cette explication donnée, nous revenons à notre sujet.

Si le lecteur ne craint pas de se hasarder avec

nous dans ces rues de Paris que nous lui avons montrées à la fin du chapitre précédent si désertes et si sombres, nous le transporterons à l'angle de la rue Coquillière et de la rue du Séjour; à peine y serons-nous embusqués, que nous verrons, par une porte dérobée de l'hôtel de Touraine, qui devint depuis l'hôtel d'Orléans, sortir un homme enveloppé d'une de ces grandes houppelandes dont le capuchon se rabattait sur le visage, lorsque celui qui les portait voulait demeurer inconnu. Cet homme, après s'être arrêté pour compter l'heure, qui sonne dix fois à la grosse horloge du Louvre, trouve sans doute que cette heure est dangereuse; car, pour ne pas être surpris à l'improviste, il tire son épée du fourreau, la fait plier en l'appuyant sur le seuil, comme pour s'assurer de sa trempe, et, content, sans doute, de l'examen qu'il vient de faire, se met insoucieusement en marche, tirant, avec la pointe d'acier, des étincelles des pavés, et chantant à demi-voix un vieux virelai du châtelain de Coucy.

Suivons-le dans la rue des Étuves, mais avec lenteur cependant, car il s'arrête au pied de la croix du Trahoir pour y faire une courte prière; puis, se relevant, il reprend sa chanson où il l'a abandonnée, et suit la grand'rue Saint-Honoré, chantant toujours plus bas au fur et à mesure qu'il se rapproche de la rue de la Ferronnerie; arrivé là, il cesse tout à fait de chanter, longe silencieusement le mur du cimetière des Saints-Innocents dans les trois quarts de sa longueur;

puis, tout à coup, traversant la rue rapidement et en ligne droite, il s'arrête devant une petite porte, à laquelle il frappe sourdement trois coups; il paraît, du reste, qu'il est attendu, car, si léger qu'ait été l'appel, on y répond par ces paroles :

— Est-ce vous, maître Louis?

Et, sur sa réponse affirmative, la porte s'ouvre doucement et se referme aussitôt qu'il en a franchi le seuil.

Cependant, si pressé qu'il nous ait paru d'abord, ce personnage, que nous venons d'entendre nommer maître Louis s'arrête dans l'allée, remet son épée au fourreau, et. jetant sur les bras de son introductrice l'espèce de manteau à manches dont il est enveloppé, paraît revêtu d'un costume simple mais élégant; ce costume, qui était celui d'un écuyer de bonne maison, se composait d'un chaperon de velours noir et d'un justaucorps de même étoffe et de même couleur, fendu depuis le poignet jusqu'à l'épaule pour laisser voir une manche collante de cendal vert, et se trouvait complété par un pantalon collant, d'étoffe violette, sur l'une des cuisses duquel était brodé un écusson supportant trois fleurs de lis d'or, et surmonté d'une couronne ducale.

Lorsqu'il se trouva débarrassé de son manteau, maître Louis, quoiqu'il n'eût ni lumière, ni miroir, donna un instant à sa toilette, et ce ne fut que lorsqu'il eut tiré le bas de son justaucorps, afin qu'il collât gracieusement sur sa taille, et qu'il se fut assuré que

ses beaux cheveux blonds tombaient bien lisses et bien carrés sur ses épaules, qu'il dit d'un ton de voix léger :

— Bonsoir, nourrice Jehanne; vous êtes de bonne garde; merci. Que fait votre jolie maîtresse?

— Elle vous attend.

— C'est bien; me voilà. Dans sa chambrette, n'est-ce pas?

— Oui, maître.

— Son père?

— Couché.

— Bon.

En ce moment, la pointe de sa poulaine rencontra la première marche de l'escalier tournant qui conduisait aux étages supérieurs de la maison, et, quoiqu'il n'y eût aucune clarté, il en monta les degrés en homme à qui le chemin est familier. Arrivé au second étage, il aperçut la lumière à travers l'ouverture d'une porte; aussitôt il s'en approcha doucement, et n'eût qu'à la pousser de la main pour se trouver dans un appartement dont l'ameublement était celui d'une personne de moyenne condition.

L'inconnu était entré sur la pointe des pieds et sans être entendu. Il put donc considérer un instant le tableau gracieux qui s'offrit à sa vue.

Près d'un lit à colonnes torses et encourtiné de damas vert, une jeune fille se tenait à genoux devant son prie-Dieu; elle était vêtue d'une longue robe blanche dont les manches, pendant jusqu'à terre,

laissaient voir, à partir du coude, des bras gracieusement arrondis, terminés par deux mains blanches et effilées sur lesquelles reposait en ce moment sa tête; ses longs cheveux blonds, tombant sur ses épaules, suivaient les ondulations de sa taille et descendaient, comme un réseau d'or, jusqu'au plancher : il y avait dans ce costume quelque chose de si simple, de si céleste et de si aérien, qu'on aurait pu croire que celle qui le portait appartenait à un autre monde, si quelques sanglots étouffés n'avaient dénoncé une fille de la terre, née de la femme et faite pour souffrir.

En entendant ses sanglots, l'inconnu fit un mouvement : la jeune fille se retourna. L'inconnu resta immobile en la voyant si triste et si pâle.

Alors elle se leva, s'avança lentement vers le beau jeune homme, qui la regardait venir, tout silencieux et tout étonné; puis, arrivée à quelques pas de lui, elle mit un genou en terre.

— Que faites-vous, Odette? lui dit-il, et que signifie cette attitude?

— C'est, répondit la jeune fille en secouant doucement la tête, celle qui convient à une pauvre enfant comme moi, lorsqu'elle se trouve en face d'un grand prince comme vous.

— Rêvez-vous, Odette?

— Plût au ciel que je rêvasse, monseigneur, et qu'en me réveillant je me trouvasse comme j'étais

avant de vous voir, sans larmes dans les yeux, sans amour dans le cœur!

— Sur mon âme, vous êtes folle, ou quelqu'un vous aura dit un mensonge. Voyons.

A ces mots, il jeta les bras autour de la taille de la jeune fille et la releva; mais elle éloigna sa poitrine de celle du duc en le repoussant avec les deux mains et en se courbant en arrière, mais sans cependant pouvoir rompre le lien qui la retenait.

— Je ne suis pas folle, monseigneur, continua-t-elle sans essayer de faire, pour se dégager, un autre effort dont elle sentait l'impuissance, et personne ne m'a dit un mensonge : je vous ai vu.

— Où cela?

— Au cortége, parlant à madame la reine, et je vous ai reconnu, quoique vous fussiez bien magnifiquement vêtu, monseigneur.

— Mais vous vous trompez, Odette, et quelque ressemblance vous abuse.

— Oui, j'ai essayé aussi de le croire, et je l'eusse cru peut-être; mais un autre seigneur est venu vous parler, et j'ai reconnu celui qui vint, avant-hier, avec vous ici, que vous appeliez votre ami, et que vous disiez, comme vous, au service du duc de Touraine.

— Pierre de Craon?

— Oui, c'est ce nom, je crois... que l'on m'a dit.

Elle fit une pause, puis elle reprit tristement :

— Vous ne m'avez pas vue, vous, monseigneur; car vous n'aviez de regards que pour la reine; vous

n'avez pas entendu le cri que j'ai poussé lorsque je me suis évanouie et que j'ai cru mourir; car vous n'écoutiez que la voix de la reine; et cela est tout simple, elle est si belle! Ah!... ah! mon Dieu! mon Dieu!

A ces mots, le cœur de la pauvre enfant se fondit en sanglots.

— Eh bien, Odette, dit le duc, qu'importe qui je suis, si je t'aime toujours?

— Qu'importe, monseigneur? dit Odette en se détachant de ses bras. Qu'importe, dites-vous? Je ne vous comprends pas.

Mais presque aussitôt, et comme fatiguée de cet effort, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, regardant toujours le duc.

— Et que serais-je devenue, dit-elle, si, vous croyant mon égal, je vous eusse cédé, dans l'espoir que vous m'épouseriez, quand vous m'imploriez à genoux? Ce soir, en venant, vous m'eussiez trouvée morte. Oh! mais vous m'auriez bien vite oubliée : la reine est si belle!...

— Voyons, Odette ; eh bien, oui, je t'ai trompée en te disant que je n'étais qu'un écuyer : je suis le duc de Touraine, c'est vrai.

Odette poussa un profond soupir.

— Mais, dis-moi, ne m'aimes-tu pas mieux riche et brillant comme tu m'as vu hier, que simple et pauvre comme me voilà?

— Moi, monseigneur, je ne vous aime pas.

— Comment! Mais tu m'as dit vingt fois...

— J'aimerais l'écuyer Louis, j'aimerais celui-là qui est l'égal de la pauvre Odette de Champdivers; je l'aimerais à lui donner en souriant mon sang et ma vie : je les donnerais aussi, par devoir, à monseigneur le duc de Touraine. Mais que ferait de ma vie et de mon sang le noble mari de madame Valentine de Milan, le galant chevalier de la reine Isabel de Bavière?

Le duc allait répondre, lorsqu'en ce moment la nourrice entra tout effrayée.

— Oh! ma pauvre enfant, dit-elle en courant à Odette, que veulent-ils faire de vous?

— Qui donc? dit le duc.

— Oh! maître Louis, on envoie chercher mademoiselle.

— Et d'où cela?

— De la cour.

Le duc fronça le sourcil.

— De la cour?

Il regarda Odette.

— Et qui l'envoie chercher, s'il vous plaît? ajouta-t-il en regardant Jehanne avec défiance.

— Madame Valentine de Milan.

— Ma femme? s'écria le duc.

— Sa femme! répéta Jehanne interdite.

— Oui, sa femme, dit Odette en appuyant sa main sur l'épaule de sa nourrice : c'est monseigneur le frère du roi que tu vois. Et il a une femme, et il lui

aura dit, en riant, à cette femme : «Il y a, dans la rue de la Ferronnerie, en face du cimetière des Saints-Innocents, une pauvre fille qui me reçoit tous les soirs, pendant que son vieux père... Oh! c'est miraculeux comme elle m'aime! »

Odette se mit à rire amèrement,

— Voilà ce qu'il lui a dit. Et sa femme veut me voir, sans doute.

— Odette, interrompit violemment le duc, si cela est, que je meure! J'aurais mieux aimé perdre cent mille livres, et que cela ne fût pas arrivé! Oh! je vous le jure, je saurai qui peut avoir révélé nos secrets; et malheur à celui qui se sera ainsi joué de moi!

Il fit un mouvement pour sortir.

— Où allez-vous, monseigneur? dit Odette.

— Nul, dans mon hôtel de Touraine, n'a le droit de donner d'ordres que moi seul, et je vais donner l'ordre aux gens qui sont en bas de se retirer à l'instant même.

— Vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez, monseigneur; mais ces hommes vous reconnaîtront : ils diront à madame Valentine que vous êtes ici, ce qu'elle ignore peut-être; elle me croira plus coupable que je ne le suis encore, et alors je serai perdue sans miséricorde.

— Mais vous n'irez pas à l'hôtel de Touraine?

— Au contraire, monseigneur, il faut que j'y aille. Je verrai madame Valentine, et, si elle n'a que des soupçons, je lui avouerai tout; puis je tomberai à ses

genoux : elle me pardonnera. Quant à vous, monseigneur, elle vous pardonnera aussi, et votre absolution sera même plus facile à obtenir que la mienne.

— Faites ce que vous voudrez, Odette, dit le duc ; vous avez toujours raison et vous êtes un ange.

Odette sourit tristement, et fit signe à Jehanne de lui donner une mante.

— Et comment allez-vous aller à l'hôtel?

— Ces hommes ont une litière, répondit Jehanne en posant la mante sur les épaules nues de sa maîtresse.

— Dans tous les cas, je veillerai sur vous, dit le duc.

— Dieu y a déjà veillé, monseigneur, et j'espère qu'il me fera la grâce d'y veiller encore.

A ces mots, elle salua le duc avec respect et dignité; puis, descendant l'escalier :

— Me voilà, messieurs, dit-elle aux hommes qui l'attendaient; je suis à vos ordres : conduisez-moi où vous voudrez.

Le duc resta un moment immobile et silencieux à la place où l'avait laissé Odette; puis, s'élançant hors de l'appartement, il descendit rapidement l'escalier, s'arrêta un instant à la porte de la rue, pour voir quelle direction avaient prise les hommes qui emmenaient la litière; il la vit s'avancer, entre deux torches, vers la rue Saint-Honoré; alors il tourna, toujours courant, par la rue Saint-Denis; prit en retour la rue aux Fers, et, traversant la halle aux blé, il arriva à

l'hôtel de Touraine assez à temps pour apercevoir le cortége au bout de la rue des Étuves. Certain de l'avoir devancé de quelques minutes, il rentra alors par la porte dérobée d'où nous l'avons vu sortir, et, gagnant son appartement, il se glissa sans bruit vers un cabinet qui donnait dans la chambre à coucher de madame Valentine, et à travers les carreaux duquel il pouvait voir tout ce qui se passait dans cette chambre. Madame Valentine était debout, irritée et impatiente; au moindre bruit, elle tournait ses regards vers la porte d'entrée, et ses beaux sourcils noirs, qui formaient un arc si parfait lorsque son visage était calme, se contractaient avec violence; elle était, du reste, vêtue richement et à son plus grand avantage; cependant, de temps en temps encore, elle allait à un miroir, forçait son visage à reprendre cette expression de douceur qui faisait le caractère principal de sa physionomie, puis ajoutait quelque ornement à sa coiffure; car elle voulait doublement écraser cette femme qui avait l'audace d'être sa rivale, et sous la dignité de son rang et sous la splendeur de sa beauté.

Enfin, elle entendit un bruit réel dans la chambre qui précédait la sienne; elle s'arrêta écoutant, porta une main à son front, tandis que, de l'autre, elle cherchait un point d'appui sur le dossier aigu d'un fauteuil sculpté; car un éblouissement passait sur ses yeux et elle sentait trembler ses genoux. Enfin la porte s'ouvrit, et un valet parut, annonçant que la jeune fille que la duchesse avait désiré voir attendait

que ce fût son bon plaisir qu'elle entrât : la duchesse fit signe qu'elle était prête à la recevoir.

Odette avait laissé sa mante dans l'antichambre; elle parut donc dans cette simple parure que nous lui avons vue; seulement, elle avait fait une tresse de ses longs cheveux, et, comme elle n'avait rien trouvé dans la litière pour l'attacher sur son front, elle tombait de côté sur sa poitrine et descendait jusqu'à ses genoux. Elle s'arrêta à la porte, qui se referma derrière elle.

La duchesse resta muette et immobile devant cette blanche et pure apparition; elle s'étonnait de trouver cette jeune fille, dont elle s'était fait, sans doute, une autre idée, si modeste et si digne; enfin, elle sentit que c'était à elle de parler la première, car tout l'embarras était de son côté.

— Approchez, dit-elle d'une voix dont l'émotion altérait la douceur naturelle.

Odette s'avança les yeux baissés, mais le front calme; puis, arrivée à trois pas de la duchesse, elle mit un genou en terre.

— C'est donc vous, continua madame Valentine, qui voulez me faire tort de l'amour de monseigneur, et qui croyez, après cela, qu'il n'y a qu'à vous agenouiller devant moi pour que je vous pardonne?

Odette se releva vivement; une rougeur brûlante lui monta au visage.

— J'ai mis un genou en terre, madame, dit-elle, non pour que vous me pardonniez; car, grâce au

ciel, je n'ai à me reprocher aucune faute envers vous. J'ai mis un genou en terre, parce que vous êtes une grande princesse et que je ne suis qu'une pauvre fille ; mais, maintenant que j'ai rendu cet honneur à votre rang, je vous parlerai debout. Que Votre Altesse m'interroge, et je suis prête à lui répondre.

Madame Valentine ne s'était pas attendue à ce calme ; elle comprit qu'il n'y avait que la candeur qui le pût soutenir ou l'effronterie qui le pût imiter. Elle vit ces beaux yeux bleus, si doux et si transparents, qu'ils semblaient destinés à laisser voir jusqu'au fond du cœur, et elle sentit que ce cœur devait être pur comme celui de la Vierge. La duchesse de Touraine était bonne, le premier moment de jalousie italienne qui l'avait fait agir et parler s'éteignit ; elle tendit la main à Odette, et lui dit avec une douceur de voix indéfinissable :

— Venez.

Ce changement, dans le ton et dans les manières de la duchesse, opéra une révolution subite chez la pauvre enfant. Elle s'était prémunie contre la colère et non contre l'indulgence. Elle prit la main de la duchesse et y colla ses lèvres.

— Oh ! dit-elle en sanglotant, oh ! je vous le jure, ce n'est point ma faute. Il est venu chez mon père comme un simple écuyer du duc de Touraine, sous prétexte d'y acheter des chevaux pour son maître. Je le vis, moi, je le vis ! il est si beau ! Je le regardais

sans défiance; je le croyais mon égal : il vint à moi et me parla; je n'avais jamais entendu une voix si douce, si ce n'est dans mes rêves d'enfant, à cette époque où les anges descendaient encore dans mon sommeil. J'ignorais tout : qu'il fût marié, qu'il fût duc, qu'il fût prince. Si je l'eusse su votre époux, madame, et que je vous eusse connue belle et magnifique comme vous l'êtes, j'aurais bien deviné tout de suite qu'il se raillait de moi. Mais, enfin, tout est dit : il ne m'a jamais aimée, et... et je ne l'aime plus...

— Pauvre enfant! dit Valentine en la regardant; pauvre enfant, qui croit qu'on l'a aimé une fois et qu'on l'oublie!

— Je n'ai pas dit que je l'oublierais, répondit Odette tristement, j'ai dit que je ne l'aimerais plus; car on ne peut aimer que son égal, on ne peut aimer qu'un homme dont on puisse être la femme. Oh! hier, hier, quand je l'ai vu à ce magnifique cortége, sous ces splendides habits; quand j'ai reconnu, traits pour traits, ce Louis que je croyais mien, dans Louis, duc de Touraine, qui est vôtre, oh! je vous le jure, je crus qu'on avait jeté sur moi quelque maléfice et que mes yeux me trompaient. Il parla : je cessai de respirer et de vivre pour écouter. C'était sa voix. Il parlait à la reine. Oh! la reine!

Odette trembla convulsivement et la duchesse pâlit un instant.

— Est-ce que vous ne la haïssez pas, la reine?

ajouta Odette avec une expression de douleur impossible à rendre.

Madame Valentine mit vivement sa main sur la bouche de la jeune fille.

— Silence, enfant! lui dit-elle, madame Isabel est notre souveraine : Dieu nous l'a donnée pour maîtresse, et nous devons l'aimer.

— C'est aussi ce que m'a dit mon père, répondit Odette, lorsque je suis rentrée mourante et que je lui ai dit que je n'aimais pas la reine.

Les yeux de la duchesse se fixèrent sur Odette avec une expression de douceur et de bonté extrêmes. En ce moment, la jeune fille leva timidement les siens. Les regards des deux femmes se rencontrèrent : la duchesse ouvrit ses bras, Odette se précipita à ses pieds et baisa ses genoux.

— Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire, répondit madame Valentine; promettez-moi de ne plus le revoir, voilà tout.

— Je ne puis vous promettre cela, pour mon malheur, madame, car le duc est riche et puissant; il peut, si je reste à Paris, pénétrer jusqu'à moi; si je m'éloigne, il peut me suivre. Je n'ose donc vous promettre de ne plus le revoir; mais je puis vous jurer de mourir quand je l'aurai revu.

— Vous êtes un ange, dit la duchesse, et j'espérerai quelque bonheur en ce monde, si vous me promettez de prier Dieu pour moi.

— Prier Dieu pour vous, madame! Eh! n'êtes-vous

point une de ces princesses fortunées qui ont une fée pour marraine? Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes puissante, et il vous est permis de l'aimer.

— Alors, priez donc Dieu pour qu'il m'aime, lui!...

— Je tâcherai, dit Odette.

La duchesse prit un petit sifflet d'argent posé sur une table, et siffla. A cet appel, le même valet qui avait annoncé Odette rouvrit la porte.

— Reconduisez cette jeune fille chez elle, dit la duchesse, et veillez à ce qu'il ne lui arrive aucun accident. Odette, ajouta la duchesse, si vous avez jamais besoin d'aide, de protection et de secours, pensez à moi et venez à moi.

Elle lui tendit la main comme à une sœur.

— J'aurai désormais besoin de bien peu de chose en ce monde, madame; mais croyez bien qu'il ne sera pas nécessaire que j'aie besoin de vous, pour penser à vous.

Elle s'inclina devant la duchesse et sortit.

Restée seule, madame Valentine s'assit, sa tête s'inclina sur sa poitrine, et elle tomba dans une rêverie profonde. Il y avait déjà quelques minutes qu'elle était absorbée dans ses pensées, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit doucement. Le duc entra sans être entendu, et, s'avançant vers sa femme de manière à n'être point aperçu d'elle, il alla s'appuyer contre le dossier du fauteuil sur lequel elle était assise; puis, au bout d'un instant, voyant qu'elle ne remarquait pas sa présence, il enleva de son cou un

collier de magnifiques perles, et, le suspendant au-dessus de la tête de la duchesse, il le laissa tomber sur ses épaules. Valentine fit un cri, et, levant la tête, elle aperçut le duc.

Le regard qu'elle jeta sur lui fut rapide et profond; mais le duc était préparé à cette investigation, et il la soutint avec le sourire calme d'un homme qui n'aurait rien su de ce qui venait de se passer; bien plus, lorsque la duchesse baissa le front, il lui passa la main sous le cou, et, lui soulevant la tête, il la lui renversa doucement en arrière, la forçant ainsi de le regarder une seconde fois.

— Que voulez-vous de moi, monseigneur? dit Valentine.

— C'est vraiment une honte pour ce pays d'Orient, dit le duc en prenant doucement entre ses doigts la chaîne qu'il venait de donner à sa femme et en lui séparant les lèvres avec les perles : voici un collier qui m'est envoyé, comme une merveille, par le roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg; il croit me faire un présent d'empereur, et voilà que j'ai des perles plus blanches et plus précieuses que les siennes.

Valentine soupira; le duc ne parut point s'en apercevoir.

— Savez-vous que je n'ai rien vu de pareil à vous, ma belle duchesse, et que je suis un homme heureux de posséder un si grand trésor de beauté? Il y a quelques jours, mon oncle de Berry me vantait si haut

les yeux satinés de la reine, que je n'avais point remarqués encore, qu'hier je profitai du rang que je tenais auprès d'elle pour les examiner à mon aise.

— Eh bien? dit Valentine.

—Eh bien, je me souviens en avoir vu deux—il est vrai que je ne me rappelle pas trop où — qui pourraient hardiment soutenir la comparaison avec les siens. Regardez-moi maintenant. Ah! oui, c'était à Milan que je les vis, dans le palais du duc Galéas; ils brillaient sous les deux plus beaux sourcils noirs que le pinceau d'un imagier ait jamais tracés au front d'une Italienne. Ils appartenaient à une certaine Valentine, qui est devenue la femme de je ne sais quel duc de Touraine, lequel, il faut bien en convenir, ne méritait pas ce bonheur.

— Et croyez-vous que ce bonheur lui paraisse bien grand? dit Valentine en le regardant avec une expression de tristesse et d'amour.

Le duc lui prit la main, et la mit sur son cœur; Valentine essaya de la retirer; le duc la retint entre les siennes, et, tirant une bague magnifique de son doigt, il la passa à celui de sa femme.

— Qu'est-ce que cette bague? dit Valentine.

— Une chose vous appartenant de droit, ma belle duchesse, car c'est vous qui me l'avez fait gagner. Il faut que je vous conte cela.

Le duc quitta la place qu'il occupait derrière le fauteuil de sa femme, et, s'asseyant sur un tabouret,

à ses pieds, il appuya ses deux coudes sur le bras du fauteuil.

— Oui, gagner, répéta-t-il, et à ce pauvre sire de Coucy, encore.

— Comment cela?

— Or, vous saurez, et je vous conseille de lui garder rancune, qu'il prétendait avoir vu deux mains au moins aussi belles que les vôtres.

— Et où les avait-il vues?

— En allant acheter un palefroi, dans la rue de la Ferronnerie.

— Et à qui?

— A la fille d'un marchand de chevaux. Vous sentez que je niai que la chose fût possible. Par entêtement, il soutint ce qu'il avait dit, si bien que nous pariâmes, lui, cette bague, moi, ce collier de perles. — Valentine regardait le duc, comme pour lire au fond de son âme. — Alors, je me déguisai en écuyer pour voir cette merveille, et j'allai, chez le vieux de Champdivers, acheter, à un prix fou, les deux plus mauvais destriers que jamais chevalier portant couronne de duc ait montés en punition de ses fautes. Mais aussi je vis la déesse aux bras blancs, comme l'aurait appelée le divin Homère. Il faut en convenir, Coucy n'était pas un si grand fou que je l'avais cru tout d'abord, et c'est merveille comment une si belle fleur a pu pousser dans un pareil jardin. Cependant, ma belle duchesse, je ne m'avouai pas vaincu; en brave chevalier, je soutins l'honneur de la dame de

mes pensées. Coucy maintint son dire. Bref, nous allions demander à monseigneur le roi d'autoriser une joute pour décider la chose, lorsqu'il fut convenu qu'on s'en rapporterait à Pierre de Craon, juge du camp, très-expert en pareilles matières. Tant il y a que nous allâmes ensemble, il y a, par ma foi, trois jours, je crois, chez cette belle enfant, et que, sur mon honneur, Craon est un excellent juge, et que voilà la bague à votre doigt!... Que dites-vous de cette histoire?

— Que je la connaissais, monseigneur, dit Valentine en le regardant encore avec doute.

— Oh! oh! comment cela? Coucy est trop galant chevalier pour être venu vous faire pareille confidence.

— Aussi n'est-ce point de lui que je la tiens.

— Et de qui donc? dit Louis en affectant un ton de parfaite insouciance.

— De votre juge du camp.

— De messire Pierre de Craon? Ah!...

Les sourcils du duc se contractèrent violemment et ses dents craquèrent les unes contre les autres; mais il reprit aussitôt son air riant.

— Oui, je comprends, continua-t-il; Pierre sait que je le tiens pour mon compagnon, et qu'il est fortement dans mes bonnes grâces, il a voulu aussi entrer dans les vôtres. A merveille! Mais ne trouvez-vous pas qu'il se fait bien tard pour causer ainsi de choses vaines? Songez que le roi nous attend demain

à dîner, qu'il y a joute en sortant de table, que je vais soutenir, à la pointe de ma lance, que vous êtes la plus belle, et que, là, je n'aurai plus pour arbitre Pierre de Craon.

A ces mots, le duc alla vers la porte, dans les anneaux de laquelle il passa la traverse de bois couverte de velours fleurdelisé destinée à la fermer en dedans. Valentine le suivit des yeux; puis, lorsqu'il revint à elle, elle se leva, et, lui jetant les bras au cou :

— Oh ! monseigneur, lui dit-elle, vous êtes bien coupable, si vous me trompez !

III

Le lendemain, le duc de Touraine se leva de grand matin et s'en vint au palais, où il trouva le roi Charles sur le point d'entendre la messe. Le roi, qui l'aimait beaucoup, s'avança vers lui tout souriant et avec bon visage; mais il s'aperçut que, de son côté, le duc paraissait fort triste : cela l'inquiéta; il lui tendit la main, et, le regardant fixement :

— Beau-frère, lui dit-il, quelle chose vous peine? Dites-le moi, car vous paraissez fort troublé.

— Monseigneur, dit le duc, il y a bien cause

— Allons, dit le roi en passant son bras sous le sien et en le conduisant à une fenêtre, dites-moi

cela; car nous voulons le savoir; et, si c'est quelqu'un qui vous a fait tort, ce sera notre besogne de vous faire rendre justice.

Alors le duc de Touraine lui raconta la scène qui s'était passée la veille, et que nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur. Il lui dit comment messire Pierre de Craon avait trahi sa confiance en racontant ses secrets à madame Valentine, et ce à mauvaise intention; puis, lorsqu'il vit que le roi partageait son ressentiment, il ajouta :

— Monseigneur, par la foi que je vous dois, je vous jure que, si vous ne me faites justice de cet homme, je l'appellerai traître et menteur aujourd'hui en face de toute la cour, et qu'il ne mourra que de ma main.

— Vous n'en ferez rien, dit le roi, et ce à notre prière, n'est-ce pas? Mais nous lui ferons dire, nous, et ce soir au plus tard, qu'il vide notre hôtel, et que nous n'avons plus que faire de son service. Aussi bien ce n'est pas la première plainte qui nous arrive sur son compte, et, si nous y avons fermé l'oreille, c'est par égard pour vous et parce qu'il était l'un de vos plus spéciaux. Notre frère le duc d'Anjou, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, où est le Calvaire, — le roi se signa, — a eu, si nous l'en croyons, fortement à s'en plaindre pour des sommes considérables qu'il lui a détournées. D'ailleurs, il est cousin du duc de Bretagne, qui ne tient aucun compte de notre vouloir, et nous le prouve tous les jours, puis-

qu'il n'a rien accompli de la réparation que nous avions exigée de lui à l'égard de notre bon connétable; puis il m'est encore revenu que ce méchant duc continue à ne pas reconnaître l'autorité du pape d'Avignon, qui est le vrai pape, et qu'il continue, malgré ma défense, à battre monnaie d'or, quoiqu'il ne soit permis à un vassal de frapper que de la monnaie de cuivre. Puis encore, continua le roi en s'animant de plus en plus, je sais, et cela de bonne source, mon frère, que les officiers de sa justice ne reconnaissent pas la juridiction du parlement de Paris, et, ce qui est presque crime de haute trahison, qu'il va même jusqu'à recevoir le serment absolu de ses vassaux, sans réserve de ma suzeraineté. Toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, font que les parents et amis de ce duc ne peuvent être les miens; et cela vient à point, que vous ayez à vous plaindre de messire Pierre de Craon, contre lequel moi-même je commençais à entrer en défiance. Ainsi, qu'il ne soit donc question de rien aujourd'hui, et, ce soir, faites-lui signifier votre volonté, je lui ferai signifier la mienne. Quant au duc de Bretagne, c'est une affaire de suzerain à vassal, et, si le roi Richard nous donne la trêve de trois ans que nous lui avons demandée, quoiqu'il soit soutenu par notre oncle de Bourgogne, dont la femme est la nièce, nous verrons bien lequel, de lui ou de moi, est le maître au royaume de France.

Le duc remercia le roi, car il était grandement

reconnaissant de la part qu'il avait prise à son injure, et s'apprêta à se retirer; mais, comme la cloche de la Sainte-Chapelle sonnait en ce moment la messe, le roi l'invita à venir l'entendre, d'autant plus que, par extraordinaire, elle devait être dite par l'archevêque de Rouen, messire Guillaume de Vienne, et que la reine devait y assister.

Après la messe, le roi Charles, la reine Isabel et monseigneur le duc de Touraine entrèrent dans la salle du festin, où ils trouvèrent rassemblés et les y attendant tous les seigneurs et dames que leur rang, leur dignité, ou le plaisir du roi ou de la reine avaient conviés à dîner. Le repas était servi sur la grande table de marbre, et, en outre, contre une des colonnes de la salle, on avait élevé le dressoir du roi, richement couvert et orné de vaisselles d'or et d'argent; tout autour de la table, il y avait des barrières gardées par des huissiers et massiers, afin que ne pussent entrer que ceux qui étaient ordonnés pour servir la table; et, malgré toutes ces précautions, c'était à grand'peine si le service s'y pouvait faire, tant la presse du peuple était grande. Lorsque le roi, les prélats et les dames eurent lavé leurs mains dans des aiguières d'argent que des valets leur présentèrent à genoux, l'évêque de Noyon, qui faisait le chef de la table du roi, s'assit; après lui, l'évêque de Langres, l'archevêque de Rouen, puis le roi; il était vêtu d'un surcot de velours vermeil tout fourré d'hermine, portait au front la couronne de France, et avait près

de lui madame Isabel, couronnée aussi d'une couronne d'or; à la droite de la reine était le roi d'Arménie, et, au-dessous de lui, dans l'ordre que nous allons dire, la duchesse de Berry, la duchesse de Bourgogne, la duchesse de Toulouse, mademoiselle de Nevers, mademoiselle Bonne de Bar, la dame de Coucy, mademoiselle Marie de Harcourt; puis, enfin, tout au-dessous, la dame de Sully, femme de messire Guy de la Trémouille.

Outre ces tables, il y en avait deux autres dont les honneurs étaient faits par les ducs de Touraine et de Bourbon, de Bourgogne et de Berry, et autour desquelles étaient bien assis cinq cents seigneurs et demoiselles; mais la presse était si forte, qu'on ne les servit qu'à grand'peine.

« Quant aux mets, qui étaient grands et notables, dit Froissart, je n'ai que faire de vous en tenir compte; mais vous parlerai des entremets, qui furent si bien ordonnés, que l'on ne pourrait mieux. »

Ce genre de spectacle, qui, à cette époque, coupait le repas en deux, était fort en usage et fort estimé : aussitôt que le premier service fut fini, les convives se levèrent donc et allèrent prendre, aux fenêtres, sur les gradins et même sur des tables placées, à cet effet, autour de la cour, les meilleures places qu'il fut possible à chacun de se procurer; il y avait une si grande presse, que le balcon où étaient le roi et la reine était, comme les autres, encombré de dames et de seigneurs.

Au milieu de la cour du palais, des ouvriers, qui, depuis plus de deux mois, travaillaient à cette besogne, avaient charpenté en bois un château de quarante pieds de haut et de soixante pieds de long, les ailes comprises : aux quatre coins de ce château, il y avait quatre tours, et, au milieu, une cinquième tour plus haute que toutes les autres. Or, le château représentait la grande et forte cité de Troie, et la haute tour, le palais d'Ilion; autour des murailles étaient peintes, sur des pennons, les armoiries du roi Priam, du preux Hector, son fils, et des rois et princes qui furent enfermés à Troie avec eux. Cet édifice était posé sur quatre roues, que des hommes faisaient manœuvrer en dedans, et à l'aide desquelles ils pouvaient lui imprimer tous les mouvements qui étaient nécessaires à sa défense. Leur adresse fut bientôt mise à l'épreuve; car de deux côtés s'avancèrent, pour l'assaillir en même temps, et se portant aide l'un à l'autre, un pavillon et un vaisseau : le pavillon représentait le camp, et le vaisseau la flotte des Grecs; tous deux étaient pavoisés des armoiries des plus vaillants chevaliers qui suivaient le roi Agamemnon, depuis Achille aux pieds légers jusqu'au prudent Ulysse : il y avait bien deux cents hommes, tant dans ce pavillon que dans ce vaisseau, et, sous une porte des écuries du roi, on apercevait la tête du cheval de bois qui attendait tranquillement que son heure fût arrivée pour entrer en scène. Mais, à la grande désolation des assistants, la fête ne put arri-

ver à ce point; car, au moment où les Grecs du vaisseau et du pavillon, ayant Achille à leur tête, assaillaient avec le plus grand courage les Troyens du château, merveilleusement défendus par Hector, un grand craquement se fit entendre, suivi de mouvements et de rumeurs effroyables : c'est que l'un des échafauds venait de se rompre devant la porte du parlement, entraînant dans sa chute tous ceux qu'il supportait.

Alors, et comme il arrive toujours en pareille occasion, chacun craignant pour soi le même accident, cria comme si cet accident était déjà arrivé; il y eut donc un grand trouble parmi cette foule; car tout le monde voulut descendre à la fois et se précipita vers les degrés, qui se rompirent. Quoique la reine et les dames, qui étaient sur les balcons de pierre du palais, n'eussent rien à craindre, la frayeur ne les en gagna pas moins d'une manière panique, et, soit terreur irréfléchie pour un danger qui ne pouvait les atteindre, soit afin de ne point voir la scène de confusion qui se passait sous leurs yeux, elles se rejetèrent en arrière pour rentrer dans la salle du repas; mais derrière elles s'était étagée et amoncelée une haie épaisse d'écuyers, de varlets et de pages; derrière ceux-ci était le peuple, qui avait profité de l'empressement avec lequel les huissiers et les massiers s'étaient portés aux fenêtres pour envahir l'appartement, si bien que madame Isabel ne put fendre cette foule, et tomba demi-morte et toute

pâmée entre les bras de M. le duc de Touraine, qui se trouvait à côté d'elle. Le roi, alors, donna ordre de cesser les jeux : on enleva les tables, où le second service était tout appareillé; on abattit les barrières dressées à l'entour, de sorte qu'à la place qu'elles tenaient les convives purent se répandre librement. Heureusement, aucun accident grave n'était arrivé : madame de Coucy, seulement, avait été un peu froissée, et madame Isabel restait toujours évanouie; on la porta vers une fenêtre isolée que l'on brisa pour lui donner plus vitement de l'air, ce qui la fit revenir à elle. Mais elle avait pris une si grande frayeur, qu'elle voulut partir aussitôt; quant aux spectateurs de la cour, il y en avait quelques-uns de tués et un grand nombre avait attrapé, dans cet accident, des blessures plus ou moins graves.

En conséquence, la reine monta dans sa litière, et, accompagnée des seigneurs et dames formant autour d'elle un cortége de plus de mille chevaux, elle se rendit, par les rues, à l'hôtel Saint-Paul; quant au roi, il descendit, en un bateau, au-dessus du pont au Change, et remonta la Seine avec les chevaliers qui allaient prendre part à la joute qu'il devait conduire.

En arrivant à son hôtel, le roi trouva un beau cadeau que venaient lui offrir, au nom des bourgeois de Paris, quarante des plus notables de la ville; ils étaient tous vêtus d'un drap de même couleur, comme d'un uniforme. Ce présent était dans une litière, recouverte d'un crêpe de soie qui laissait voir les joyaux

qui le composaient : c'étaient quatre pots, quatre trempoirs et six plats, le tout d'or massif et pesant cinquante marcs.

Lorsque le roi parut, les porteurs de la litière, qui étaient vêtus en sauvages, la déposèrent devant lui au milieu de la chambre, et l'un des bourgeois qui l'accompagnaient mit un genou en terre devant le roi, et lui dit :

— Très-cher sire et noble roi, vos bourgeois de Paris vous présentent, au joyeux avénement de votre règne, tous ces joyaux qui sont en cette litière ; et de pareils sont offerts, en ce moment, à madame la reine et à madame la duchesse de Touraine.

— Grand merci ! répondit le roi ; ces présents sont beaux et riches, et nous nous rappellerons en toutes circonstances ceux qui nous les ont faits.

En effet, deux litières pareilles attendaient chez elles la reine et madame la duchesse de Touraine : celle de la reine était portée par deux hommes déguisés l'un en ours et l'autre en licorne, et elle contenait une aiguière, deux flacons, deux hanaps, deux salières, six pots, six trempoirs, le tout d'or pur et massif, et douze lampes, vingt-quatre écuelles, six grands plats et deux bassins d'argent ; en tout, trois cents marcs pesant.

Quant aux porteurs qui conduisaient la litière destinée à madame la duchesse de Touraine, ils étaient vêtus en Mores, avaient le visage noirci, portaient des turbans blancs, comme s'ils étaient Sarrasins ou Tar-

tares, et étaient couverts de riches étoffes de soie. La litière contenait, en objets d'or, un vaisseau, un grand pot, deux drageoirs, deux grands plats, vingt-quatre écuelles, vingt-quatre salières et vingt-quatre tasses; et le tout, tant en or qu'en argent, pesait deux cents marcs. La valeur générale des objets donnés montait, dit Froissart, à plus de soixante mille couronnes d'or.

Les bourgeois, en offrant ces magnifiques présents à la reine, avaient l'espoir de gagner ses bonnes grâces et de la décider à faire ses couches en la ville de Paris, pour obtenir par ce moyen quelque diminution sur les impôts; mais il en arriva tout autrement; car, lorsque l'époque de sa délivrance fut arrivée, le roi emmena madame Isabel; on rehaussa la gabelle et l'on décria encore de douze et de quatre deniers, la monnaie d'argent qui courait depuis le règne de Charles V; si bien que, comme cette monnaie était celle du menu peuple et des mendiants, ils manquèrent alors des choses de première nécessité, faute de pouvoir la passer *.

Ces présents, du reste, réjouirent fort grandement la reine et madame Valentine; elles remercièrent gracieusement ceux qui les leur avaient apportés; puis elles s'apprêtèrent à se rendre au champ de Sainte-Catherine, où une lice avait été préparée pour les chevaliers et des échafauds établis pour les dames.

* Froissart, le moine de Saint-Denis.

Sur ces trente chevaliers, qui devaient faire les armes de ce jour*, et qui étaient appelés les chevaliers du Soleil d'or, parce qu'ils portaient sur leurs boucliers un soleil rayonnant, vingt-neuf attendaient, déjà tout armés, dans la lice. Le trentième entra ; toutes les lances s'abaissèrent pour le recevoir : c'était le roi.

Un grand murmure annonça presque en même temps l'arrivée de la reine ; elle s'assit sur l'estrade qui était préparée pour elle, ayant à sa droite madame la duchesse de Touraine et à sa gauche *mademoiselle* de Nevers **. Derrière les deux princesses se tenaient debout le duc Louis et le duc Jean, échangeant de temps en temps quelques paroles rares, avec cette politesse froide, familière aux gens que leur position force à dissimuler leur pensée. Une fois

* C'étaient le roi, le duc de Berry, le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de la Marche, messire Jacquemart de Bourbon, son frère ; messire Guillaume de Namur, messire Olivier de Clisson, messire Jean de Vienne, messire Jacquemin de Vienne, son frère ; messire Guy de la Trémouille, messire Guillaume, son frère ; messire Philippe de Bar, le seigneur de Rochefort, le seigneur de Rais, le sire de Beaumanoir, messire Jean de Barbançon, le halze de Flandre, le seigneur de Coucy, messire Jean de Bar, le seigneur de Nantouillet, le seigneur de la Rochefoucauld, le seigneur de Garancières, messire Jean de Harpedanne, le baron de Saint-Véry, messire Pierre de Craon, messire Regnault de Roye, messire Geoffroy de Charny, et messire Guillaume de Lignac.

** On appelait *mademoiselle* toute femme dont le mari n'était point encore armé chevalier.

la reine assise, toutes les autres dames, qui n'attendaient que ce moment, se répandirent à flots dans l'enceinte qui leur était réservée, et qui bientôt se bariola d'étoffes d'or et d'argent et ruissela de diamants et de pierreries.

En ce moment, les chevaliers qui devaient jouter se mirent en ordre un à un, ayant le roi à leur tête; après lui venaient les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, puis les vingt-six autres tenants, marchant selon leur rang et leur dignité. Chacun, en passant devant la reine, inclina jusqu'à terre la pointe de sa lance, et la reine salua autant de fois qu'il y avait de chevaliers.

Cette évolution finie, les tenants se partagèrent en deux troupes. Le roi prit le commandement de l'une et le connétable celui de l'autre. Charles conduisit la sienne au pied du balcon de la reine. Clisson se retira vers l'extrémité opposée.

— Monseigneur de Touraine, dit alors le duc de Nevers, ne vous a-t-il pas pris quelque envie de vous mêler à ces nobles chevaliers et de rompre une lance en l'honneur de madame Valentine?

— Mon cousin, répondit sèchement le duc, le roi, mon frère, m'a permis d'être le seul tenant de la journée de demain; ce n'est pas dans une mêlée, c'est dans une joute; ce n'est pas un contre un, c'est seul contre tous, que je veux soutenir la beauté de ma dame et l'honneur de mon nom.

— Et vous pourriez ajouter, monseigneur, que l'un

et l'autre pourraient être soutenus avec d'autres armes qu'avec les hochets d'enfant dont on se sert pour de pareils jeux.

— Aussi, mon cousin, suis-je prêt à les soutenir avec celles dont on se servira pour les attaquer. Il y aura, à la porte de mon pavillon, une targe de paix et une targe de guerre : ceux qui frapperont sur la targe de paix me feront honneur; ceux qui frapperont sur la targe de guerre me feront plaisir.

Le duc de Nevers s'inclina comme un homme qui, ayant appris tout ce qu'il voulait savoir, désire que la conversation en reste là : quant au duc de Touraine, il parut n'avoir pas compris le but de ces questions, et se mit à jouer insouciamment avec une des bandes de dentelle qui tombaient du hénin de la reine.

En ce moment, les trompettes sonnèrent; les chevaliers, à cet appel qui leur annonçait que la mêlée allait commencer, bouclèrent leur targe à leur cou, s'assurèrent sur leurs arçons, assujettirent leur lance au faucre, si bien que chacun était prêt lorsque la dernière note de la fanfare s'éteignit, et qu'on entendit la voix des juges du camp qui criaient en même temps et des deux côtés de la lice :

— Laissez aller !

A peine ces mots furent-ils prononcés, que le sol disparut sous des flots de poussière, au milieu desquels il était impossible de suivre les combattants. Presque aussitôt, on entendit le bruit que firent les deux troupes en se heurtant; la lice apparut alors aux

regards comme une mer soulevée qui roule des flots d'or et d'acier. De temps en temps, on voyait paraître au sommet de l'un d'eux, comme un flocon d'écume au bout d'une vague, quelque noble panache blanc; mais presque tous les faits d'armes de cette première course furent perdus, et ce ne fut que lorsque les trompettes sonnèrent la trêve et que les deux troupes se retirèrent chacune dans son camp, que l'on put reconnaître de quel côté avait été l'avantage... Huit chevaliers montés et armés restaient encore autour du roi : c'étaient monseigneur le duc de Bourgogne, messire Guillaume de Namur, messire Guy de la Trémouille, messire Jean de Harpedanne, le baron de Saint-Véry, messire Regnaud de Roye, messire Philippe de Bar, et messire Pierre de Craon.

Le roi avait bien eu l'idée, un instant, de défendre la joute à ce dernier, à cause de la colère qu'il avait amassée contre lui; mais il avait réfléchi que sa retraite désorganiserait la mêlée, pour laquelle le nombre pair était de toute nécessité.

Six seulement accompagnaient le connétable : c'étaient monseigneur le duc de Berry, messire Jean de Barbançon, le seigneur de Beaumanoir, messire Geoffroy de Charny, messire Jean de Vienne et le sire de Coucy. Tous les autres avaient été portés à terre, et ils n'avaient plus le droit de remonter à cheval, ou avaient touché la barrière en reculant devant leur adversaire, et, par ce fait, étaient regardés comme vaincus; l'honneur de la première passe fut donc

au roi, qui avait conservé le plus de chevaliers.

Les pages et les varlets profitèrent de ce moment de repos pour arroser la lice afin d'abattre la poussière; les dames approuvèrent fort cette invention, et les chevaliers, certains que leurs prouesses seraient désormais vues et applaudies, en reprirent un nouveau courage; chacun appela son page ou son écuyer, lui fit visiter son armure, ressangler son cheval, boucler plus solidement sa targe, et se prépara à combattre de nouveau.

Le signal ne se fit pas attendre : les trompette sonnèrent une seconde fois, les lances furent remises en arrêt, et, au mot « Laissez aller! » les deux petites troupes, déjà diminuées de plus de moitié, fondirent l'une sur l'autre.

Tous les yeux se portèrent sur le roi et sur messire Olivier de Clisson, qui couraient l'un contre l'autre. A moitié chemin de la lice, ils se rencontrèrent : le roi atteignit son adversaire en pleine targe, si fort et si ferme, que la lance se rompit; mais, quoique l'atteinte dût être rude, le vieux soldat resta droit et debout sur ses arçons; son cheval seulement plia un peu sur ses jarrets de derrière, mais se releva noblement au premier coup d'éperon. Quant au connétable, il avait mis sa lance en arrêt comme pour menacer le roi; mais, arrivé à portée, il en avait levé la pointe, indiquant ainsi qu'il tenait à honneur de jouter contre son souverain, mais qu'il le respectait trop pour le frapper, même dans un jeu.

— Clisson, Clisson, lui dit le roi en riant, si vous ne vous servez pas plus habilement de votre épée de connétable que de votre lance de chevalier, je vous en retirerai la lame et ne vous laisserai que le fourreau; car, aussi bien, je vous conseille de venir désormais aux joutes avec un roseau pour toute arme; il vous rendra le même service que votre lance, si vous comptez toujours vous en servir ainsi.

— Monseigneur, répondit Clisson, avec un roseau j'affronterais les ennemis de Votre Altesse, et, avec l'aide de Dieu, j'en triompherais, je l'espère; car l'amour et le respect que j'ai pour elle me donneraient autant de courage à la défendre qu'ils m'ont donné de crainte à l'attaquer. Quant à la manière dont je compte me servir de ma lance envers tout autre que vous, si vous voulez en juger vous-même, regardez, monseigneur, et vivement.

En effet, messire Guillaume de Namur, après avoir désarçonné messire Geoffroy de Charny, avait repris du champ et cherchait des yeux contre qui il allait courir. Mais chacun était occupé de son côté, et, quoiqu'il eût le droit d'aller porter secours à ceux de son parti qui étaient trop pressés, il dédaignait cette inégalité. Au même moment, il entendit la voix du connétable qui criait :

— A moi, si vous le voulez bien, messire de Namur !

Guillaume inclina la tête en signe qu'il acceptait le défi, s'assura sur ses étriers, mit sa lance en arrêt,

rassembla ses rênes et courut sur messire Olivier, qui, de son côté, mit son cheval au galop, pour épargner à son adversaire la moitié du chemin : ils se rencontrèrent.

Messire Guillaume avait dirigé la pointe de sa lance vers le heaume de Clisson, et le coup était si bien calculé, qu'il atteignit le connétable au haut de sa visière et le désheauma. En même temps, la lance de messire Olivier avait frappé son adversaire en pleine targe. Guillaume de Namur était trop bon cavalier pour vider les arçons; mais la violence du coup était telle, qu'elle rompit la sangle, et que le cavalier, tout ensellé, alla rouler à dix pas de son cheval. Des applaudissements partirent de tous côtés. Les dames agitèrent leurs écharpes. C'était un des plus beaux coups de lance qui eussent été faits.

Clisson ne prit point le temps de demander un autre casque; car il vit que sa petite troupe, qui n'avait pu reprendre son avantage, était vivement pressée. Il se jeta, la tête découverte, au milieu de la mêlée, brisa sa lance, déjà fatiguée de trois courses, sur le casque de messire Jean de Harpedanne, qu'il désheauma du coup; et, tirant son épée, il le pressa si vivement, avant qu'il eût le temps de se remettre, qu'il lui fit toucher la barrière. Alors il se retourna vers le champ de bataille. Deux cavaliers seulement tenaient encore l'un contre l'autre : c'étaient messire de Craon et le seigneur de Beaumanoir. Quant au roi, il était resté spectateur de la joute, et n'y avait

point repris part depuis qu'il avait couru contre Clisson. Le connétable fit comme lui, et attendit le résultat du combat de son dernier chevalier contre son dernier antagoniste. L'avantage paraissait être au seigneur de Beaumanoir, lorsque son épée se rompit sur le bouclier de messire Pierre de Craon. Comme il n'était permis de se servir que de la lance et de l'épée, et que le seigneur de Beaumanoir avait brisé ces deux armes, il se trouva, à son grand désespoir, sans moyen de continuer le combat, et fit signe de la main qu'il se déclarait vaincu. Messire Pierre de Craon se retourna, croyant rester seul tenant du champ, lorsqu'il aperçut, à dix pas de lui, Clisson, son vieil ennemi, qui le regardait en riant : l'honneur de la journée allait se décider entre eux deux.

Pierre de Craon rugit dans son heaume; car, bien qu'il fût habile chevalier et savant dans toutes les feintes des armes, il connaissait l'homme de fer contre lequel il allait lutter; cependant il n'hésita point un instant, et, lâchant à son cheval les rênes sur le cou, il se renversa presque sur sa croupe, prit son épée à deux mains et fondit sur le connétable. Dans le chemin, on vit tourner deux fois cette épée rapide et flamboyante; puis elle s'abattit, avec un bruit pareil à celui d'un marteau qui frappe une enclume, sur la targe à l'aide de laquelle Clisson garantissait sa tête nue. Certes, si cette épée eût été émoulue, cette targe, tout épaisse et de fin acier qu'elle était, se fût trouvée d'une faible défense pour

un pareil coup; mais on combattait à armes courtoises, et le connétable ne parut pas plus ébranlé de ce coup terrible, que s'il eût été frappé d'une baguette de saule par la main débile d'un enfant.

Le vieux guerrier se retourna vers Pierre de Craon, qui, emporté par son cheval, l'avait dépassé de plusieurs pas, mais qui, déjà en garde, l'attendait, la pointe au visage. Cette fois, c'était le connétable qui attaquait, et Pierre qui se défendait. L'attaque fut simple : messire Olivier écarta avec son épée celle de son ennemi; puis, prenant à son tour son arme à deux mains, et comme s'il eût dédaigné de se servir de la lame, il en assena, avec le pommeau, un si violent coup sur le heaume de messire de Craon, qu'il le bossua comme il l'aurait pu faire avec une masse d'armes. Le chevalier étendit le bras et tomba évanoui sans prononcer une seule parole.

Alors le connétable, s'avançant vers le roi, sauta à bas de son cheval, et, prenant son épée par la pointe, il lui en présenta la poignée, déclarant ainsi qu'il se reconnaissait comme vaincu, et qu'il cédait au roi l'honneur de la journée; mais le roi, qui vit que cette action était chose de pure courtoisie, descendit de son cheval à son tour, embrassa Clisson, et le conduisit, au milieu des applaudissements des dames et des seigneurs, au pied du balcon de la reine, où il fut longuement félicité par madame Isabel, par monseigneur le duc de Touraine, qui avait vu avec plaisir la mésaventure de messire Pierre de Craon, et par

le duc de Nevers, qui, quoique peu porté d'amitié pour le connétable, était trop bon jouteur lui-même pour ne pas admirer les grandes armes qu'il avait faites.

En ce moment, une cavalcade s'arrêta devant la porte de l'église Sainte-Catherine; celui qui en paraissait le chef, descendit de cheval et s'achemina vers la lice. Il y entra tout poudreux et tout botté, et, allant droit au roi, il mit un genou en terre et lui présenta une lettre scellée des armes du roi d'Angleterre. Charles l'ouvrit : elle contenait la trêve accordée par le roi Richard et ses oncles, laquelle trêve devait durer trois ans, par terre et par mer, à savoir du 1er août 1389 au 19 août 1392. Le roi la lut aussitôt à haute voix, et cette nouvelle, que chacun attendait avec impatience et qui arrivait en un pareil moment, sembla encore un nouvel et excellent présage du bonheur que l'on espérait d'un règne qui commençait sous de si riches auspices. Aussi, le seigneur de Chateaumorand, qui était porteur de ce message, fut fort complimenté par la cour; et le roi, pour lui faire honneur et lui marquer son contentement, l'invita à dîner à sa table, et l'emmena tout botté, sans même lui permettre d'aller changer de vêtements.

Le soir du même jour, le seigneur de la Rivière et messire Jean Lemercier, de la part du roi, messire Jean de Beuil et le sénéchal de Touraine, de la part du duc, se présentèrent à l'hôtel de messire Pierre

de Craon, qui était situé proche du cimetière Saint-Jean, et lui signifièrent, pour le roi et le duc, que ni l'un ni l'autre n'avaient plus besoin de son service.

La nuit suivante, et quoiqu'il fut encore bien souffrant et endolori du coup qu'il avait reçu et de la chute qu'il avait faite, messire Pierre de Craon quitta Paris avec ses équipages et prit la route de l'Anjou, où il possédait un grand et fort château, que l'on nommait Sablé.

IV

Le lendemain, à la pointe du jour, des hérauts à la livrée du duc de Touraine parcoururent les rues de Paris, précédés de trompettes, s'arrêtant à tous les carrefours et places, et y faisant lecture des lettres de défi qui, depuis un mois, avaient été envoyées en toutes les parties du royaume, ainsi que dans les principales villes d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne; elles étaient conçues en ces termes :

« Nous, Louis de Valois, duc de Touraine, par la grâce de Dieu, fils et frère des rois de France, pour le grand désir que nous avons de voir et d'avoir la connaissance des nobles gentilshommes, chevaliers ou écuyers, soit du royaume de France, soit des autres royaumes, faisons savoir, non par orgueil, haine ou malveillance, mais par désir d'avoir leur hono-

rable compagnie, avec le consentement du roi notre frère, que nous tiendrons la lice depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; et ce, contre tout venant; et au dehors de notre pavillon, qui s'élèvera à l'entrée du champ, seront attachés nos targes et écus armoriés de nos armes : c'est à entendre nos targes de guerre et nos écus de paix; et quiconque voudra jouter, enverra toucher par son écuyer, ou viendra toucher lui-même notre écu, du bois de sa lance, s'il veut la joute de paix; notre targe, du fer de sa lance, s'il veut la joute de guerre. Et, pour que tous gentilshommes, nobles chevaliers et écuyers auxquels cette chose viendra en connaissance la tiennent pour ferme et stable, nous avons fait publier ces lettres et les avons scellées du sceau de nos armes. Écrites, faites et données à Paris, en notre hôtel de Touraine, le vingtième jour de juin de l'an 1389 depuis l'incarnation de Notre-Seigneur. »

L'annonce d'une joute où le premier prince du sang * devait tenir la lice, avait depuis longtemps fait grand bruit. Les gens du conseil du roi avaient essayé de s'y opposer, lorsque le duc de Touraine était venu demander à son frère la permission de faire cette emprise, à l'occasion de l'entrée de ma-

* Il ne faut cependant pas croire qu'à cette époque les princes du sang fussent ce qu'ils sont devenus depuis sous Henri IV; ils n'étaient véritablement regardés que comme les premiers gentilshommes du royaume, et ne partageaient nullement le caractère sacré dont la royauté était déjà revêtue.

dame Isabel; le roi, qui aimait lui-même ces sortes de jeux et qui excellait dans les armes, fit cependant venir le duc de Touraine pour le prier de renoncer à ce projet; mais celui-ci lui avait répondu qu'il avait pris l'engagement de cette joute devant les dames de la cour, et le roi, qui connaissait toute la valeur d'une semblable parole, avait permis que la chose se poursuivît.

Il y avait, d'ailleurs, peu de risques à courir dans de semblables jeux; presque toujours les adversaires combattaient à armes courtoises, et la targe de guerre qui faisait devant le pavillon du tenant le pendant de l'écu de paix, était là seulement pour indiquer que son maître ne reculait devant aucune entreprise et était disposé à accepter tous les genres de défi. Cependant, il arrivait parfois que des haines particulières, profitant de cette occasion, se glissaient en amies dans la lice, et, là, se démasquant tout à coup, venaient offrir un combat réel au lieu d'un combat simulé; il y avait donc toujours dans le pavillon, ce cas échéant, des armes émoulues et un cheval armé en guerre.

Madame Valentine, quoique partageant l'enthousiasme chevaleresque de cette époque, n'était point cependant sans inquiétude sur l'issue de la journée : la demande du conseil lui avait paru bien juste, et elle avait craint, avec son cœur, ce que les autres avaient pensé avec leur raison. Elle était donc plongée dans des réflexions pareilles à celles que nous

venons de faire, lorsqu'on lui dit que la même jeune fille qu'elle avait envoyé chercher la surveille, attendait dans son antichambre que ce fût son bon plaisir de la recevoir. Madame Valentine fit elle-même quelques pas au-devant de la porte. Odette entra.

C'était toujours la même beauté, la même grâce, la même candeur; mais tout l'ensemble de cette douce créature avait pris une teinte de mélancolie mortelle.

— Qu'avez-vous? lui dit la duchesse effrayée de sa pâleur; et qui fait que je suis assez heureuse pour vous voir?

— Vous avez été si bonne pour moi, répondit Odette, que je n'ai point voulu fermer la grille d'un couvent entre moi et le monde sans vous dire adieu.

— Comment! pauvre enfant, dit madame Valentine attendrie, prenez-vous donc le voile?

— Non, pas encore, madame, car mon père m'a fait promettre de ne point prononcer de vœux tant qu'il vivrait; mais j'ai si fort et si longtemps pleuré sur sa poitrine, j'ai tant prié à ses genoux, qu'il m'a permis de me retirer, comme pensionnaire, au couvent de la Trinité, dont ma tante est la supérieure : et voilà que je m'y rends.

La duchesse lui prit la main.

— Ce n'est pas là tout ce que vous avez à me confier, n'est-ce pas? dit-elle; car il restait dans les yeux de la jeune fille une vive expression de tristesse et de crainte.

— Non, je voulais vous parler de...

— De qui?

— Et de qui voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de lui? pour qui voulez-vous que je craigne, si ce n'est pour lui ?

— Que pouvez-vous craindre?

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? de vous parler, à vous, madame Valentine, de monseigneur le duc de Touraine; mais cependant, si quelque danger...

— Quelque danger! s'écria madame Valentine. Expliquez-vous : vous me faites mourir!

—Le duc va tenir la joute aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, il est venu hier chez mon père... — vous le savez, mon père a la réputation de tenir les meilleurs destriers qui puissent se trouver en la ville de Paris; — eh bien, il est venu hier des hommes qui ont demandé à voir le plus fort et le plus dur cheval de guerre qu'il eût à vendre. Mon père leur a demandé si c'était pour la joute d'aujourd'hui, et ces hommes ont répondu que oui; qu'un chevalier étranger y voulait faire des armes. « Il y aura donc une joute de guerre? reprit mon père. — Certes, ont-ils répondu en riant, et une rude ! » Alors, tremblante que j'étais à ces paroles, je les ai suivis; je suis descendue avec eux; ils ont choisi le cheval le plus fort qu'il y eût dans les écuries; ils lui ont essayé un chanfrein de bataille.

Odette sanglota.

— Comprenez-vous, madame?...Oh! dites cela au duc; dites qu'il y a projet et menace contre lui; dites-lui qu'il se défende de toute sa force et de toute son adresse.

Elle tomba à genoux.

— Qu'il se défende pour vous, qui êtes si belle et qui l'aimez tant; oh! dites-lui comme je vous le dis, à genoux, les mains jointes; dites-lui cela comme je le lui dirais, moi, si j'étais vous.

— Merci, mon enfant, merci.

— Vous direz à ses écuyers, n'est-ce pas? de lui choisir sa plus forte armure; lorsqu'il a été vous chercher en Italie, il a dû en rapporter quelqu'une de Milan, où l'on dit qu'on les fait meilleures qu'en aucun lieu du monde. Dites-lui de veiller à ce que son heaume soit parfaitement attaché. Puis, enfin, si vous voyez, ce qui est impossible, car le duc de Touraine est le plus beau, le plus brave et le plus adroit chevalier du royaume... Que disais-je?... Ah! oui : si vous voyez qu'il faiblisse, car son adversaire pourrait employer quelque sortilége, priez le roi, le roi sera là, n'est-ce pas? priez le roi de faire cesser la joute; il en a le droit, je l'ai demandé à mon père. Les juges du camp n'ont qu'à jeter leur bâton entre les combattants, et il faut que le combat cesse: eh bien, dites-lui de faire cesser cette malheureuse passe d'armes, puisqu'on ne la peut empêcher; et moi, pendant ce temps...

Elle s'arrêta.

— Eh bien, que ferez-vous? dit plus froidement la duchesse.

— Moi, je m'enfermerai dans l'église du couvent. Maintenant que ma vie est à Dieu, je dois prier pour tous les hommes et particulièrement pour mon souverain, ses frères et ses fils. Eh bien, je prierai pour lui, le front sur le marbre; je dirai à Dieu de prendre mes jours, car je n'ai que faire de mes jours, moi, en échange des siens; et Dieu m'entendra, Dieu m'exaucera peut-être... Vous, de votre côté, priez aussi. Dieu entendra, sans doute, votre voix avant d'entendre la mienne; car vous êtes une grande princesse, et moi, je ne suis qu'une pauvre fille. Adieu, madame, adieu!

A ces mots, Odette se leva, baisa une dernière fois la main de la duchesse et s'élança hors de la chambre.

La duchesse de Touraine alla aussitôt aux appartements de son mari; mais déjà, depuis une heure, il était à son pavillon, où il s'était rendu d'avance pour se faire armer de ses meilleures armes.

Au même instant, on vint la prévenir que la reine l'attendait pour se rendre au champ Sainte-Catherine.

La joute était préparée au même endroit que la veille; seulement, dans l'intérieur de l'enceinte et au-dessous du balcon du roi, on avait dressé la tente de monseigneur le duc de Touraine, surmontée d'un pennon à ses armes, et communiquant avec une grande chambre en charpente où se tenaient les

écuyers et chevaux, ces derniers au nombre de quatre, trois destinés aux joutes de paix, le quatrième armé en guerre. Au côté gauche de la tente était la targe de guerre du duc sans blason aucun, et montrant pour seule devise un bâton noueux avec ces mots : « J'offre le défi. »

Au côté droit était l'écu de paix, portant à son centre trois fleurs de lis d'or sur champ d'azur, qui étaient les armes des enfants de France. En face et à l'extrémité de la lice était une porte donnant sur un champ attenant aux Tournelles, et qui était destinée à donner entrée aux chevaliers.

Aussitôt que le roi, la reine, et les seigneurs et dames de la cour furent placés, un héraut s'avança, précédé de deux trompettes, et lut à haute voix les lettres de défi dont nous avons donné connaissance à nos lecteurs au commencement de ce chapitre : seulement, les juges du camp y avaient ajouté une clause relative à la manière de jouter, c'est à savoir que tout chevalier ou écuyer qui toucherait l'écu de paix s'engageait à ne courir que deux lances ; quant à ceux qui heurteraient la targe de guerre, il était d'habitude que les armes fussent à leur volonté.

Cette proclamation faite, le héraut rentra dans la tente. Les juges du camp, qui étaient messire Olivier de Clisson et monseigneur le duc de Bourbon, se placèrent aux deux côtés du champ clos, et les trompettes firent entendre la fanfare du défi. Madame Valentine était pâle comme la mort.

Il y eut un moment de silence, au bout duquel une autre trompette répondit en dehors de la lice, répétant les mêmes sons. Les portes du fond s'ouvrirent; un chevalier s'avança, la visière levée, et chacun put reconnaître messire Boucicaut le jeune; la duchesse respira en le voyant.

Dès qu'on l'eut reconnu, un murmure bienveillant parcourut toute la galerie; les seigneurs saluèrent de la main, et les dames agitèrent leur mouchoir; car celui qui venait d'entrer était des plus braves et des meilleurs jouteurs qu'il y eût parmi les chevaliers de l'époque.

Messire Boucicaut s'inclina d'abord pour remercier les spectateurs de l'accueil qu'ils lui faisaient; ensuite, marchant droit au balcon de la reine, il la salua gracieusement, baissant la pointe de sa lance jusqu'à terre; puis, abaissant de sa main gauche la visière de son heaume, il frappa courtoisement du bois de sa lance l'écu de paix du duc de Touraine, et, mettant son cheval au galop, gagna l'extrémité opposée de la lice.

Au même moment, le duc sortit tout appareillé, sa targe bouclée à son cou et sa lance en arrêt. Il avait une armure milanaise, de l'acier le plus fin, tout incrustée d'or; les caparaçons de son cheval étaient de velours vermeil, et tout ce qui est ordinairement en fer, mors et étriers, était de pur argent; la cuirasse était, du reste, si bien prise et si artistement travaillée qu'elle se prêtait à tous les mouvements de son maître

avec autant de souplesse qu'aurait pu le faire un haubergeon de mailles ou un surcot de drap.

Si un murmure avait accueilli messire Boucicaut, de véritables applaudissements saluèrent le duc; car il était impossible de se présenter et de saluer avec meilleure grâce qu'il ne le fit : ils ne cessèrent que lorsque le duc ferma son heaume; alors les trompettes sonnèrent, les deux adversaires mirent leurs lances en arrêt, et les juges du camp crièrent :

— Laissez aller!

Les deux chevaliers donnèrent de l'éperon et fondirent l'un sur l'autre de toute l'impétuosité de leurs chevaux; tous deux se frappèrent en pleine targe, et brisèrent leur lance; les deux chevaux s'arrêtèrent court, plièrent sur leurs deux jambes de derrière et se relevèrent tout tremblants; mais ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne perdit même un seul étrier; ils tournèrent aussitôt bride et revinrent prendre chacun une lance des mains de leur écuyer.

A peine se furent-ils ordonnés pour cette seconde course, que les trompettes sonnèrent de nouveau; alors ils revinrent l'un sur l'autre plus rapidement encore peut-être que la première fois; mais chacun d'eux alors changea la direction de sa lance : tous deux se touchèrent à la visière, se désheaumèrent et passèrent outre; puis, se retournant l'un vers l'autre, ils se saluèrent courtoisement. Il était impossible d'avoir maintenu l'un contre l'autre une égalité plus parfaite;

aussi trouva-t-on que cette course devait faire un honneur pareil à chacun des adversaires.

Les deux chevaliers laissèrent leurs casques à ramasser à leurs écuyers et revinrent tête nue, messire Boucicaut à la porte par laquelle il était entré, le duc de Touraine à la tente d'où il était sorti.

Un murmure flatteur accompagna ce dernier jusqu'à son pavillon; car il semblait l'archange Michel, tant il était beau avec ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus, doux comme ceux d'un enfant, et son teint de jeune fille.

La reine se pencha tout entière hors de son estrade pour le voir plus longtemps, et madame Valentine, se rappelant ce que lui avait dit Odette, regarda la reine avec l'effroi du pressentiment.

Au bout d'un instant, les trompettes annoncèrent que le duc était prêt pour une nouvelle passe; elles restèrent quelques minutes sans réponse, et l'on se demandait si une si belle joute allait se terminer aussi vite, faute de tenants, lorsqu'une autre trompe fit entendre un air étranger; au même instant la porte s'ouvrit, et un chevalier parut visière baissée et targe au cou.

Madame Valentine trembla; car elle ne connaissait pas ce nouvel adversaire, et cette joute de guerre qu'elle craignait lui mettait dans l'âme une crainte vague et continue, qui s'augmenta au fur et à mesure qu'elle vit l'inconnu s'approcher du pavillon. Arrivé devant le balcon royal, celui-ci arrêta son destrier, posa

le bas de sa lance à terre, l'assujettit avec son genou, et, pressant le ressort de son casque, il se désheauma. On vit alors un beau jeune homme de vingt-quatre ans à peu près, dont le visage pâle et hautain resta étranger à la plus grande partie des assistants.

— Salut à notre cousin de Lancastre, comte de Derby, dit le roi, qui avait reconnu le cousin de Richardd'Angleterre ; il sait qu'il n'avait pas besoin de la trêve que notre frère d'outre-mer, que Dieu conserve ! vient de nous accorder, pour être le bienvenu à notre cour ; notre envoyé, messire de Château-Morand nous avait annoncé hier son arrivée ; c'est un messager de bonnes nouvelles.

— Monseigneur, dit le comte de Derby en s'inclinant de nouveau, le bruit nous est venu, dans notre île, des merveilleuses joutes et emprises qui se devaient faire en votre cour, et, tout Anglais que nous sommes de corps et d'esprit, nous avons voulu traverser la mer, afin de rompre une lance en l'honneur des dames françaises ; j'espère que monseigneur le duc de Touraine voudra bien oublier que nous ne sommes que cousin de roi.

Le comte de Derby dit ces derniers mots avec une amertume railleuse qui prouvait que, dès cette époque, il pensait déjà à franchir la distance qui le séparait du trône.

Alors, saluant une dernière fois le roi et madame Isabel, il remit son heaume, et alla frapper du bois de sa lance l'écu de paix du duc de Touraine. Les cou-

leurs que la crainte en avait bannies reparurent seulement alors sur les joues de madame Valentine; car elle avait tremblé jusque-là que la haine nationale de l'Angleterre contre la France n'eût amené le comte de Derby à ce tournoi.

Les deux adversaires, avant de commencer la joute, se saluèrent avec la courtoisie qui devait distinguer deux si nobles seigneurs; puis les trompettes sonnèrent, ils mirent leurs lances en arrêt et coururent l'un sur l'autre.

Ils s'atteignirent en pleine targe; mais, les chevaux s'étant croisés, ils furent forcés tous deux de lâcher leurs lances, qui tombèrent dans la lice. L'écuyer du duc de Touraine et celui du comte de Derby s'avancèrent aussitôt pour les ramasser et les présenter à leurs maîtres; mais tous deux et en même temps firent un signe, et l'écuyer anglais vint offrir au duc de Touraine la lance du comte de Derby, tandis que l'écuyer français allait présenter au comte de Derby la lance du duc de Touraine. Cette action fut fort applaudie, et on la trouva d'une chevalerie parfaite.

Les deux chevaliers se croisèrent de nouveau, pour aller reprendre chacun sa place; puis, remettant leur lance en arrêt, ils fondirent l'un sur l'autre.

Cette fois, les chevaux servirent mieux l'adresse de leurs cavaliers; car ils se chargèrent si droit, que l'on eût cru qu'ils allaient se briser le front l'un contre l'autre. Cette fois encore, comme la première, les chevaliers s'atteignirent en pleine armure avec une

telle force, que les deux lances volèrent en morceaux, et qu'à chacun des adversaires il n'en resta qu'un tronçon dans la main.

Tous deux se saluèrent alors; le duc de Touraine rentra dans son pavillon, le comte de Derby sortit de la lice : à la porte, l'attendait un page du roi qui venait le prier, au nom de son maître, de prendre, à la gauche de la reine, place parmi les assistants. Le comte accepta cet honneur, et parut, un instant après, sur l'estrade royale, tout armé, comme il avait combattu, à l'exception de son heaume, qu'un page à sa livrée portait derrière lui. Aussitôt que le comte fut assis, les trompettes firent un troisième appel.

Cette fois, la réponse fut si prompte, qu'on eût dit un écho; seulement, elle se fit avec une de ces longues trompes de guerre, dont on ne se servait que dans les mêlées, et dont le son, éclatant et terrible, était destiné à effrayer l'ennemi. Chacun tressaillit, et madame Valentine se signa en grand'crainte, disant :

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi!

Tous les yeux se fixèrent sur la porte, qui s'ouvrit et donna passage à un chevalier armé de toutes pièces pour une joute de guerre, c'est-à-dire d'une forte lance, d'une de ces longues épées dont on pouvait se servir alternativement à une ou deux mains, et d'une hache d'armes ; il avait sa targe bouclée au cou, son écu au bras; et ses armoiries, pour répondre à celles du duc de Touraine, qui, nous l'avons dit, étaient un bâton noueux avec cet exergue :

Je porte le défi, étaient un rabot destiné à enlever les nœuds du bâton, avec cette réponse : *Je le tiens.*

Chacun porta les yeux sur le chevalier avec la curiosité qu'une pareille circonstance excitait toujours; mais sa visière était hermétiquement fermée, aucune armoirie héraldique ne brillait sur sa targe, son casque seul portait un ornement qui attestait merveilleusement ou sa naissance ou sa dignité : c'était une couronne comtale d'or pur.

Il s'avança dans la lice, faisant manœuvrer son cheval de guerre avec cette habileté gracieuse qui dénonçait le chevalier habitué aux armes. Arrivé devant le balcon royal, il inclina son front jusqu'à la crinière de son destrier; puis, au milieu d'un silence que la respiration même n'osait troubler, il alla au pavillon du duc de Touraine, et heurta fortement du fer de sa lance la targe de guerre du noble tenant. L'appel de mort retentit d'un bout à l'autre du champ clos; la reine devint pâle, madame Valentine jeta un cri.

Un écuyer du duc de Touraine se présenta aussitôt à la porte du pavillon, examina quelles étaient les armes offensives et défensives du chevalier; puis, le saluant avec courtoisie :

— Il va être fait ainsi que vous le désirez, monseigneur, lui dit-il.

Et il se retira.

Le chevalier gagna le bout de la lice, où il devait attendre que le duc de Touraine eût fait ses apprêts.

Au bout de dix minutes, ce dernier sortit de sa tente revêtu de la même armure qui lui servait depuis le matin, mais monté sur un autre cheval, frais et vigoureux; il portait, comme son adversaire, une forte lance à fer aigu, une longue épée au côté, et une hache d'armes à l'arçon de sa selle : toutes ces armes étaient pareilles à la cuirasse, merveilleusement riches comme elle, et damasquinées d'or et d'argent.

Le duc de Touraine fit un signe de la main pour indiquer qu'il était prêt; les trompettes sonnèrent, les adversaires assurèrent leurs lances en les appuyant sur le faucre et en les serrant sous le bras; puis, éperonnant leurs chevaux, ils fondirent à toute volée l'un sur l'autre, et se rencontrèrent juste au milieu de la lice, tant chacun d'eux avait mis le même empressement à venir au-devant de son adversaire.

Chacun y avait été vigoureusement et de bonne foi, car la lance du chevalier inconnu avait pris le heaume du casque du duc de Touraine aux lumières, et, le lui arrachant de la tête, elle l'avait jeté à dix pas derrière son cheval; de son côté, la lance du duc de Touraine avait frappé son adversaire en pleine targe, et, la perçant d'outre en outre, elle avait rencontré la cuirasse, et, glissant sous l'épaulière, était allée lui blesser légèrement le bras gauche; de ce coup, la lance s'était rompue à un pied du fer, et le tronçon était resté dans la targe.

— Monseigneur de Touraine, dit le chevalier, remettez, je vous prie, un autre heaume, tandis que je m'en vais arracher ce tronçon, qui ne me blesse pas, mais qui me gêne.

— Merci, mon cousin de Nevers, répondit le duc; car il l'avait reconnu à cette haine profonde et intelligente que chacun d'eux nourrissait dans son cœur, merci; je vous donnerai tout le temps nécessaire pour faire bander et étancher votre bras; mais je continuerai le combat ainsi.

— Qu'il soit fait ainsi que vous voudrez, monseigneur; mais, comme un combat peut se continuer aussi bien avec un fer de lance dans la targe qu'avec la tête désheaumée, je n'ai plus besoin, pour le reprendre, que du temps qu'il me faut pour jeter cette lance et tirer cette épée.

Il joignit en même temps le geste à la parole et se trouva l'épée à la main.

Le duc de Touraine suivit son exemple, et, lâchant les rênes de son cheval, il couvrit sa tête désarmée avec son écu; quant au comte de Nevers, il laissa pendre son bras gauche, dont l'armure, faussée par le tronçon de la lance, ne lui permettait plus de se servir. Les écuyers, qui s'étaient approchés pour porter secours à leurs maîtres, se retirèrent en les voyant continuer le combat.

Effectivement, il avait repris avec une nouvelle vigueur : le comte de Nevers s'inquiétait peu de la

gêne que lui causait l'impossibilité de se servir de son bras gauche, et, comptant sur la trempe de son armure, il s'offrit, entièrement couvert par elle, aux coups de son adversaire; il attaquait donc sans relâche cette tête nue, qui n'était plus abritée que par le bouclier, et chacun de ses coups retentissait sur lui comme un marteau sur une enclume, tandis que le duc de Touraine, plus remarquable encore par son élégance et son adresse que par sa force, tournait autour du duc, cherchant avec son épée le défaut de l'armure en attaquant de la pointe ce qu'il n'espérait pas atteindre avec le tranchant. Pas un bruit ne s'élevait dans toute l'enceinte, on n'entendait que le fer heurtant le fer; on eût dit que le souffle même craignait de sortir de la bouche des spectateurs, et que toute la vie de cette foule immobile était passée dans ses yeux et se concentrait dans ses regards. Cependant, et comme chacun ignorait le nom de son adversaire, toutes les sympathies, tous les désirs étaient pour le duc de Touraine; sa tête, sur laquelle son bouclier portait une ombre, eût pu servir de modèle à un imagier pour peindre l'archange Michel; le caractère insouciant de sa physionomie avait disparu; ses yeux lançaient des flammes, ses cheveux flottaient comme une auréole, et ses lèvres, écartées par une crispation nerveuse, laissaient apercevoir le blanc émail de ses dents; de sorte qu'à chaque coup que frappait sans relâche la rude épée de son adversaire, un frémissemnt courait dans cette assemblée comme

si tous les pères eussent tremblé pour leur fils, toutes les femmes pour leur amant.

En effet, l'écu protecteur s'entamait petit à petit, chaque atteinte en enlevait un morceau d'acier, comme s'il eût frappé sur du bois; bientôt, il se fendit par le milieu, et le duc sentit peser sur son bras les coups qui jusque-là étaient tombés sur le bouclier; enfin, une dernière atteinte, glissant le long de ce bras, tomba sur sa tête, et lui entama légèrement le front.

Alors le duc de Touraine, voyant que son écu mutilé n'était plus pour lui qu'une défense inutile, que son épée était trop faible pour entamer l'armure de son adversaire, fit faire un bond de retraite à son cheval, et, jetant loin de lui, de la main gauche, son écu, de la droite son épée, il saisit de toutes deux la lourde hache d'armes accrochée à son arçon, et, revenant sur le comte de Nevers avant que celui-ci eût pu soupçonner son intention, il lui en assena sur le heaume un tel coup, que les attaches de la visière se rompirent, et que le comte de Nevers, sans être désheaumé, se trouva le visage découvert; il secoua la tête, et le casque tomba; tout le monde poussa un grand cri en le reconnaissant.

Au même instant, et comme il se dressait sur ses arçons afin de rendre coup pour coup, les bâtons des deux juges du camp tombèrent entre lui et le duc de Touraine, et la voix forte du roi cria, au-dessus de toutes les voix :

— Assez, messieurs, assez!

C'est qu'au coup du comte de Nevers, et en voyant le sang couler sur le visage du duc, madame Valentine s'était évanouie, et que la reine, pâle et tremblante, avait saisi le bras du roi en lui disant :

— Faites cesser, monseigneur! au nom du ciel, faites cesser !

Les deux combattants, si acharnés qu'ils fussent, s'arrêtèrent aussitôt. Le comte de Nevers laissa pendre son épée à sa chaîne; le duc de Touraine rattacha sa hache d'armes à ses arçons. Les écuyers s'approchèrent de leurs maîtres : les uns étanchèrent le sang qui coulait du front du duc de Touraine, les autres arrachèrent de la targe du comte de Nevers le tronçon de la lance dont le fer allait jusqu'à son épaule.

Lorsque cette double opération fut faite, ils se saluèrent avec une froide courtoisie, et comme gens venant de jouer un jeu ordinaire. Le comte de Nevers sortit de la lice, et le duc de Touraine s'avança vers sa tente pour reprendre un autre casque. Le roi se leva sur son estrade et dit à haute voix :

— Messeigneurs, notre plaisir est que la joute soit ainsi terminée et finie.

En conséquence, le duc de Touraine, au lieu de continuer son chemin, s'avança vers le balcon royal pour recevoir le bracelet qui était le prix réservé au tenant de la joute; mais, arrivé au bas, madame sabel lui dit gracieusement :

— Montez à nous, monseigneur; car, pour donner plus de prix à notre présent, nous voulons nous-même l'attacher à votre bras.

Le duc sauta légèrement à bas de son cheval. Un instant après, il recevait, à genoux devant la reine, le bracelet qui lui avait été promis au cortége; et, tandis que madame Valentine essuyait le front de son mari pour s'assurer que sa blessure n'était point profonde, tandis que le roi invitait le comte de Derby à dîner au palais, la main du duc rencontra celle de madame Isabel, et la première faveur adultère fut mystérieusement donnée et reçue.

V

Toutes ces fêtes et joutes terminées, le roi pensa aux gouvernement et administration de son royaume; tout était parfaitement en paix au dehors, et la France pouvait sommeiller un instant tranquille au milieu de ses alliés : à l'orient, c'était le duc Galéas Visconti, que le mariage de madame Valentine liait, par monseigneur le duc de Touraine, à la maison des fleurs de lis; au midi, c'était le roi d'Aragon, parent du roi de France par sa femme, madame Iolande de Bar; au couchant, le duc de Bretagne, vassal remuant et insoumis, mais non adversaire déclaré; enfin, au nord, c'était l'Angleterre, la plus vieille et la plus

mortelle ennemie de la France, mais qui, sentant remuer dans son sein tous les germes d'une guerre civile, venait de laisser endormir sa haine et d'accorder, comme une faveur, à sa rivale, une trêve de trois ans qu'elle aurait pu elle-même solliciter comme une grâce. Les provinces seulement réclamaient donc, à cette heure, la sollicitude du roi; mais aussi elles la réclamaient instamment. Pillés, ruinés par les administrations successives des ducs d'Anjou et de Berry, le Languedoc et la Guyenne, épuisés d'or et de sang, tendaient vers leur jeune souverain leurs mains décharnées et suppliantes. Messire Jean Lemercier et le sire Guillaume de la Rivière, qui étaient du conseil le plus intime du roi, l'exhortaient depuis longtemps à visiter les marches lointaines de son royaume. Il s'y décida enfin, et le départ fut résolu pour la Saint-Michel prochaine *. L'itinéraire fut tracé par Dijon et Avignon, et, par conséquent, le duc de Bourgogne et le pape Clément reçurent avis du prochain passage du roi.

Au jour dit, Charles partit de Paris en compagnie du duc Louis de Touraine, du sire de Coucy, et de beaucoup d'autres chevaliers encore; il rencontra, à Châtillon-sur-Seine, le duc de Bourbon et le comte de Nevers, qui venaient au-devant de lui pour lui faire honneur. Arrivé à Dijon, il y trouva la duchesse de Bourgogne, qui s'y était fait une cour des dames et

* 29 septembre 1389.

damoiselles qu'elle savait être les plus agréables au roi : c'étaient madame de Sully, mademoiselle de Nevers, la dame de Vergy, et d'autres encore, fleurs écloses aux tiges des plus nobles familles de France. Là, il y eut dix jours encore de fêtes; et le roi prit congé de sa tante après bien des compliments et des cadeaux aux dames de sa cour. Quant au duc, il monta sur une grande barque, descendit le Rhône, et arriva presque en même temps que le roi à Avignon.

Connaissez-vous Avignon, la ville sainte, aujourd'hui triste et sombre comme une puissance déchue, et qui se mire éternellement dans le Rhône, cherchant à son front la tiare papale? C'était alors la courtisane de Clément VII. Un grand maître de l'ordre de Malte venait de nouer autour de sa taille une ceinture neuve de remparts *. Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Urbain V, l'avaient dotée, la veille, de son palais pontifical, et saint Bénézet de son pont miraculeux. Elle avait une cour dorée de cardinaux libertins et d'abbesses mondaines : elle vivait, le jour, dans une atmosphère parfumée par l'encens de ses cérémonies et de ses fêtes, et, le soir, elle s'endormait voluptueusement aux chants mélodieux de Pétrarque et aux murmures lointains de la fontaine de Vaucluse.

Ce fut Philippe le Bel qui, ramassant la couronne

* Louis VIII avait fait abattre les premiers.

papale, tombée de la tête de Boniface VIII, au soufflet que lui donna Calonne, la posa sur le front de Clément VI, et qui, pour réunir dans sa main et dans celle de ses successeurs le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, conçut le projet de déshériter Rome de sa royauté catholique et d'en doter la France. Avignon reçut l'hôte sacré du Vatican, et le Rhône vit le vicaire du Christ étendre sur son balcon la main qui lie et qui délie, et les Français entendirent pour la première fois prononcer la bénédiction universelle : *Urbi et orbi.*

Mais un grand schisme s'était élevé dans l'Église ; Rome, effrayée au premier abord, avait repris courage et avait élevé autel contre autel. Le monde chrétien s'était séparé en deux partis : l'un reconnaissant le pape d'Avignon, l'autre niant qu'il pût exister un siége pontifical hors de la ville où saint Pierre l'avait fondé. Les deux papes, de leur côté, loin de rester inactifs dans cette guerre civile où ils avaient un si puissant intérêt, s'étaient faits chefs de la double et grande armée chrétienne, et, s'anathématisant réciproquement, ils ruinaient leur pouvoir par leur pouvoir lui-même et éteignaient imprudemment leurs foudres spirituelles en se les lançant l'un à l'autre.

Dans cette grande querelle, et selon qu'ils avaient été alliés ou ennemis de la France, les peuples avaient tour à tour reconnu le pape d'Avignon ou celui de Rome. Les seuls qui fléchissent alors le

genou devant Clément VII étaient le roi d'Espagne, le roi d'Écosse et le roi d'Aragon; mais comme ils ne le faisaient que par considération pour le roi de France ce fut donc une grande fête pour Clément que de recevoir le souverain qui seul le soutenait encore contre les prétentions de son rival; et, si, aux dîners et fêtes qu'il lui donna, il se fit servir sur une table à part et prit le pas sur lui, il essaya bien vite de lui faire oublier cette suprématie de l'autel sur le trône, en remettant au roi la nomination de sept cent cinquante bénéfices à son choix en faveur des pauvres clercs de son royaume, en lui accordant la faculté de nommer aux évêchés de Chartres et d'Auxerre, enfin en ordonnant archevêque de Reims le savant Ferry Cassinel, que le roi honorait de sa protection, et qui, un mois après son élection, mourut empoisonné par les dominicains.

Le roi de France, en échange de ces faveurs, s'engagea à lui donner aide et secours contre l'antipape; lui promit que, de retour en France *, il s'occuperait activement, et même par la voie des armes, de détruire le schisme existant; enfin, après huit jours de séjour en la ville d'Avignon, le roi prit congé de Clément, et s'en revint à Villeneuve.

Là, il remercia, à leur grand étonnement, ses oncles, les ducs de Berry et de Bourgogne, de la bonne

* Avignon n'était point France : il formait la capitale d'un État à part, sous le titre de comtat.

compagnie qu'ils lui avaient faite, et leur déclara que son désir était qu'ils retournassent, l'un à Dijon, l'autre à Paris; que, quant à lui, il allait continuer sa route vers Toulouse, accompagné du duc de Touraine et du duc de Bourbon.

Les deux oncles du roi virent alors seulement quel était le véritable motif de ce voyage, et que le roi, en l'entreprenant, n'avait d'autre but que de faire une enquête sur le gouvernement arbitraire qui venait de désoler le Languedoc. Ils laissaient avec lui messire de la Rivière et Lemercier, Montagne et le Bègue de Villaine, qu'ils savaient être des hommes intègres et sévères, que le duc de Berry croyait ses ennemis personnels, et qui, de fait, n'étaient ennemis que de ses exactions. Aussi les deux ducs quittèrent-ils Villeneuve fort tristes.

— Que pensez-vous de cela, frère? dit le duc de Berry au duc de Bourgogne, en sortant de la ville.

— Je pense, répondit celui-ci, que notre neveu est jeune, et qu'il lui arrivera malheur pour écouter de jeunes conseils; mais, pour le moment, il faut souffrir. Un jour viendra où ceux qui le conduisent où il va s'en repentiront, et le roi aussi. Quant à nous, mon frère, retournons en nos pays : tant que nous serons ensemble, personne ne nous fera tort; car, après le roi, nous sommes les plus grands du royaume de France.

Le lendemain, le roi passa à Nîmes, et, sans s'arrêter dans la vieille ville romaine, il s'en alla coucher

à Lunel : le lendemain encore, il s'arrêta, pour dîner, à Montpellier, et c'est là qu'il commença d'entendre les gémissements et les plaintes : encore lui dit-on que, plus il irait en avant, plus il trouverait le pays ruiné ; et que ses deux oncles, les ducs d'Anjou et de Berry, qui successivement venaient de l'administrer, l'avaient laissé si pauvre, que les plus riches et les plus puissants avaient à peine de quoi faire sarcler leurs vignes et labourer leurs terres.

— Ce sera grande pitié pour vous, lui disait-on, sire, que de voir vos enfants rançonnés au tiers, au quart, au douzième du leur, payant cinq ou six tailles par an, et toujours écrasés par une nouvelle taxe avant d'avoir acquitté l'ancienne ; car les deux seigneurs vos oncles ont, entre le Rhône et la Gironde, levé arbitrairement plus de trente mille livres.

Le duc d'Anjou encore ne s'en prenait qu'aux riches et aux puissants ; mais le duc de Berry lui avait succédé, et n'épargnait ni riche ni pauvre ; il avait tout fauché et moissonné devant lui. On ajoutait que toutes les exactions s'étaient faites par les mains de son trésorier, qui était de la cité de Béziers, et qu'on appelait Bétisac, et que ce Bétisac, glanant encore où son maître avait récolté, ne laissait pas même au peuple ce que le fermier laisse aux oiseaux du ciel, l'épi qui tombe du chariot de la moisson.

A ces paroles, le roi répondait que, si Dieu lui donnait secours, toutes ces malversations cesseraient ; qu'il n'aurait pas plus de considération pour les ducs,

ses oncles, que s'ils n'étaient pas les frères de son père; et que, quant à leurs mauvais conseillers et agents, il ferait faire sur eux des inquisitions impartiales et sévères. C'est au milieu de ce concert de malédictions que le roi entra dans la ville de Béziers, où était Bétisac : mais il recommanda le secret sur les plaintes qui lui avaient été faites, et donna ostensiblement les trois ou quatre premiers jours de son arrivée aux fêtes, tandis que secrètement il avait commis des inquisiteurs pour faire une enquête. Or, le quatrième jour, ces inquisiteurs vinrent lui dire qu'il s'élevait contre le trésorier de son oncle de telles charges, qu'elles n'étaient point à pardonner, car elles entraînaient la peine capitale.

Le conseil du roi se rassembla donc, et, lorsqu'il fut réuni, on fit prendre chez lui Bétisac, qu'on amena et qu'on introduisit devant ses juges.

Alors ils lui montrèrent, sur la table, une foule de papiers et de preuves constatant ses exactions, et lui dirent :

— Bétisac, regardez, et répondez. Qu'avez-vous à répondre contre ces cédules-ci?

A ces mots, un greffier les prit une à une, et les lui lut toutes : mais à chacune il avait les réponses prêtes; car les unes, et c'étaient celles où était sa signature, il les reconnaissait bien, mais il ajoutait que c'était d'après les ordres du duc de Berry qu'il avait agi, et qu'on n'avait qu'à interroger son maître; quant aux autres, il les niait, disant :

— Je n'en ai nulle connaissance; parlez-en aux sénéchaux de Beaucaire et de Carcassonne, ou bien encore au chancelier de Berry.

Les inquisiteurs étaient fort embarrassés; mais, en attendant de nouvelles preuves, ils l'envoyèrent en prison. Sitôt qu'il y fut écroué, ils se rendirent à son hôtel, saisirent tous ses papiers, les emportèrent et les visitèrent à loisir. Là, on trouva qu'il avait été fait de telles exactions et levé de telles sommes sur les sénéchaussées et seigneuries du roi, que ceux qui entendaient lire doutaient de ceux qui lisaient : alors on le fit venir de nouveau, et il reconnut l'exactitude de tous les comptes, dit que toutes les sommes en étaient bonnes et vraies; mais il ajouta qu'elles n'avaient fait que passer entre ses mains et étaient tournées au profit de monseigneur de Berry, et qu'en un lieu qu'il désigna il avait quittance de tout en son hôtel ; en effet, ces quittances furent apportées devant le conseil, comparées aux recettes, et se trouvèrent à peu près exactes. Il y en avait pour une somme de trois millions.

Les inquisiteurs restèrent stupéfaits devant de pareilles preuves de la cupidité de monseigneur de Berry.

On demanda à Bétisac ce que son maître avait pu faire de pareilles sommes.

— Monseigneur, répondit-il, je ne puis le savoir, moi; une grande partie est passée, à ce que je crois, en achats de châteaux, d'hôtels, de terres et de

pierreries, à messeigneurs les comtes de Boulogne et d'Étampes; ses maisons, vous le savez, sont d'ailleurs splendidement tenues, et il a tant donné à Thibaut et à Morinot, ses valets, qu'à l'heure qu'il est ils sont riches.

— Et vous, Bétisac, lui dit le sire de la Rivière, avez-vous bien eu cent mille francs, pour votre part, dans cette pillerie?

— Messire, répondit Bétisac, monseigneur le duc de Berry tenait son pouvoir du roi, je tenais le mien de monseigneur le duc de Berry; je suis donc autorisé de fait par le roi, puisque j'étais l'avoué de son gouverneur. Dès lors, toutes les taxes que j'ai levées sont légitimes. Quant à ce qu'il m'en est resté entre les mains, ce fut par la permission de monseigneur de Berry. Monseigneur de Berry tient que ses gens soient riches : ma richesse est donc bonne et raisonnable, puisqu'elle me vient de lui.

— C'est follement parler, lui répondit messire Jean Lemercier; il n'est point de richesse bonne et raisonnable, si elle est mal acquise. Retournez en prison, tandis que nous allons peser ce que vous nous avez dit. Nous rapporterons toutes vos défenses au roi, et il en sera fait ainsi qu'il décidera.

— Dieu veuille le conseiller! dit Bétisac.

Et, sur ce, il salua ses juges, et on le ramena en prison.

Cependant, dès que cette nouvelle fut répandue dans le pays, que Bétisac était en prison de par le

roi et allait être jugé, tout le peuple des campagnes environnantes afflua dans la ville ; les malheureux qu'il avait dépouillés entraient de force jusqu'en l'hôtel du roi pour demander justice ; et, lorsqu'il sortait, ils se mettaient à genoux sur son passage, et lui présentaient des supplications et des plaintes. Les uns, c'étaient des enfants qu'il avait faits orphelins ; les autres, c'étaient des femmes qu'il avait faites veuves ; les autres, enfin, c'étaient des filles qu'il avait faites mères : où la persuasion manquait, la force avait été employée. Il avait tout tari, cet homme, les trésors, les veines et l'honneur. Le roi voyait bien que le sang du pauvre peuple criait et gémissait hautement, appelant vengeance sur le prévaricateur, et il ordonna que le conseil rendît son arrêt contre lui.

Mais voilà qu'au moment où les juges étaient assemblés entrèrent deux chevaliers : c'étaient les sires de Nantouillet et de Mespin. Ils venaient, au nom du duc de Berry, avouer tout ce que Bétisac avait fait, et requérir le roi et son conseil de remettre cet homme entre leurs mains, et de tourner, si tel était leur plaisir, l'enquête contre le duc.

Le conseil, alors, se trouva dans un embarras extrême. Le duc de Berry pouvait, un jour ou l'autre, reprendre sur le roi l'ascendant qu'il avait perdu ; et, dans cette prévoyance, chacun craignait de le mécontenter. D'une autre part, les crimes et l'oppression de Bétisac étaient si patents et si visibles, que c'était fâcher Dieu que de permettre qu'il sortît in-

tact de sa prison. On proposa bien de faire saisir ses meubles et ses héritages, de les mettre en vente, et d'en distribuer l'argent au pauvre peuple; de cette manière, il se retrouverait pauvre et nu comme monseigneur de Berry l'avait pris; mais le roi ne voulut point de demi-justice : il dit qu'il n'y avait que ceux qu'il avait ruinés qui se contenteraient de cette restitution; mais que, pour les familles où il avait semé trépas et honte, il fallait sa mort et son infamie.

Sur ces entrefaites, un vieillard se présenta devant le conseil; il avait appris ce dont il s'agissait, et il venait offrir au roi et aux inquisiteurs de faire avouer à Bétisac un crime qui lui serait personnel, et que monseigneur de Berry ne pourrait prendre pour son compte. On lui demanda ce qu'il était nécessaire de faire pour cela.

— Il faudrait me mettre dans la même prison que Bétisac, répondit-il.

Mais, pour d'autres explications, il n'en voulut pas donner, disant que la chose était son affaire et le regardait, puisqu'il s'était chargé de la mener à bien. Il fut donc fait ainsi qu'il le désirait : des gardes le conduisirent publiquement à la prison; le geôlier reçut leur instruction, poussa le nouveau venu dans le cachot du prisonnier, et referma la porte derrière lui.

Le vieillard parut ignorer complétement que le cachot fût habité; il étendit les bras devant lui comme un homme qui n'y voit pas clair; puis, lorsqu'il fut

arrivé à son extrémité, il s'assit, adossé contre le mur, et, ramenant ses genoux contre lui-même, il y appuya les coudes et laissa tomber sa tête entre ses mains.

Bétisac, dont les yeux s'étaient habitués, depuis huit jours, à l'obscurité, regardait faire ce nouvel hôte avec toute la curiosité d'un homme qui se trouve en pareille situation. Il fit un mouvement pour attirer son attention; mais le vieillard resta immobile et comme plongé dans une rêverie profonde; alors, il prit le parti de lui adresser la parole, et lui demanda s'il ne venait point du dehors.

Le vieillard leva les yeux et aperçut, dans un coin, celui qui l'interrogeait; il était à genoux et dans l'attitude de la prière. Cet homme osait prier. Le vieillard tressaillit en se voyant si près de celui qu'il avait promis de perdre. Bétisac répéta sa demande.

— Oui, répondit le vieillard d'une voix creuse.

— Et de quoi s'occupait-on dans la ville? demanda-t-il en affectant un air d'insouciance.

— D'un certain Bétisac, repartit le vieillard.

— Et qu'en disait-on? continua timidement celui qui avait tant d'intérêt à la question qu'il adressait.

— On disait que justice serait faite enfin, et qu'on allait le pendre.

— Mon Seigneur Jésus! dit Bétisac en se levant tout debout.

Le vieillard laissa retomber sa tête dans ses mains, et le silence du cachot ne fut troublé que par la res-

piration oppressée de celui qui venait d'apprendre cette terrible nouvelle.

Il resta un moment immobile; mais bientôt les jambes lui faillirent: il s'adossa contre le mur et s'essuya le front. Puis, après un instant d'accablement, il continua d'une voix rauque et sans changer d'attitude :

— Sainte Marie, n'est-il aucun espoir pour lui?

Le vieillard resta silencieux et immobile, comme s'il n'avait pas entendu cette question.

— Je vous demande s'il n'y a aucun espoir? dit Bétisac marchant à lui et lui secouant le bras avec frénésie.

— Si, répondit tranquillement le vieillard, il y en a un : c'est que la corde casse.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Bétisac en se tordant les mains; que faire? et qui me donnera un conseil?

— Ah! dit le vieillard en le regardant d'un air sombre, comme s'il n'eût pas voulu perdre une expression de son désespoir. Ah! c'est donc vous, cet homme qu'un peuple tout entier maudit? N'est-ce pas qu'elles sont lourdes à porter, les dernières heures d'une pareille vie?

— Oh! dit Bétisac, qu'on me prenne tout : meubles, argent, maisons! qu'on les jette à ce peuple qui crie, et qu'on me laisse la vie, dussé-je la passer dans ce cachot, les fers aux pieds et aux mains, sans revoir le jour! Mais la vie! la vie! oh! je veux vivre!

Le malheureux se roulait comme un forcené : le vieillard le regardait faire; puis, lorsqu'il le vit haletant et épuisé :

— Et celui qui vous donnerait un moyen de vous tirer de là? lui dit-il.

Bétisac se releva sur ses genoux : il regardait le vieillard comme s'il eût voulu lire au fond de son cœur.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que vous me faites pitié, et que, si vous voulez suivre mon conseil, tout ira bien.

— Oh! dites! Je suis riche... Ma fortune tout entière...

Le vieillard se mit à rire.

— C'est cela, tu espères racheter ta vie avec ce qui te la fait perdre, n'est-ce pas? et, alors, tu te croiras quitte envers les hommes et envers Dieu?

— Non, non, je serai toujours un grand coupable; je le sais, et je me repens dans l'amertume de mon âme... Mais vous m'avez dit qu'il y avait un moyen... Quel est-il?

— Si j'étais à votre place, et Dieu m'en garde! voici ce que je ferais...

Bétisac dévorait les paroles au fur et à mesure qu'elles sortaient de la bouche du vieillard; celui-ci continua :

— Lorsque je reparaîtrais devant le conseil du roi, je continuerais de nier..

— Oui, oui, dit Bétisac.

— Mais je dirais que, touché de repentir pour un autre crime, je désirerais le confesser pour le salut de mon âme ; je dirais que j'ai longtemps erré contre la foi, que je suis manichéen et hérétique.

— Cela n'est point vrai, interrompit Bétisac ; je suis bon chrétien, croyant en Jésus et en la vierge Marie.

Le vieillard continua, comme si Bétisac n'avait rien dit :

— Je dirais donc que je suis manichéen et hérétique, et que je tiens toujours dans mon opinion : alors l'évêque de Béziers me réclamerait ; car, dès lors, j'appartiendrais à la justice ecclésiastique ; il m'enverrait au pape d'Avignon, et, comme notre saint-père Clément est grand ami de monseigneur le duc de Berry...

— Je comprends, dit Bétisac l'interrompant. Oui, oui, notre seigneur de Berry ne permettra pas qu'il me soit fait aucun dommage. Ah ! vous êtes mon sauveur !

Et il voulut se jeter dans les bras du vieillard ; mais celui-ci le repoussa. En ce moment, la porte s'ouvrit ; on venait chercher Bétisac pour le conduire devant le conseil.

Alors il pensa que c'était l'heure d'employer la ruse qui lui avait été suggérée, et, mettant un genou en terre, il demanda à parler : la parole lui fut incontinent accordée.

— Beaux seigneurs, dit-il, j'ai regardé en mes besognes et en ma conscience, et je crains d'avoir grande-

ment courroucé Dieu, non pas pour avoir pillé ou dérobé l'argent du pauvre peuple; car, Dieu merci, il appert à tous que je n'ai agi que par l'ordre de mon maître; mais pour avoir erré contre la foi.

Les juges se regardèrent étonnés.

— Oui, continua Bétisac, oui, messeigneurs; car mon esprit se refuse à croire qu'il soit rien de la Trinité, ni que jamais le Fils de Dieu se soit abaissé à descendre du ciel pour s'incarner dans une femme; et, de mon âme, je pense qu'il ne restera rien à ma mort.

Un murmure d'étonnement frémit par toute l'assemblée. Alors le sire Lemercier, qui cependant était son plus mortel ennemi, se leva et lui dit :

— Bétisac, songez à ce que vous venez de dire; car voilà des paroles qui blessent grandement la sainte Église, notre mère, et qui demandent le feu. Avisez-vous donc.

— Je ne sais, répondit Bétisac, ce que mes paroles demandent, ou du feu, ou de l'eau; mais cette opinion a été mienne depuis que j'ai eu la connaissance, et elle sera encore mienne jusqu'à ce que je la perde.

Alors les juges firent un signe de croix, et, craignant, pour leur propre salut, d'en entendre davantage, ils le firent reconduire dans la prison. En y entrant, il chercha le vieillard pour lui dire ce qui lui était arrivé; mais le vieillard n'y était plus.

Ce qui se passa dans l'âme de cet homme, du jour au lendemain, ne fut su que de Dieu. Seulement,

le lendemain, il aurait pu nier qu'il fût l'homme de la veille. Dieu avait converti ses heures en années; dans une nuit, ses cheveux avaient blanchi.

Le roi, en apprenant la déposition de Bétisac, fut fort émerveillé de ses aveux.

— Ah ! dit-il alors, c'est un mauvais homme; nous ne le croyions que larron, et voilà qu'il est hérétique; nous pensions qu'il ne méritait que la corde, et voilà qu'il réclame en plus le bûcher. Eh bien, soit; il sera brûlé et pendu : et, maintenant, vienne mon oncle de Berry pour se charger de ses méfaits, nous verrons s'il convient de celui-là.

Bientôt le bruit des aveux faits par Bétisac se répandit dans la cité; alors vous eussiez vu, dans toutes les rues, une grande foule de peuple réjoui, car il était au plus fort haï et exécré; mais nuls ne furent plus étonnés, en apprenant ces nouvelles, que les deux chevaliers qui étaient venus pour le réclamer au nom du duc de Berry. Ils virent bien qu'il était perdu, et pensèrent qu'il n'avait fait un pareil aveu que par le conseil d'un ennemi; mais, par quelque conseil que ce fût, l'aveu était fait, le roi avait prononcé sa sentence; il n'y avait donc qu'un espoir, c'était de lui faire nier, le lendemain, sa déposition de la veille.

En conséquence, ils coururent à sa prison pour essayer de le voir et de redresser sa défense; mais le geôlier leur répondit qu'il lui avait été, ainsi qu'à quatre sergents d'armes envoyés à cet effet, défendu,

de par le roi et sur leur tête, de laisser parler qui que ce soit à Bétisac. Alors les chevaliers se regardèrent, tout marris, et, regagnant leur hôtel, ils montèrent à cheval et s'en retournèrent devers le duc de Berry, qui les avait envoyés.

Le lendemain, vers dix heures du matin, on vint prendre Bétisac à sa prison. Lorsqu'il vit qu'on le menait, non pas devant le conseil du roi, mais au palais de l'évêque, il commença à reprendre son esprit. Là, il trouva réunis les inquisiteurs du roi et les officiers de la sainte Église ; ce qui lui prouva de nouveau qu'il y avait conflit entre la justice temporelle et la justice ecclésiastique; bientôt le bailli de Béziers, qui jusqu'alors l'avait tenu en prison, dit aux gens de l'évêque :

— Messeigneurs, voici Bétisac, que nous vous rendons comme hérétique et prêchant contre la foi : si son crime eût été du ressort de la justice royale, justice lui eût été rendue par elle; mais il appartient, par son hérésie, à la justice ecclésiastique : faites de lui ce que ses œuvres demandent.

Bétisac se crut sauvé.

Alors l'official de l'évêque lui demanda s'il était aussi pécheur qu'on le disait là ; et lui, voyant que l'affaire prenait la tournure qu'on lui avait indiquée comme lui étant la plus favorable, répondit que oui. Alors on fit entrer le peuple, et on enjoignit à Bétisac de répéter sa confession devant lui, et il la répéta trois fois, tant le vieillard l'avait enchanté, et trois

fois le peuple accueillit cet aveu avec le rugissement que le lion pousse à l'odeur du sang.

L'official fit un signe, et Bétisac fut remis aux mains des sergents d'armes, qui le firent sortir au milieu d'eux; le peuple descendit autour de lui et derrière lui les degrés du palais, l'enveloppant et le pressant, comme s'il eût eu peur encore qu'il ne lui échappât. Pour Bétisac, il croyait qu'on l'emmenait hors de la ville pour le conduire à Avignon. Au bas de l'escalier, il trouva le vieillard assis sur une borne; sa figure avait une expression de joie que Bétisac interpréta à bien: il lui fit un signe de tête.

— Oui, oui, voilà qui va bien, dit le vieillard, n'est-ce pas?

Et il se mit à rire; puis il monta sur la borne, et, dominant toute la foule, il cria à Bétisac:

— Bétisac, n'oublie pas à qui tu dois le conseil qui te mène; c'est à moi.

Puis aussitôt il descendit de la borne, et prit, avec toute la rapidité que lui laissait la vieillesse, une rue transversale qui conduisait au palais.

Bétisac, de son côté, y était mené par la grande rue, toujours entouré de la foule, qui, de temps en temps, poussait une de ces grandes rumeurs que nous connaissons maintenant pour les avoir entendues tant de fois. Le coupable ne reconnaissait dans ces cris que l'expression de la colère du peuple, qui voit sa proie lui échapper, et il s'étonnait qu'elle le laissât si tranquillement sortir des murs de Béziers,

lorsque, en arrivant sur la place du palais, un grand cri s'éleva de cette place et fut répété par ceux qui l'accompagnaient. Le cortége s'ouvrit, se précipitant vers le centre; car vers ce centre était placé un bûcher, du milieu duquel sortait un gibet, étendant vers la grande rue son bras décharné, au bout duquel pendait une chaîne et un collier de fer. Bétisac se trouva seul au milieu de ses quatre gardes, tant chacun avait eu empressement de prendre la meilleure place autour de l'échafaud.

Alors la vérité toute nue se dressa devant cet homme; elle avait la forme de la mort.

— Ah! monseigneur le duc de Berry, s'écria-t-il, c'en est fait de moi; à mon secours! à mon secours!

La foule répondit par des cris de malédiction contre le duc de Berry et contre son trésorier. Alors, comme le coupable refusait d'avancer, les quatre sergents le prirent dans leurs bras et l'emportèrent; il se débattait et criait qu'il n'était point hérétique, qu'il croyait au Christ fait homme et à la vierge Marie. Il adjurait Dieu de la vérité de ses paroles, demandait merci au peuple, et, chaque fois, un grand rire accablait sa demande. Il demandait secours au duc de Berry, et, chaque fois, les cris « A mort! à mort! » répondaient à son invocation.

Enfin, les sergents le déposèrent au pied du bûcher, contre l'un des poteaux qui en fermaient la barrière; le vieillard y était appuyé.

— Ah! maudit, s'écria Bétisac en l'apercevant,

c'est toi qui me mènes où je suis! Messeigneurs, messeigneurs, je ne suis point coupable, et voilà le méchant homme qui m'a jeté un sort: à moi! messeigneurs, à moi!

Le vieillard se mit à rire.

— Allons, tu as de la mémoire, lui dit-il, et tu n'as pas oublié les amis qui te donnent bon conseil. Un dernier, Bétisac : pense à ton âme.

— Oui, messeigneurs, dit Bétisac, qui espérait ainsi gagner du temps; oui, un prêtre, un prêtre!

— Et pourquoi faire, s'écria le vieillard, puisqu'il n'a pas d'âme à sauver, et que son corps est perdu?

— A mort! à mort! hurla le peuple.

Le bourreau s'approcha.

— Bétisac, il est ordonné que vous mouriez, lui dit-il ; vos mauvaises œuvres vous mènent à mauvaise fin.

Bétisac était immobile, les yeux stupides, les cheveux hérissés. Le bourreau le prit par la main; il se laissa conduire comme un enfant. Arrivé sur le bûcher, il le souleva dans ses bras, et ses valets, ouvrant la charnière du collier, le lui passèrent au cou. Bétisac resta pendu sans être étranglé; au même moment, le vieillard se précipita sur la torche de résine qui brûlait dans le fourneau de fonte et mit le feu au bûcher; le bourreau et ses aides sautèrent en bas.

La flamme rendit toute son énergie au malheureux qu'elle allait dévorer. Alors, sans pousser un cri, sans plus demander grâce, il saisit de ses deux mains

la chaîne à laquelle il était suspendu, et, remontant à la force du poignet le long de ses anneaux, il gagna la branche du gibet, qu'il embrassa de ses mains et de ses genoux, s'éloignant du bûcher autant qu'il était en son pouvoir. Il se tint ainsi hors de l'atteinte du feu tant que la flamme brûla la base du bûcher; mais bientôt elle s'étendit aux parties supérieures, et, comme un être animé et intelligent, comme un serpent qui se dresse, elle leva sa tête vers Bétisac, poussant à lui de la fumée et des étincelles, puis enfin elle sembla le lécher de sa langue flamboyante. Le malheureux jeta un cri à cette caresse mortelle : ses habits venaient de prendre feu.

Alors un silence solennel se fit, pour que rien ne fût perdu de cette dernière lutte de la créature et de l'élément de la vie et de la mort; on entendit les plaintes pitoyables de l'un, les rugissements joyeux de l'autre. L'homme et le feu, c'est-à-dire le patient et le bourreau semblaient s'enlacer, s'étreindre et se tordre; mais, au bout d'un instant, l'homme s'avoua vaincu, ses genoux affaiblis abandonnèrent leur soutien, ses mains ne purent continuer de serrer la chaîne rougie, il jeta un grand et lamentable cri, et, se laissant tomber, il se retrouva de nouveau suspendu au milieu des flammes quelques secondes encore. Cet être informe, qui avait été une créature humaine, s'agita convulsivement au milieu du feu, puis se roidit, puis demeura immobile. Un instant après, l'anneau qui était scellé dans le gibet se détacha,

car le bois du gibet lui-même était calciné, et alors, comme s'il eût été entraîné dans l'enfer, le cadavre tomba et disparut au milieu du foyer.

Aussitôt toute cette foule s'écoula muette et silencieuse ; il ne resta aux pieds du bûcher que le vieillard, si bien que chacun se demandait si ce vieillard n'était pas Satan venant réclamer une âme jugée.

Ce vieillard était un homme dont Bétisac avait violé la fille.

VI

Maintenant, si nos lecteurs, pour mieux embrasser par leurs détails l'ensemble des événements que nous nous sommes engagé à faire passer sous leurs yeux, veulent bien nous suivre hors des murs de Béziers; s'ils consentent à abandonner les riches plaines du Languedoc et de la Provence, les villes au nom sonore où l'on parle une langue fille de Rome et d'Athènes; les champs d'oliviers au feuillage gris où coulent les rivières bordées de lauriers-roses; les rivages que viennent baigner des flots tièdes encore du soleil du Bosphore, pour les plaines montagneuses de la Bretagne, pour ses forêts de chênes séculaires, pour sa langue primitive, et pour son Océan aux eaux vertes et profondes, nous les conduirons à

quelques lieues de la vieille ville de Vannes, et nous les introduirons dans l'un de ces châteaux forts, résidence prudente d'un de ces grands vassaux toujours prêts à devenir de grands rebelles. Là, en entre-bâillant la porte sculptée d'une chambre basse qui sert de salle à manger, nous verrons deux hommes assis près d'une table, ayant au milieu d'eux un hanap d'argent ciselé, plein de vin épicé, avec lequel l'un d'eux établit de fréquentes et amicales relations, tandis que l'autre, sobre comme s'il était sous le coup d'une ordonnance hygiénique, repousse toutes les avances qui lui sont faites, et couvre son verre de sa main chaque fois que son partenaire, ne pouvant lui faire vider la liqueur vierge qui s'élève à la moitié de sa coupe, essaye au moins d'en augmenter le volume.

Celui des deux que nous avons indiqué comme le moins partisan de la tempérance est un homme de cinquante à soixante ans, vieilli sous le harnais de guerre dont il est encore à cette heure presque entièrement revêtu : son front brun et coloré, sur le milieu duquel se partagent des cheveux grisonnants, est ridé bien moins par l'âge que par le poids éternel de son casque ; dans l'intervalle de repos que lui laisse l'occupation à laquelle nous l'avons vu se livrer, ses coudes s'appuient sur la table ; alors son menton repose sur ses deux puissantes mains, et sa bouche, ombragée d'une épaisse moustache, qu'il pince habilement avec sa lèvre inférieure, se trouve

ainsi à la hauteur du hanap, dans lequel de temps en temps ses yeux plongent comme pour suivre dans sa retraite la liqueur qui fuit devant ses attaques réitérées.

L'autre est un beau jeune homme tout de soie et de velours, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil ducal, sur le dossier duquel sa tête est renversée, et qui ne quitte cette attitude nonchalante que pour étendre, comme nous l'avons vu, la main sur son verre, chaque fois que le vieux guerrier le menace d'un surcroît de la liqueur que chacun d'eux semble apprécier d'une manière si différente.

— Pardieu ! mon cousin de Craon, dit le vieillard en reposant pour la dernière fois le hanap sur la table, il est vrai de dire que, tout descendant du roi Robert que vous êtes par les femmes, vous avez pris d'une manière merveilleusement philosophique l'affront que vous a fait monseigneur le duc de Touraine.

— Eh ! monseigneur de Bretagne, répondit Pierre de Craon sans changer d'attitude, que diable vouliez-vous que je fisse contre le frère du roi ?

— Contre le frère du roi, soit ; quoique, après tout, cela ne serait pas une considération pour moi : le frère du roi n'est que duc et gentilhomme comme je le suis, et, s'il me faisait, à moi, ce qu'il vous a fait, à vous... Mais je ne m'y exposerai jamais : ainsi ne parlons pas de lui. Mais, voyez-vous bien, il y a un homme qui a tramé toute cette affaire.

— Je le crois, répondit flegmatiquement le chevalier.

— Et cet homme, voyez-vous, continua le duc remplissant de nouveau son verre, qu'il conduisit à moitié chemin de sa bouche, cet homme... aussi vrai que cet hypocras, qui ne paraît pas de votre goût, du reste, est composé cependant du meilleur vin que l'on vendange à Dijon, du meilleur miel que l'on récolte à Narbonne, et des plus fins aromates qu'on cueille sur la terre d'Asie, — le duc vida le verre, — cet homme, voyez-vous, n'est autre que cet infâme Clisson.

Et il frappa la table en même temps du poing et du fond de la coupe.

— Je suis de votre avis, monseigneur, répondit avec la même tranquillité messire Pierre, qui semblait avoir pris à tâche de redoubler de froideur au fur et à mesure que le duc de Bretagne redoublait d'emportement.

— Et vous avez quitté Paris avec cette conviction-là dans le cœur, sans essayer de vous venger de cet homme?

— J'en ai eu un instant l'idée; mais une réflexion m'a arrêté.

— Et laquelle, s'il vous plaît? dit le duc se renversant à son tour dans son fauteuil.

— Laquelle? dit Pierre.

Et, appuyant à son tour les coudes sur la table, son

menton sur ses mains, et en regardant fixement le duc :

— Laquelle ? Vous allez le savoir, monseigneur. Je me suis dit : Cet homme qui vient de m'insulter, moi, simple chevalier, un jour insulta bien plus outrageusement encore un des premiers de France, un duc, et un duc si puissant et si riche, qu'il eût pu faire la guerre à un roi ! Ce duc, il avait donné le château de Gavre au fameux Jean Chandos, et, lorsqu'il annonça à Clisson cette donation, qu'il avait certes le droit de faire, Clisson lui dit pour tout compliment : « Au diable, monseigneur, si jamais Anglais est mon voisin ! » Le soir même, le château de Gavre était pris ; le lendemain, il était rasé. Je ne me rappelle plus à qui le connétable a fait cette insulte; mais je sais qu'il y a un duc auquel il l'a faite. A votre santé, monseigneur !

Pierre de Craon prit son verre, le vida d'un coup, et le reposa sur la table.

— Par l'âme de mon père ! dit le duc en pâlissant, vous nous dites cela pour nous faire peine, notre cousin ; car vous savez bien que c'est à nous que la chose est arrivée ; mais vous savez aussi que, six mois après, ce coupable était prisonnier dans ce même château où nous sommes.

— Et dont il est sorti sain et sauf.

— Oui, en me payant cent mille livres, et en m'abandonnant une ville et me livrant trois châteaux.

— Mais en gardant sa vie damnée, dit Craon en haussant la voix; sa vie, que le puissant duc de Bre-

tagne n'a pas osé lui enlever de peur d'encourir la haine de son souverain. Cent mille livres, une ville, trois châteaux! Oh! la belle vengeance à tirer d'un homme qui possède dix-sept cent mille livres d'argent, dix villes et vingt forteresses. Non, non, mon cousin, parlons franc; vous le teniez ici désarmé, enchaîné, dans le plus sombre et le plus profond de vos cachots; vous le haïssiez mortellement, et vous n'avez pas osé lui donner la mort!

— J'en avais donné l'ordre à Bavalan, et Balavan ne l'a pas fait.

— Et il a eu raison, monseigneur; car, lorsque le roi l'aurait réclamé comme le meurtrier du connétable, peut-être celui qui lui avait donné cet ordre n'aurait pas osé encourir la colère royale, peut-être que le serviteur fidèle, qui n'aurait été cependant que l'épée, eût été abandonné par le bras qui l'avait poussé, et plus l'épée est de fin acier, plus facilement on la brise.

— Mon cousin, dit le duc en se levant tout debout, vous suspectez notre honneur, je crois; nous avions donné à Bavalan notre parole de le protéger, et nous l'eussions fait, par Dieu! fût-ce contre le roi de France, fût-ce contre l'empereur d'Allemagne, fût-ce contre le pape de Rome. Nous n'avons qu'un regret seulement, continua-t-il en se rasseyant d'un air sombre et en reprenant toute sa haine, c'est que Bavalan nous ait désobéi, et que personne ne soit prêt à faire ce qu'il a refusé de faire.

—Et, si quelqu'un se présentait pour cela, serait-il sûr, la chose faite, de trouver près du duc de Bretagne un asile et un appui?

— Un asile aussi sûr que l'est le sanctuaire d'une église, dit le duc d'une voix solennelle, un appui aussi fort que ce bras peut le donner; et cela, je le jure par la tombe de mes pères, par le blason de mes armes, par la croix de mon épée. Vienne un homme, c'est chose offerte.

— Et chose acceptée, monseigneur, s'écria Craon en se levant et en serrant la main du vieux duc avec une force dont celui-ci l'aurait cru incapable; Que ne disiez-vous cela plus tôt? ce serait déjà œuvre faite.

Le duc regarda Craon avec étonnement.

—C'est-à-dire, poursuivit ce dernier en croisant les bras, c'est-à-dire que vous avez cru que cette injure avait glissé sur ma poitrine comme une lance sur l'acier d'une cuirasse. Non, non! elle est entrée bien avant, et elle a mordu le cœur. Je vous ai paru gai et insouciant, oui; mais souvent vous m'avez dit cependant que j'étais pâle; eh bien, c'était ce cancer qui me rongeait et qui me rongera la poitrine avec les dents de cet homme, tant que cet homme sera vivant. Maintenant, les couleurs de la joie et de la santé vont me revenir; à compter d'aujourd'hui, j'entre en convalescence, et, dans quelques jours, je l'espère, je serai guéri.

— Comment cela?

Craon se rassit à son tour.

— Écoutez, monseigneur ; car je n'attendais que cette parole pour tout vous dire. J'ai à Paris, près le cimetière Saint-Jean*, un grand hôtel qui n'est gardé que par un concierge, homme à moi et dont je suis sûr. Je lui ai écrit, il y a plus de trois mois, de faire dans cet hôtel force provisions de vins, de farines et de chairs salées, d'acheter des armures, des cottes de fer, des gantelets et des coiffettes d'acier, pour armer quarante hommes; et ces quarante hommes, je me suis chargé de les engager, et je les ai choisis, monseigneur : ce sont de hardis compagnons, ne craignant ni Dieu ni diable, et qui descendraient en enfer, pourvu que je marchasse à leur tête.

— Mais, dit le duc, vous serez remarqué, si vous rentrez avec cette troupe dans Paris.

— Aussi m'en garderai-je. Voici tantôt deux mois qu'au fur et à mesure de leur engagement, je les achemine vers la capitale, par petites troupes de trois ou de quatre; une fois arrivés à l'hôtel, ils ont ordre de n'en plus sortir, et le concierge a ordre de ne leur rien refuser : ce sont des espèces de moines qui gagnent l'enfer. Comprenez-vous maintenant, monseigneur? Cet infâme connétable passe presque toutes ses soirées chez le roi, il en sort à minuit ; et, pour se rendre en son hôtel Clisson, situé en la grande rue de Bretagne, il passe derrière le rempart du roi Philippe-Auguste, dans les rues désertes de

* Aujourd'hui le marché Saint-Jean.

Sainte-Catherine et des Poulies, devant le cimetière Saint-Jean, où est mon hôtel.

— Sur ma foi, cousin, dit le duc, la chose est bien commencée.

— Et finira bien, monseigneur, si Dieu ne s'en mêle ; car tout cela est besogne du diable.

— Et quel temps demeurez-vous encore auprès de nous, où vous êtes le bien reçu, du reste ?

— Le temps de faire seller mon cheval, monseigneur ; car voici la lettre du concierge, venue, ce matin, par un de mes varlets, qui me dit que mes derniers hommes sont arrivés et que ma compagnie est au complet.

A ces mots, Pierre de Craon siffla son écuyer et ordonna qu'on lui apprêtât son cheval.

— Ne resterez-vous point cette nuit encore en notre château de l'Hermine, mon beau cousin? dit le duc en voyant ces préparatifs.

— Je vous suis reconnaissant, monseigneur ; mais, maintenant que je sais que tout est prêt, et que l'on n'attend plus que ma personne, comment voulez-vous que je tarde d'une heure, d'une minute, d'une seconde? comment voulez-vous que je repose dans un lit, ou que je m'asseye devant une table? Il me faut partir, monseigneur, par le chemin le plus droit et le plus court : j'ai besoin d'air, d'espace et de mouvement. Adieu, monseigneur, j'ai votre parole.

— Et je vous la renouvelle

— Vous en demander une seconde serait douter de la première : merci.

A ces mots, messire Pierre de Craon sangla autour de son corps le ceinturon de son épée, tira au-dessus du genou ses bottes de cuir grises doublées de peluche rouge, et, prenant un dernier congé du duc, s'élança lestement à cheval.

Il chevaucha tant et si bien, que, vers la soirée du septième jour, depuis son départ du château de l'Hermine, il aperçut Paris. Il attendit que la nuit fût bien sombre pour rentrer, et arriva en son hôtel sans faire plus de bruit et d'éclat que n'en avait fait chacun des hommes qu'il avait envoyés; seulement, à peine descendu de cheval, il fit venir le varlet qui gardait la porte, et lui commanda, *sur les yeux de sa tête à crever*, de ne laisser entrer personne dans la chambre où il était. Le varlet alla transmettre le même ordre au concierge qui gardait l'hôtel, et consigna dans sa chambre sa femme, ses enfants et sa chambrière.

« Et ce fut raison, dit naïvement Froissart, d'autant, que si femme et enfants fussent allés par les rues, la venue de messire Pierre eût été vite dévoilée; car femme et enfants, par nature, cachent avec peine ce qu'ils voient et qu'on veut celer. »

Ces précautions prises, messire Pierrede Craon choisit les plus intelligents de ses hommes, les fit reconnaître du concierge pour qu'ils pussent sortir et rentrer librement. Ils furent chargés d'épier toutes

les démarches du connétable et de le suivre pas à pas, afin que son ennemi fût informé de tout ce qu'il faisait. Aussi, chaque soir, savait-il où il avait été dans le jour et où il devait se rendre la nuit; cependant les choses restèrent en cet état, et sans qu'une occasion certaine fût offerte à sa vengeance, depuis le 14 mai jusqu'au 18 juin, jour de la Fête-Dieu.

Or, ce jour de la Fête-Dieu, le roi de France tenait cour ouverte en son hôtel de Saint-Paul, et tous les barons et seigneurs qui se trouvaient à Paris avaient été invités à un dîner où assistaient la reine et madame la duchesse de Touraine. Après ce dîner, et, pour amuser ces dames, une joute avait été tenue dans le clos de l'hôtel par les jeunes chevaliers et écuyers; et messire Guillaume de Flandre, comte de Namur, proclamé vainqueur par les hérauts, avait reçu le prix des mains de la reine et de celles de madame Valentine; puis, le soir, on avait dansé jusqu'à une heure après minuit. A cette heure, chacun songea à se retirer en son hôtel ou en son logis, et presque tous sortirent sans garde. Messire Olivier de Clisson était resté l'un des derniers, et, ayant pris congé du roi, il s'en revint par les appartements du duc de Touraine : il le trouva occupé de rajuster sa toilette au lieu de la défaire, et, le voyant occupé de ces détails, il lui demanda en souriant s'il ne venait point coucher chez Poulain. Ce Poulain était le trésorier du duc de Touraine, et souvent, pour plus de liberté, le duc, sous prétexte de vérifier

les comptes de ses finances, quittait, le soir, l'hôtel de Saint-Paul, dont il n'aurait pu sortir la nuit, gardé qu'il était comme résidence royale, se rendait à la croix du Trahoir, où demeurait cet homme, et, de là, s'en allait où le menait son plaisir. Le duc vit bien ce que le connétable voulait dire; et, lui mettant la main sur l'épaule, il lui répondit en riant :

— Connétable, je ne sais encore où je coucherai, et s'il me faudra pour cela aller loin ou près. Peut-être ne quitterai-je pas l'hôtel de Saint-Paul cette nuit; mais, quant à vous, partez, il en est l'heure.

— Dieu vous donne bonne nuit, monseigneur, dit le connétable.

— Merci. Mais, sous ce rapport, répondit en riant le duc, je n'ai pas trop à me plaindre, et je suis tenté de croire qu'il s'occupe encore plus de mes nuits que de mes jours. Adieu, Clisson.

Le connétable vit bien qu'il le gênerait en restant plus longtemps; il s'inclina donc en signe de congé, et alla rejoindre ses gens et ses chevaux, qui l'attendaient devant la place de l'hôtel. Ses gens étaient au nombre de huit, plus deux varlets portant des torches.

Lorsque le connétable fut à cheval, les deux varlets allumèrent leurs flambeaux, et, le précédant de quelques pas, ils prirent le chemin de la grande rue Sainte-Catherine. Le reste de ses gens marchait derrière lui, à l'exception d'un écuyer qu'il avait appelé à ses côtés pour lui recommander de veiller sur un

dîner qu'il devait donner, le lendemain, au duc de Touraine, au sire de Coucy, à messire Jean de Vienne et à quelques autres, et pour lequel il désirait ne rien épargner.

En ce moment, deux hommes passèrent près des éclaireurs et éteignirent leurs torches.

Messire Olivier s'arrêta court; mais, pensant que c'était une plaisanterie du duc de Touraine qui venait de le rejoindre, il s'écria gaiement :

— Ah! par ma foi, monseigneur, c'est mal fait; mais je vous le pardonne, car vous êtes jeune, et tout est pour vous jeu et plaisir.

A ces mots, il se retourna et vit qu'un grand nombre de cavaliers inconnus étaient mêlés à ses hommes, et que deux d'entre eux n'étaient qu'à quelques pas de lui. Alors le soupçon de quelque danger vint à lui, et il s'arrêta en disant :

— Qui êtes-vous? et que veut dire..?

— A mort! à mort, Clisson! répondit l'homme qui se trouvait le plus près de lui en tirant son épée.

— A mort Clisson? s'écria le connétable. Voilà des paroles bien arrogantes! Et qui es-tu donc, pour les dire?

— Je suis Pierre de Craon, votre ennemi, dit le chevalier; et vous m'avez tant courroucé, qu'il faut que je me venge.

Alors, se dressant sur ses étriers, il se retourna vers ses gens :

— J'ai celui que je voulais avoir, cria-t-il. Sus! sus!

A ces paroles, il s'élança sur le connétable, tandis que ses gens frappaient et dispersaient sa troupe. Mais, quoique sans armure et pris au dépourvu, messire Olivier n'était point bête de chasse que l'on courût facilement. Il tira un petit coutelas de deux pieds de long à peu près, qu'il avait pris comme parure bien plus que comme défense, et, se couvrant la tête de son bras gauche, il accula son cheval contre un mur, afin qu'on ne pût l'attaquer que par devant.

— Tuerons-nous tout? criaient les gens de Pierre de Craon.

— Oui, répondait celui-ci en frappant sur le connétable. Mais à moi! à moi ici! Que ce connétable maudit meure! Venez!

Deux ou trois hommes se détachèrent et accoururent.

Malgré la force et l'adresse de Clisson, une lutte aussi inégale ne pouvait durer, et, tandis qu'il parait un coup avec le bras gauche et en portait un autre avec le bras droit, l'épée de messire de Craon s'abattit sur sa tête nue. Clisson poussa un soupir, lâcha son couteau et tomba de cheval, la tête contre une porte qui céda; il se trouva donc étendu par terre, ayant la moitié du corps dans la maison d'un boulanger qui faisait son pain, et qui, entendant un grand fracas d'hommes et de chevaux, avait entre-bâillé sa porte, pour voir qui causait toute cette rumeur.

Messire Pierre de Craon essaya d'entrer dans cette

maison tout ensellé; mais la porte était trop basse et il ne le put.

— Faut-il que je descende et que je l'achève? dit un de ses hommes.

Craon, sans répondre, fit marcher son cheval sur les jambes et les cuisses du connétable, et, voyant qu'il ne donnait aucun signe de vie :

— C'est inutile, dit-il, et nous en avons assez fait : s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux; il a été touché à la tête, et cela de bon bras, je vous jure. Ainsi, messieurs, au large! et rendez-vous au delà de la porte Saint-Antoine *.

A peine les assassins furent-ils partis, que les gens du connétable, qui n'avaient pas eu grand mal, se réunirent autour du corps de leur maître. Le boulanger, voyant que cet homme était le connétable, offrit de grand cœur sa maison; on posa le blessé sur un lit, on apporta de la lumière, et tous poussèrent de grands cris, car ils croyaient bien leur maître mort, en lui voyant au front une si large blessure et tant de sang sur le visage et les vêtements.

Cependant l'un d'eux avait couru à l'hôtel Saint-Paul, et, comme on le reconnut pour un serviteur du connétable, on l'introduisit dans la chambre du roi, qui, fatigué de la journée et du bal, s'était retiré

* Craon indiquait cette porte parce que, depuis la révolte des maillotins, les chaînes et les barrières en avaient été enlevées par ordre du connétable lui-même.

des appartements de la reine et s'apprêtait à passer la nuit dans les siens. Il était donc prêt à se mettre au lit, lorsque cet homme entra, pâle, effaré, et criant :

— Oh! monseigneur, monseigneur, quelle triste chose et quel grand malheur!

— Qu'y a-t-il donc? dit le roi.

— Messire Olivier de Clisson, votre connétable, vient d'être assassiné.

— Et qui a fait ce crime? dit le roi.

— Hélas! nous ne savons; mais ce malheur lui est arrivé près de votre hôtel, en la grande rue Sainte-Catherine.

— Or tôt, dit Charles : aux torches! aux torches, mes serviteurs! Mort ou vivant, je veux revoir mon connétable.

Alors il jeta seulement une houppelande sur ses épaules; on lui mit vivement ses souliers aux pieds : en cinq minutes, les gens d'armes et les huissiers ordonnés pour faire le guet se trouvèrent réunis. Le roi ne voulut pas même attendre qu'on lui amenât un cheval, et sortit à pied de l'hôtel Saint-Paul, accompagné seulement de ses éclaireurs et de ses chambellans, messire Guillaume Martel et messire Hélion de Lignac. Il marcha d'un bon pas et arriva bientôt à la maison du boulanger : ses chambellans et ses éclaireurs restèrent dehors; mais lui entra vivement, et, marchant droit au lit, il prit la main du blessé en lui disant :

— C'est moi, connétable; comment vous sentez-vous?

— Cher sire, répondit le connétable, petitement et faiblement.

— Et qui vous a mis en cet état, mon brave Olivier?

— Messire Pierre de Craon et ses complices, qui m'ont attaqué traîtreusement, quand j'étais sans défense et sans défiance.

— Connétable, dit le roi en étendant la main sur lui, jamais crime ne sera expié comme celui-là, je vous le jure; mais, maintenant, occupons-nous de vous sauver. Où sont les médecins et les chirurgiens?

— On est allé les chercher, monseigneur, dit un des hommes du connétable.

En ce moment, ils entrèrent. Le roi alla à celui qui marchait le premier et l'amena devant le lit.

— Regardez-moi mon connétable, messieurs, leur dit-il, et sachez me dire promptement où il en est; car je suis plus triste de sa blessure que si l'épée m'avait frappé moi-même.

Alors les médecins visitèrent le connétable; mais le roi était si impatient, qu'il donna à peine le temps de mettre l'appareil.

— Y a-t-il péril de mort, messieurs? disait-il à chaque instant. Mais répondez-moi donc!

Alors celui qui paraissait le plus habile se retourna vers le roi.

— Non, sire, dit-il, et nous vous jurons que, dans quinze jours, nous vous le rendrons à cheval.

Le roi chercha une chaîne, une bourse, quelque chose enfin à donner à cet homme; mais, ne trouvant rien, il l'embrassa, et, allant au connétable :

— Eh bien, Olivier, vous entendez? lui dit-il, dans quinze jours vous serez aussi bien portant que si nulle chose n'était arrivée. Vous m'avez donné là de riches nouvelles, messieurs, et nous n'oublierons pas votre adresse. Quant à vous, Clisson, ne vous inquiétez de rien que de guérir; car je vous l'ai dit et je le répète, jamais délit n'aura encouru la peine que je réserve à celui-ci, jamais traîtres n'auront été punis plus largement de leur trahison, jamais sang répandu n'aura fait couler tant de sang : reposez-vous donc sur moi; la chose est mienne.

— Dieu vous le rende, sire! dit le connétable, et surtout qu'il vous récompense de la bonne visite que vous me faites.

— Et ce ne sera pas la dernière, mon cher Clisson, car je vais donner l'ordre qu'on vous transporte dans notre hôtel, qui est moins éloigné d'ici que n'est le vôtre.

Clisson voulut porter la main du roi à ses lèvres; mais Charles l'embrassa comme il eût fait à un frère.

— Il faut que je vous quitte, Clisson, lui dit-il; car j'ai mandé à Saint-Paul le prévôt de la ville de Paris, et j'ai des ordres à lui donner.

A ces mots, il prit congé du connétable et rentra

en son hôtel, où il trouva effectivement celui qu'il avait envoyé chercher.

— Prévôt, lui dit le roi en se jetant dans un fauteuil, prenez gens de toutes parts, où vous voudrez, où vous pourrez; faites-les monter sur de bons chevaux, et, par clos et par chemins, par monts et par vaux, poursuivez ce traître de Craon, qui m'a blessé mon connétable; et sachez que vous ne pourrez faire de service plus agréable que de le trouver, de le prendre et de nous l'amener.

— Sire, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, répondit le prévôt; mais quel chemin peut-on supposer qu'il ait pris?

— Cela est votre affaire, dit le roi; informez-vous-en, et faites diligence. Allez.

Le prévôt sortit.

La commission du prévôt était difficile; car, à cette époque, les quatre principales portes de Paris restaient nuit et jour ouvertes, en vertu d'une ordonnance qui avait été faite au retour de la bataille de Rosbecque, où le roi défit les Flamands : c'était messire Olivier de Clisson lui-même qui avait fait rendre cette ordonnance, afin que le roi fût toujours maître dans sa ville de Paris, dont les bourgeois s'étaient révoltés en son absence. Dès lors, les portes avaient été enlevées des gonds et les battants couchés à terre; les chaînes avaient été ôtées des rues et des carrefours, afin que le guet du roi pût les parcourir de nuit. Et ne fut-ce pas merveille, dites-moi, que

messire de Clisson, qui avait sollicité cette ordonnance, en portât ainsi la peine? car, si les portes eussent été closes et les chaînes levées, jamais messire Pierre de Craon n'eût osé faire au roi et au connétable l'outrage qu'il leur fit; il eût bien su que, le crime commis, il n'aurait pu échapper à la punition.

Mais il n'en était point ainsi : en arrivant au rendez-vous, messire de Craon et ses complices trouvèrent les portes ouvertes et les champs libres. Les uns disent qu'il traversa la Seine au pont de Charenton; les autres prétendent qu'il fit le tour des remparts, passa au pied de Montmartre, et, laissant à gauche la porte Saint-Honoré, vint traverser la rivière au Ponçon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il arriva sur les huit heures à Chartres, avec les mieux montés de sa troupe; car les autres s'étaient dispersés soit par fatigue de leur monture, soit pour ne pas éveiller les soupçons par une si grande chevauchée. Là, il trouva des chevaux prêts, chez un chanoine qui avait été son clerc, et qui, sans savoir pour quelle cause, les avait réunis sur son ordre. Une heure après, il était sur la route du Maine, et, trente heures après, en son château de Sablé. C'est là seulement qu'il s'arrêta; car, là seulement, il put se croire en sûreté.

Cependant le prévôt du Châtelet était, sur l'ordre du roi, sorti de Paris avec une soixantaine d'hommes armés ; il avait pris son chemin par la porte Saint-

Honoré, et, trouvant des traces de chevaux toutes fraîches, il les avait suivies jusqu'à Chennevières : là, voyant qu'elles se dirigeaient vers la Seine, il avait demandé au pontonnier du Ponçon, si, le matin, personne n'était passé ; celui-ci lui avait répondu que, sur les deux heures, il avait vu une douzaine d'hommes et de chevaux traversant la rivière, mais qu'il n'avait reconnu personne, vu que les uns étaient armés de pied en cap et les autres enveloppés dans leurs manteaux.

— Et quelle route tiennent-ils? dit le prévôt.

— Le chemin d'Évreux, répondit cet homme.

— C'est cela, avait repris le prévôt; ils s'en vont droit à Cherbourg.

Alors il prit le chemin de cette ville et laissa celui de Chartres. Au bout de trois heures de marche, ils rencontrèrent un gentilhomme qui chassait au lièvre, et qui, sur leurs questions, répondit qu'il avait vu, le matin, une quinzaine d'hommes à cheval qui paraissaient indécis et perdus; qu'enfin, ils avaient pris le chemin de Chartres. Ce gentilhomme les conduisit lui-même à l'endroit où les cavaliers avaient traversé les champs ; et, comme la terre était molle et fraîche des dernières pluies, ils virent effectivement sur le sol les traces d'une troupe assez considérable : le prévôt et ses gens reprirent donc au grand trot le chemin de Chartres; mais la fausse route qu'ils avaient faite leur avait pris du temps, et ils n'arrivèrent que le soir dans cette ville.

Là, ils apprirent que messire Pierre de Craon était passé le matin. On leur dit le nom du chanoine où il avait déjeuné et renouvelé ses chevaux; mais tous ces renseignements arrivaient trop tard; il était impossible de rejoindre le coupable. Le prévôt donna donc l'ordre de retourner à Paris, et y arriva le samedi soir.

De son côté, le duc de Touraine avait envoyé à la poursuite de son ancien favori messire Jean de Barres; celui-ci avait rassemblé une cinquantaine de cavaliers, et, suivant la bonne route d'abord, il était sorti avec eux par la porte Saint-Antoine; mais, arrivé là, et n'ayant ni guide ni renseignements, il avait tourné à droite, passé la Marne et la Seine au pont de Charenton, était arrivé devant Étampes, et enfin, le samedi soir, avait gagné Chartres. Là, il apprit les mêmes nouvelles qui avaient été données au prévôt, et, désespérant comme lui de rejoindre celui après lequel ils étaient en quête tous deux, il avait tourné bride et repris le chemin de Paris.

Pendant ce temps, des sergents du roi qui battaient la campagne avaient trouvé, dans un village à quelques lieues de Paris, deux hommes d'armes et un page qui n'avaient pu suivre la troupe à cause de la fatigue de leurs chevaux; ils furent pris aussitôt, amenés à Paris et enfermés au Châtelet.

Deux jours après, ils furent conduits dans la grande rue Sainte-Catherine, devant la maison du boulanger où le crime avait été commis : là, ils eurent le poi-

gnet coupé; ensuite on les mena aux Halles, où ils eurent la tête tranchée; puis enfin au gibet, où ils furent pendus par les pieds.

Le mercredi suivant, même justice fut faite du concierge; car, pour n'avoir pas dénoncé le crime, il avait encouru la même peine que ceux qui l'avaient commis.

Le chanoine où messire Pierre de Craon avait renouvelé ses chevaux fut pris et jugé par la justice ecclésiastique. On lui ôta tous ses biens et bénéfices. Par faveur spéciale, et parce qu'il nia constamment avoir eu connaissance du crime, on lui laissa la vie; mais on le condamna à ne vivre que de pain et d'eau, dans une prison perpétuelle.

Quant à messire Pierre de Craon, son jugement lui fut fait par contumace : ses biens furent confisqués, ses meubles apportés au trésor, et ses terres distribuées au duc de Touraine et aux courtisans du roi.

L'amiral Jean de Vienne, chargé de la saisie de la terre du château Bernard, entra nuitamment dans ce château avec ses hommes d'armes; il fit lever de son lit Jeanne de Châtillon, femme de Pierre de Craon, l'une des plus belles personnes de son temps, et la fit jeter nue, avec sa fille, aux portes de sa maison. Quant à l'hôtel où le complot s'était tramé, il fut démoli de fond en comble : on fit passer la charrue là où il avait été. Le terrain fut donné au cimetière Saint-Jean, et la rue de Craon, que son noble sei-

gneur avait baptisée, reçut le nom de rue des Mauvais-Garçons, qu'elle porte encore de nos jours.

Lorsqu'il apprit ces nouvelles et que son procès lui était ainsi fait, messire Pierre de Craon ne se crut plus en sûreté dans son château de Sablé, et se rendit près du duc de Bretagne. Celui-ci connaissait déjà le résultat de cette mauvaise entreprise, et savait que leur ennemi commun n'était pas mort; aussi, lorsqu'il vit entrer messire Pierre de Craon tout honteux, dans cette même salle d'où il était sorti si fièrement, il ne put s'empêcher de lui crier d'un bout à l'autre de la chambre :

— Ah! mon cousin, vous êtes bien chétif de n'avoir pu tuer un homme qui était ainsi en votre pouvoir.

— Monseigneur, répondit Pierre de Craon, je crois que tous les diables d'enfer dont il est la chose l'ont gardé et délivré de mes mains; car je lui ai, pour ma part, porté plus de soixante coups d'épée, si bien que, lorsqu'il tomba de cheval, sur mon Dieu, je le croyais mort; mais son bonheur voulut qu'une porte fût entr'ouverte au lieu d'être fermée, et qu'il tombât dedans au lieu de tomber dehors; s'il fût tombé dans la rue, nous l'eussions broyé aux pieds de nos chevaux.

— Oui, dit le duc d'un air sombre; mais il en est arrivé tout autrement, n'est-ce pas? Et, puisque vous voilà ici, je suis certain que je ne tarderai pas à avoir bonnes nouvelles du roi; mais n'importe, mon cou-

sin, quelque haine et quelque guerre que j'encoure à cause de vous, vous aviez ma parole pour revenir : vous voilà ; soyez le bienvenu.

Le vieux duc tendit la main au chevalier, et siffla un varlet pour qu'il apportât de l'hypocras et deux verres.

VI

Le duc de Bretagne avait bien jugé le péril qu'il encourait en donnant asile et protection à messire Pierre de Craon ; en effet, trois semaines après l'événement que nous venons de raconter, un chevaucheur aux armes du roi s'arrêta à la porte du château de l'Hermine, demanda le duc de la part de son royal maître, et lui remit une lettre cachetée aux armes de France.

Cette lettre, du reste, était bien celle d'un suzerain à un vassal ; le roi Charles réclamait, au nom de la justice de Paris, Pierre de Craon, comme traître et assassin, et menaçait, en cas de refus, le duc de Bretagne, d'aller chercher lui-même le coupable à grande assemblée. Le duc reçut noblement le courrier royal, détacha une magnifique chaîne d'or qui brillait sur sa poitrine, la lui passa au cou, et ordonna à ses gens de lui faire fête, en attendant qu'il répondit au roi.

Le surlendemain, cette réponse fut remise au chevaucheur avec de nouvelles marques de libéralité.

Le duc disait, dans cette réponse, que le roi avait été trompé, quand on lui avait dit que messire Pierre de Craon était en Bretagne; qu'il ignorait et le lieu de la retraite de ce chevalier et les motifs de la haine qu'il portait à Olivier de Clisson; que, en conséquence, il priait le roi de le tenir pour excusé.

Le roi reçut cette lettre au milieu de son conseil : il la relut plusieurs fois et avec une figure toujours plus sombre; puis enfin, la froissant entre ses mains, il s'écria en riant amèrement :

— Savez-vous bien, messeigneurs, ce que me dit mon cousin de Bretagne? Il me dit, et cela sur son honneur, qu'il ignore où est ce traître et meurtrier de Craon. Ne croyez-vous pas, dites, que son honneur est grandement aventuré? Voyons votre avis.

— Beau cousin, dit le duc de Berry en se levant, je crois que le duc de Bretagne dit ce qu'il doit dire, et, puisque messire de Craon n'est pas près de lui, il ne peut en répondre.

— Et vous, mon frère, qu'en pensez-vous?

— Avec votre permission, sire, je pense que le duc de Bretagne n'a dit cette chose que pour donner au meurtrier le temps de passer en Angleterre, et...

Le roi l'interrompit.

— Et vous avez raison, Touraine, cela est ainsi que vous dites. Quant à vous, bel oncle, nous savons bien que le connétable n'est point de vos amis, et nous

avons entendu dire, quoique nous ne vous en ayons pas parlé, que, le jour même de l'assassinat, il vous était venu un familier de messire de Craon, lequel vous avait révélé tout le complot, et que, sous prétexte du peu de foi que vous aviez eu en ses paroles, et pour ne point troubler la fête, vous avez laissé la chose aller au pire; nous le savons, bel oncle, et cela de science certaine; d'ailleurs, il y a un moyen de nous prouver que nous errons ou que nous sommes mal informé, c'est de nous accompagner en Bretagne, où nous allons faire la guerre. Ce duc, qui n'est ni Anglais ni Français, ni chien ni loup, nous lasse; car on ne sait s'il aboie ou s'il glapit; la Bretagne ne peut oublier qu'elle a été royaume, il lui coûte de devenir province. Eh bien, s'il le faut, nous frapperons tant et si bien sur sa couronne ducale, que nous en ferons tomber les feuilles de vigne, et nous la donnerons en baronnie à quelqu'un de nos serviteurs, comme nous donnons à notre frère, en ce moment, le duché d'Orléans en place de celui de Touraine.

Le duc s'inclina.

— Oui, oui, mon frère, continua le roi, et nous vous le donnons tel que l'a eu Philippe, avec tous ses revenus et dépendances, et désormais nous ne vous appellerons plus Touraine, car ce duché se réunit à compter d'aujourd'hui à la couronne, mais Orléans, car d'aujourd'hui ce duché est à vous. Vous avez entendu, bel oncle, nous partons tous, et vous êtes des nôtres.

— Cher sire, répondit le duc de Berry, ce me sera

toujours une fête de vous accompagner partout où vous irez; mais je crois qu'il faudrait aussi avoir notre beau-frère de Bourgogne en notre compagnie.

— Eh bien, dit le roi, nous le prierons de nous faire cet honneur; et, si cela ne suffit pas, nous le lui ordonnerons; et, si cela ne suffit pas encore, nous l'irons chercher nous-même. Voulez-vous notre parole que nous ne ferons pas le voyage sans lui? Nous vous la donnons. Quand on insulte un roi de France, on insulte toute la noblesse, et il n'est point de blason pur, lorsque l'écusson royal est taché. Préparez donc vos équipages de guerre, bel oncle, car, avant huit jours, nous partons.

Le roi leva aussitôt la séance; mais ce fut pour se renfermer avec ses secrétaires. Le même jour, vingt seigneurs de nom, à la tête desquels était le duc de Bourgogne, reçurent l'ordre de venir avec la plus grande assemblée qu'ils pourraient réunir. Cet ordre fut promptement exécuté, car le duc de Bretagne était grandement haï de tout ce qui était véritablement Français; on disait qu'il y avait longtemps que le roi aurait pris le parti de marcher contre lui, s'il n'en avait été empêché par le comte de Flandre et madame de Bourgogne; qu'il était Anglais dans l'âme, et qu'il ne haïssait tant Clisson que parce qu'il s'était fait Français. Mais cette fois les ordres étaient si précis et si sévères, qu'on espérait que le roi mènerait son projet à bout, s'il n'y avait pas quelque trahison; car on avait la prescience que plusieurs de ceux qui devaient

marcher avec le roi ne marcheraient pas de grand cœur; et l'on nommait tout bas les ducs de Berry et de Bourgogne.

Effectivement, le duc de Bourgogne se faisait attendre : il disait que ce voyage chargerait beaucoup ses provinces; que c'était une guerre sans raison et qui finirait mal; qu'il y avait des gens que les démêlés du connétable et de messire Pierre de Craon ne touchaient en rien; qu'il était injuste de forcer ceux-là d'entrer en guerre pour eux, et qu'on pouvait bien les laisser vider leur querelle sans fouler et grever les pauvres gens des provinces. Le duc de Berry était de cet avis; mais le roi, le duc d'Orléans et tout le conseil étaient de l'avis contraire; il fallut donc bien que les deux ducs se décidassent à obéir. D'ailleurs, aussitôt que le connétable put monter à cheval, le roi donna l'ordre de partir de Paris; le même soir, il prit congé de la reine, de madame Valentine et des dames et demoiselles qui logeaient en l'hôtel Saint-Paul; puis il s'en alla souper, avec le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le comte de Namur et le seigneur de Coucy, chez le sire de Montaigu, où il resta à coucher.

Le lendemain, il partit en grand attirail de guerre; mais il s'arrêta à Saint-Germain en Laye, pour y attendre les ducs de Berry et de Bourgogne : voyant qu'ils n'arrivaient pas, il leur envoya des ordres tels, qu'il y avait crime de rébellion à ne pas les exécuter, et se remit en marche, quoique les médecins

l'en dissuadassent, lui disant que sa santé n'était pas bien ferme en ce moment; mais il était poussé par une si grande volonté, qu'il répondit à toutes leurs observations qu'il ne savait ce qu'ils voulaient dire, et que jamais il ne s'était mieux trouvé.

Il partit donc, quoi qu'on pût faire, passa la Seine, prit le chemin de Chartres, et s'en vint, sans s'arrêter, à Auneau, beau et noble châtel appartenant au sire de la Rivière, qui y reçut le roi grandement et honorablement. Charles s'y arrêta trois jours, et le quatrième, au matin, il repartit pour Chartres, où il fut reçu au palais épiscopal, ainsi que les ducs de Bourbon et d'Orléans, par le frère du sire de Montaigu, qui tenait le siége de l'évêché.

Au bout de deux jours d'attente, le roi vit arriver le duc de Berry et le comte de la Marche. Il leur demanda s'ils n'avaient point quelques nouvelles de la Bourgogne; ils répondirent que le duc venait derrière eux; enfin, le quatrième jour, on vint dire au roi qu'il entrait dans la ville.

Le roi resta sept jours à Chartres, puis il prit le chemin du Mans. Tout le long de la route, et à chaque instant, il était rejoint par des gens d'armes qui arrivaient de l'Artois, de la Picardie, du Vermandois, et enfin de toutes les parties de la France, même les plus lointaines, et tous ces gens étaient fort irrités contre le duc de Bretagne, qui leur donnait une si dure besogne; le roi entretenait avec grand soin cette colère et l'attisait avec la sienne.

Cependant, il avait trop présumé de ses forces; l'état d'irritation continuel où le mettaient les embarras suscités à chaque moment par ses oncles pour entraver le voyage, brûlait son sang; si bien qu'en arrivant au Mans, il était tout fiévreux et hors d'état de chevaucher : force lui fut donc de s'arrêter, quoiqu'il dît que le repos lui était plus cruel que la fatigue; mais ses médecins, ses oncles et le duc d'Orléans lui-même, furent d'avis qu'il fallait demeurer où ils étaient l'espace de quinze jours ou de trois semaines.

On profita de ce séjour pour déterminer le roi à envoyer un nouveau message au duc de Bretagne: en conséquence, messire Regnault de Roye, le sire de Garencières, le sire de Château-Morand et messire Taupin de Cantemelle, châtelain de Gisors, furent ordonnés pour ce voyage; mais, cette fois, le roi voulut que l'ambassade eût un caractère auquel ne pût se méprendre celui auquel elle était adressée. Les quatre envoyés partirent donc du Mans, accompagnés de quarante lances, traversèrent la ville d'Angers trompettes en tête et pennons déployés, et, deux jours après, arrivèrent à Nantes, où ils trouvèrent le duc.

Ils lui exposèrent la demande du roi, qui était qu'on lui livrât messire Pierre de Craon; mais, comme la première fois, le duc, après avoir fait de riches cadeaux aux ambassadeurs, leur répondit qu'il lui serait impossible de livrer l'homme qu'on réclamait de lui, vu qu'il ignorait où il s'était retiré; qu'il

avait bien entendu raconter, depuis un an, que messire de Craon haïssait le connétable de tout son cœur et lui avait juré une guerre mortelle; que ce chevalier lui-même lui avait dit que, partout où il rencontrerait Clisson, soit de jour, soit de nuit, il le mettrait à mort, mais qu'il n'en savait pas davantage, et qu'il s'émerveillait que le roi lui vînt faire la guerre pour une chose qui le regardait si peu.

Le roi était fort malade, lorsqu'on lui apporta cette réponse; toutefois, il n'en donna pas moins l'ordre de pousser en avant, et appela ses écuyers pour qu'on l'armât. Au moment où il se levait de son lit, un envoyé arriva d'Espagne et fut introduit près de lui; il lui remit une lettre portant cette suscription : « A notre très-redouté seigneur le roi de France; » et signée Yolande de Bar, reine d'Aragon, de Majorque, et dame de Sardaigne.

Cette lettre était effectivement de la reine d'Aragon, qui écrivait au roi que, jalouse de lui complaire en toute chose, et sachant quelle affaire le préoccupait en ce moment, elle avait fait arrêter et garder en prison, à Barcelonne, un chevalier inconnu qui avait voulu louer, à prix d'or, un vaisseau pour se rendre à Naples; elle ajoutait que, soupçonnant ce chevalier d'être messire de Craon, elle faisait part de ses soupçons au roi, afin qu'il envoyât promptement des hommes pour le reconnaître et le ramener, dans le cas où elle ne se serait pas trompée. Elle terminait en disant qu'elle serait heureuse que ces nou-

velles fussent agréables à son cousin et seigneur.

A l'arrivée de cette lettre, les ducs de Bourgogne et de Berry s'écrièrent que la campagne était finie, et qu'il n'y avait plus qu'à congédier chacun, puisque l'homme après lequel on cherchait était, sans aucun doute, arrêté : mais le roi n'en voulut rien faire, et tout ce que l'on put obtenir de lui fut qu'il enverrait quelqu'un pour s'assurer de la vérité. Trois semaines après, le messager revint et annonça que le chevalier arrêté n'était nullement messire Pierre de Craon.

Alors le roi entra dans une grande colère contre ses oncles, car il vit bien que tous ces retards venaient d'eux; il se résolut, en conséquence, à ne plus rien écouter que son désir, et fit venir ses maréchaux en son appartement; car il était si souffrant, qu'il gardait la chambre. Alors il leur ordonna de faire filer en grande diligence tous leurs gens et équipages sur Angers, sa volonté étant de ne retourner en arrière qu'après avoir dépossédé le duc et donné un gouverneur à ses enfants.

Le lendemain, entre neuf et dix heures du matin, après avoir entendu la messe et s'y être évanoui, le roi monta à cheval; il était si faible, que le duc d'Orléans fut obligé de l'aider à se mettre en selle. Le duc de Bourgogne haussait les épaules en voyant cet entêtement, et disait que c'était tenter Dieu que de vouloir aller en avant, quand il descendait de pareils avertissements du ciel; mais le duc de Berry,

qui avait entendu ces paroles, s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Soyez tranquille, mon frère, j'ai pourvu au dernier de tous; et, si Dieu nous est en aide, nous reviendrons, je l'espère, coucher, ce soir, en la ville du Mans.

— Je ne sais ce que vous entendez par là, dit le duc de Bourgogne; mais, par quelque moyen que nous brisions ce malheureux voyage, ce moyen sera bon.

Sur ces entrefaites, le roi se mit en marche, et chacun le suivit. Bientôt on entra dans une grande et sombre forêt contemporaine des druides. Le roi était triste et mélancolique, laissant son cheval marcher à sa volonté, et répondant à peine à ceux qui lui adressaient la parole. On le laissa donc aller seul en avant, comme il paraissait le désirer. On avait ainsi marché en silence, en parlant bas, pendant une heure, à peu près, lorsque tout à coup un vieillard, tête nue et vêtu d'un linceul blanc, s'élança d'entre deux arbres où il était caché, saisit la bride du cheval du roi, et, l'arrêtant tout court :

— O roi! roi! s'écria-t-il, ne chevauche pas plus avant, mais retourne en arrière, car tu es trahi!

Le roi frémit de tout son corps à cette apparition inattendue; il étendit les bras et voulut crier, mais sa voix se glaça: tout ce qu'il put faire, ce fut d'indiquer, par ses gestes, qu'il voulait qu'on écartât ce fantôme. En effet, les gens d'armes s'élancèrent sur

lui et frappèrent cet homme, si bien qu'il lâcha la bride; mais, au même instant, le duc de Berry arriva à son secours et le tira de leurs mains, disant que c'était pitié de battre ainsi un pauvre fou; qu'on voyait bien que cet homme ne pouvait rien être autre chose, et qu'il fallait le laisser aller. Quoique certes on n'eût pas dû écouter un pareil conseil, et qu'il eût été bon d'arrêter cet inconnu et de l'interroger sur ses intentions, chacun était si troublé, qu'on laissa dire et faire le duc de Berry; et, tandis que l'on s'occupait de secourir le roi, l'homme qui avait causé tout cet émoi disparut, et personne depuis ne le revit ou n'en eut connaissance.

Malgré cet incident, qui paraissait, dans le moment, avoir rendu grand espoir aux ducs de Berry et de Bourgogne, le roi passa outre et se trouva bientôt sur la lisière de la forêt. A peine l'eut-on dépassée, qu'à l'ombre succéda une lumière ardente : le soleil, à son midi, embrasait toute l'atmosphère; on était dans les plus chaudes journées de juillet, et pas une encore n'avait été dévorante comme l'était celle-ci. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle glissait sur des champs de sable qui ondulaient comme des vagues et réfléchissaient la lumière; les chevaux les plus vifs baissaient la tête et hennissaient tristement; les hommes les plus forts se sentaient languir et haletaient. Le roi, pour lequel on avait craint la fraîcheur matinale, était vêtu d'un justaucorps de velours noir, et portait sur sa tête un simple chape-

ron de drap écarlate dans les plis duquel se tordait un chapelet de grosses perles, que la reine lui avait donné en partant. On le laissait chevaucher à part, afin qu'il souffrît moins de la poussière; deux pages seulement se tenaient à ses côtés, marchant à la suite l'un de l'autre : le premier portait en tête un casque de Montauban, d'acier fin et clair, qui resplendissait au soleil; le second tenait une lance rouge avec son fanon de soie : au bout de cette lance, il y avait une pointe d'acier, merveilleusement travaillée, et qui sortait des ateliers de Toulouse. Le sire de la Rivière en avait acheté douze pareilles, qu'il avait données au roi, et le roi en avait donné trois au duc d'Orléans, et trois au duc de Bourbon.

Or, il advint que, tout en chevauchant ainsi, le second page, cédant à la chaleur qui l'accablait, s'endormit, et, pendant son sommeil, laissa échapper sa lance; le fer alla heurter le casque du page qui marchait le premier, et le choc de l'acier contre l'airain rendit un son clair et aigu. Alors on vit tressaillir soudainement le roi : il fixa devant lui des yeux égarés; il devint affreusement pâle; puis, tout à coup, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, il tira son épée hors du fourreau et s'élança sur les deux pages en criant à grande voix :

— En avant! en avant, sur ces traîtres!

Les pages, épouvantés, se séparèrent, fuyant chacun de son côté. Le roi continua sa course, et vint droit au duc d'Orléans. Celui-ci ne savait s'il devait

attendre ou fuir son frère, lorsqu'il entendit la voix du duc de Bourgogne qui lui criait :

— Fuyez, beau neveu d'Orléans ! Fuyez, monseigneur vous veut tuer !

En effet, le roi, courant toujours sur lui, brandissait son épée comme un furieux, si bien que le duc n'eut que le temps de faire faire un bond de côté à son cheval. Le roi passa outre ; mais, rencontrant sur son chemin un chevalier de Guyenne, nommé le bâtard de Polignac, il lui enfonça son épée dans la gorge : le sang jaillit, le chevalier tomba. La vue de ce sang, au lieu de calmer le roi, redoubla encore sa frénésie. Il se mit à courir sans suivre de ligne, frappant tout ce qu'il rencontrait, ne donnant aucun relâche à son cheval, et criant toujours :

— En avant ! en avant, sur ces traîtres !

Alors, ceux des écuyers et chevaliers qui étaient couverts de leurs armures formèrent une haie autour de lui, se laissant frapper sans rendre les coups, jusqu'à ce que l'on vit que sa force s'en allait : aussitôt un chevalier de Normandie, nommé messire Guillaume Marcel, vint par derrière et le saisit à bras-le-corps. Le roi frappa encore quelques coups ; mais enfin l'épée lui échappa des mains : il se renversa en arrière en jetant un grand cri. On le descendit de son cheval, qui ruisselait de sueur et tremblait de tous ses membres ; puis on lui ôta son justaucorps et son chaperon, pour le rafraîchir. Ses oncles et son frère s'approchèrent alors de lui ; mais il avait perdu

toute connaissance, et, quoique ses yeux fussent ouverts, il était évident qu'il ne distinguait rien de ce qui se passait autour de lui.

La stupéfaction des seigneurs et chevaliers était grande : chacun ne savait que dire ni que faire. Le duc de Berry lui serra la main et lui parla avec amitié ; mais le roi ne répondit ni par geste ni par parole. Alors le duc de Berry secoua la tête, et dit :

— Messeigneurs, il nous faut retourner au Mans, et le voyage est fait pour cette saison.

On lia le roi, de peur que sa fureur ne le reprît ; on le coucha dans une litière, et l'on reprit tristement la route de la ville, où, comme l'avait prédit le duc de Berry, l'on rentra le soir même.

On fit aussitôt venir les médecins ; car les uns prétendaient que le roi avait été empoisonné avant de sortir du Mans ; les autres cherchaient une cause surnaturelle à la maladie, et disaient qu'on lui avait jeté un sort. Comme, dans l'un ou l'autre cas, les soupçons planaient sur les princes, ils exigèrent que les gens de l'art fissent une enquête sévère ; ils s'informèrent de ceux qui l'avaient servi à dîner, et s'il avait beaucoup ou peu mangé : ils répondirent qu'à peine s'il avait touché un ou deux mets ; qu'il ne faisait que penser et soupirer, serrant de temps en temps son front entre ses deux mains, comme si la tête lui faisait mal. On fit venir Robert de Teukes, maître des échansons, et l'on s'informa quel était celui de ses bouteillers qui lui avait servi le dernier

à boire; il répondit que c'était Hélion de Lignac. On envoya aussitôt chercher celui-ci, et on lui demanda où il avait pris le vin que le roi avait bu avant son départ; il répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'il en avait fait l'essai avec Robert de Teukes; en même temps, il alla à une armoire, prit la bouteille à moitié vide, versa de ce même vin dans un verre, et le but. En ce moment, un médecin sortit de la chambre du roi, et, entendant la discussion, il s'avança vers les princes, et leur dit :

— Messeigneurs, vous travaillez et débattez en vain : le roi n'est ni empoisonné ni ensorcelé; le roi est atteint de chaude maladie, le roi est fou !

Les ducs de Bourgogne et de Berry se regardèrent : le roi fou, la régence du royaume appartenait, de droit, soit au duc d'Orléans, soit à eux. Le duc d'Orléans était bien jeune pour que le conseil le chargeât d'une si grande affaire. Le duc de Bourgogne rompit donc le silence, et, s'adressant aux deux autres ducs :

— Beau frère et beau cousin, leur dit-il, je crois qu'il convient que nous retournions en toute hâte à Paris; car le roi y sera mieux traité et soigné que dans la marche lointaine où nous nous trouvons; puis le conseil décidera en quelles mains tombera la régence.

— Je suis de votre avis, répondit le duc de Berry; mais où le mènerons-nous?

— Point à Paris surtout, dit vivement le duc d'Or-

léans; la reine est enceinte, et un pareil spectacle pourrait lui faire grand mal.

Les ducs de Bourgogne et de Berry échangèrent un sourire.

— Eh bien, reprit le dernier, nous n'avons qu'à le faire conduire au château de Creil; l'air en est bon, l'aspect en est beau, et la rivière doit couler à ses pieds. Quant à la reine, ce que dit notre beau cousin d'Orléans est trop juste, et, s'il veut partir devant nous pour la préparer à cette nouvelle, nous resterons encore un ou deux jours près du roi pour veiller à ce que rien ne lui manque, puis nous irons le rejoindre à Paris.

— Soit fait ainsi que vous dites, répondit le duc d'Orléans.

Et il sortit pour ordonner ses équipages.

Les ducs de Berry et de Bourgogne, restés seuls, se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer plus tranquillement.

— Eh bien, beau frère, que pensez-vous de tout cela? dit le duc de Bourgogne.

— Ce que j'en ai toujours pensé : que le roi était une tête menée par de trop jeunes conseils, et que cette guerre de Bretagne finirait mal. Mais on n'a pas voulu nous croire : tout va maintenant par entêtement et caprice, rien par raison.

— Il faudra porter remède à tout cela, et promptement, dit le duc de Bourgogne. Il n'y a aucun doute que la régence du royaume ne nous revienne. D'ail-

leurs, notre beau neveu, le duc d'Orléans, est trop occupé pour désirer beaucoup de gouvernement. Ainsi, frère, rappelez-vous ce que je vous ai dit lorsque le roi nous congédia de Montpellier : nous sommes les deux plus puissants seigneurs du royaume, et, tant que nous serons réunis, nul ne peut rien contre nous. Eh bien, le moment est venu où nous pouvons tout contre les autres.

— Autant que cela s'accordera avec les intérêts du royaume, mon frère, il est de nos intérêts à nous d'écarter nos ennemis des affaires. D'ailleurs, ils combattraient tous nos projets, entraveraient toutes nos décisions. Le royaume, tiraillé d'un côté par eux, et retenu de l'autre par nous, aurait beaucoup à souffrir; il faut, pour que cette besogne marche grandement, union parfaite entre la tête et les bras. Croyez-vous que le connétable obéirait de bon cœur à des ordres qu'il recevrait de nous, voyons? Cette désunion pourrait, en cas de guerre, faire le plus grand tort à la France. L'épée de connétable doit être tenue par la main droite du gouvernement.

— Vous avez bien raison, mon frère; mais il y en a qui, en temps de paix, sont aussi dangereux que le connétable le serait en temps de guerre; je veux parler de messires de la Rivière, de Montaigu, le Bègue de Villaine, et autres.

— Oui, oui, il faudra écarter tous ces hommes, qui ont poussé le roi à tant de fautes.

— Mais le duc d'Orléans ne les soutiendra-t-il point?

— Il n'est pas que vous ne vous soyez aperçu, dit le duc de Berry en regardant autour de lui et baissant la voix, que notre beau neveu d'Orléans a de grandes besognes d'amour à cette heure; laissons-lui sa liberté, croyez-moi, et il nous laissera la nôtre.

— Silence! le voici, dit le duc de Bourgogne.

Effectivement, le duc d'Orléans, pressé de retourner à Paris, comme l'avaient pensé les deux oncles, venait prendre congé d'eux. Il entra dans la chambre du roi avec les ducs de Berry et de Bourgogne : ils demandèrent à ses chambellans s'il avait dormi; mais ils répondirent que non, et qu'il ne pouvait prendre un instant de repos. Le duc de Bourgogne secoua la tête.

— Ce sont de pauvres nouvelles, mon beau cousin, dit-il en se tournant vers le duc d'Orléans.

— Dieu gardera monseigneur, répondit le duc.

Il s'approcha du lit du roi, et lui demanda comment il se portait. Le malade ne répondit rien : il tremblait de tout son corps; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux fixes, et une sueur froide lui coulait du front; de temps en temps, il se soulevait sur son lit en criant :

— A mort! à mort, les traîtres!

Puis il retombait sans force, jusqu'à ce qu'un nouvel accès de fièvre lui rendît quelque énergie en le brûlant de nouveau.

— Nous n'avons que faire ici, dit le duc de Bourgogne, et nous le fatiguons plus que nous ne lui som-

mes en aide. Il a plus, en ce moment, besoin de ses médecins et docteurs que de ses oncles et frère. Ainsi, croyez-moi, sortons.

Le duc d'Orléans resté seul, se baissa vers le lit, prit le roi dans ses bras et le regarda tristement; bientôt des larmes remplirent ses yeux et coulèrent silencieusement sur ses joues; c'était raison, car le pauvre insensé qui était là gisant l'avait grandement aimé, et peut-être qu'en retour de cette amitié sainte il avait à se reprocher, lui, de n'avoir rendu que trahison et ingratitude : sans doute qu'au moment de le quitter ainsi, pour le trahir encore peut-être, il avait scruté son âme, et avait reconnu avec remords, qu'après le premier instant passé, il n'avait point été aussi attristé du malheur de ce frère bien-aimé qu'il aurait dû l'être. C'est que nous tâchons toujours, tant la nature mauvaise l'emporte, chez nous, sur la bonne, de chercher par quel côté l'infortune des autres se présente avantageuse à nos intérêts, et si des chagrins et des larmes d'autrui ne découle pas, pour nous, quelque source, inaperçue d'abord, de tranquillité ou de plaisirs; alors, et s'il en est ainsi, la sensibilité s'émousse, le cœur s'engourdit, le crêpe qui s'était étendu sur nos yeux se soulève, l'avenir que l'on croyait à tout jamais attristé, resplendit sur quelqu'une de ses mille faces : le bon et le mauvais principe luttent encore quelque temps ensemble, et, le plus souvent, misérables que nous sommes, c'est Arimane qui l'emporte; si bien que parfois, les yeux

humides et l'âme joyeuse, nous ne voudrions pas, le lendemain, que le malheur de la veille ne fût pas arrivé : c'est que l'égoïsme est le médecin du cœur.

Pendant ce temps, les oncles du roi donnaient des ordres à tous les maréchaux, afin que les seigneurs et leurs chevaliers reprissent chacun la route de leur province doucement et courtoisement, sans faire de dégâts ni de violence dans le pays, disant que, partout où il en serait commis, les seigneurs seraient responsables des délits de leurs hommes d'armes.

Deux jours après le départ du duc d'Orléans, le roi se mit en route, porté dans une litière douce et commode, et marchant à petites journées. Le bruit de son accident s'était répandu avec une merveilleuse rapidité : les mauvaises nouvelles ont des ailes d'aigle. Chacun en parlait fort diversement, et, selon son opinion, l'attribuait à des causes différentes; les seigneurs y voyaient un maléfice diabolique, les prêtres un châtiment divin, les partisans du pape de Rome disaient que la chose était arrivée en punition de ce que le roi avait reconnu le pape Clément; les sectateurs du pape Clément prétendaient, au contraire, que Dieu le frappait de cette verge, parce qu'il n'avait pas détruit le schisme en portant la guerre en Italie, ainsi qu'il l'avait promis; quant au peuple, il était fort triste de ce malheur : il avait fondé grand espoir sur la bonté et la justice du roi. Aussi encombrait-il les églises, où des prières publiques avaient été ordonnées partout où il y avait quelque saint

connu pour guérir la frénésie; on dépêcha diligemment des hommes porteurs de présents, et on envoya à saint Aquaire, le plus renommé de tous dans ce genre de spécialité, une image du roi, de grandeur naturelle, modelée en cire, et un magnifique cierge, afin qu'il suppliât Dieu que la maladie du roi fût allégée; mais tout cela était chose inutile, et le roi arriva au château de Creil sans qu'on s'aperçût d'aucune amélioration sensible dans son état.

Cependant on ne négligeait pas les moyens humains: le sire de Coucy avait parlé d'un très-sage et très-savant médecin nommé maître Guillaume de Hersilly, et on l'avait fait venir d'un village près Laon, où il demeurait. Il avait donc pris la souveraine administration de la maladie du roi, qu'il avait déclaré connaître parfaitement.

Quant à la régence du royaume, elle était tombée, ainsi qu'on a pu le prévoir, entre les mains des oncles du roi; le conseil, après quinze jours de délibération, avait déclaré que le duc d'Orléans était trop jeune pour entreprendre une si large besogne, et en avait, en conséquence, chargé les ducs de Berry et de Bourgogne. Le lendemain du jour où ils avaient été nommés, le sire de Clisson se présenta, avec ses gens, chez le duc de Bourgogne, pour office de connétablie. Le concierge leur ouvrit la porte comme de coutume. Ils descendirent de leurs chevaux, et Clisson, suivi d'un écuyer seulement, monta les degrés de l'hôtel. Arrivé à la première salle, il trouva deux

des chevaliers du duc; il leur demanda où était leur maître et s'il pourrait lui parler; l'un d'eux sortit et alla trouver le duc, qui causait avec un héraut d'une grande fête qui venait de se tenir en Allemagne.

— Monseigneur, dit le chevalier interrompant le duc, voici messire Olivier de Clisson qui vient pour parler à Votre Seigneurie, si tel est votre plaisir.

— De par Dieu ! s'écria-t-il, qu'on le fasse venir, et tout de suite; car il arrive fort à propos pour ce que nous en voulons faire.

Le chevalier revint donc vers le connétable, laissant toutes les portes ouvertes, et lui faisant signe qu'il pouvait passer. Le connétable entra. Le duc, en l'apercevant, changea de couleur. Clisson ne parut point s'en apercevoir; il ôta son chaperon, et, s'inclinant :

— Monseigneur, dit-il, je suis venu ici pour prendre vos ordres et m'inquiéter de vous comment ira désormais le royaume.

— Comment ira le royaume, Clisson? répondit le duc d'une voix altérée. C'est chose qui me regarde, et non pas un autre. Quant à mes ordres, les voici: c'est que vous sortiez à l'instant même de ma présence, dans cinq minutes de cet hôtel, et dans une heure de Paris.

Alors ce fut Clisson qui pâlit à son tour. Le duc était régent du royaume, et il fallait obéir. Il sortit donc de la chambre, traversa les appartements tout pensif et baissant la tête, remonta à cheval; puis,

rentrant à son hôtel, il ordonna sur-le-champ ses équipages, et, le même jour, accompagné de deux hommes seulement, il sortit de Paris, traversa la Seine à Charenton, et ne s'arrêta que le soir au château de Montlhéry, qui lui appartenait.

Le plan que venait de suivre le duc de Bourgogne à l'égard de Clisson s'étendait à tous les favoris du roi; aussi, lorsque Montaigu apprit ce qui venait d'arriver au connétable, il sortit bien secrètement de Paris par la porte Saint-Antoine, prit le chemin de Troyes en Champagne, et ne s'arrêta qu'à Avignon. Messire Jean Lemercier en voulut faire autant; mais, moins heureux que lui, il trouva des gardes à sa porte, et fut conduit au château du Louvre, où l'attendait déjà messire le Bègue de Villaine. Quant au sire de la Rivière, quoiqu'il fût prévenu à temps, il ne voulut pas quitter son château, disant qu'il n'avait rien à se reprocher, et qu'il arriverait de lui ce qu'il plairait à Dieu; aussi, quand on vint lui dire que des hommes à main armée voulaient entrer chez lui, il fit ouvrir toute les portes et vint courtoisement au devant d'eux.

Alors tous les actes d'une réaction odieuse s'accomplirent sur eux; ce qu'on avait fait contre Craon meurtrier, on le fit contre eux innocents. Les biens et héritages que Jean Lemercier possédait à Paris et dans le reste du royaume furent saisis et partagés; une belle maison qu'il possédait au diocèse de Laon, et qui lui avait bien coûté cent mille livres par les

embellissements qu'il y avait fait faire, fut donnée au sire de Coucy, ainsi que toutes ses dépendances, rentes, terres et possessions.

Quant à messire de la Rivière, on fut encore plus sévère pour lui; car on lui enleva tout, comme à messire Jean Lemercier, et on ne laissa à sa femme que les biens qu'elle possédait en propre; de plus, il avait une fille, jeune et belle, qui avait épousé d'amour le seigneur de Châtillon, dont le père fut depuis le maître des arbalétriers de France. Tout ce qu'il y avait de puissant devant les hommes avait lié ce mariage; tout ce qu'il y avait de saint devant Dieu l'avait consacré. On brisa cette union sans pitié et sans remords; on trancha ce que le pape avait seul le droit de délier, et les deux enfants furent remariés ailleurs et ainsi qu'il plut au duc de Bourgogne.

Et toutes ces persécutions se faisaient sans que le roi pût rien contre elles; car son état était toujours au pire, et l'on n'espérait plus qu'en une chose, l'effet que produirait sur lui la présence de la reine. Comme c'était elle qu'il avait le plus aimée, on espérait qu'après avoir oublié tout le monde, il se souviendrait encore d'elle.

VIII

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, l'accident arrivé au roi venait d'entraîner après lui une

révolution tout entière dans les affaires du royaume. Les favoris de sa raison étaient les disgraciés de sa démence : le gouvernement de l'État, échappé de ses mains débiles, était entièrement tombé entre celles des ducs de Bourgogne et de Berry, qui, soumettant la politique générale à leurs passions personnelles, avaient frappé avec l'épée de la haine et non avec le glaive de la justice. Le duc d'Orléans seul aurait pu balancer leur influence au conseil; mais, tout entier à son amour pour la reine, il avait facilement abandonné ses prétentions à la régence, et ne s'était senti le courage de lutter ni pour lui-même, ni pour ses amis. Confiant dans son titre de frère du roi, se reposant sur sa puissance ducale, riche de ses immenses revenus, jeune et insouciant, il retenait dans sa poitrine bondissante tout souffle d'ambition qui eût pu pousser quelque nuage sur son ciel d'azur. Libre désormais de voir sa royale amante à toute heure, en tous lieux, ce bonheur remplissait sa vie; et si, de temps en temps, un soupir étouffé trahissait le remords caché au fond de son cœur, si son front se plissait tout à coup à quelque triste souvenir, il suffisait d'un mot de sa maîtresse pour dérider son front, d'une caresse pour endormir son cœur. Quant à Isabel, toute jeune qu'elle était, c'était bien déjà l'Italienne que vous savez, avec son amour de louve et sa haine de lionne, ne connaissant de la vie que les sentiments passionnés, n'en cherchant que les émotions extrêmes, mal à l'aise dans

les situations ordinaires, parce que quelque chose lui manquait comme le simoun manque au désert, comme la tempête manque à l'Océan.

Et belle avec cela, belle à perdre toutes les âmes; car n'était ce rayon d'enfer qui, par intervalles, illuminait ses yeux, c'était toute la forme d'un ange, et qui l'eût vue couchée comme elle l'était à l'heure où nous revenons à elle, ayant un prie-Dieu près de son lit, et sur ce prie-Dieu un livre d'heures ouvert, l'aurait prise pour quelque vierge pure, attendant le baiser que sa mère, tous les matins, vient lui donner au front; c'était une épouse adultère qui attendait son amant, et cet amant était le frère de son mari, de son seigneur et de son roi, mourant et insensé.

Bientôt une porte, cachée dans la tapisserie, et qui donnait dans les appartements du roi, s'ouvrit, et le d'Orléans parut : il regarda si personne n'était près de la reine; et, reconnaissant qu'elle était seule, il referma la porte et s'avança rapidement vers son lit. Il était pâle et agité:

— Qu'avez-vous, mon beau duc? lui dit Isabel étendant vers lui les bras en souriant; car elle était habituée à ces fréquents nuages du cœur qui passaient au front de son amant. Venez me dire cela.

— Ah ! que vient-on de m'apprendre, madame ! dit le duc en se mettant à genoux devant le lit de la reine, et en passant un bras sous son cou; que l'on vous mande à Creil, et qu'il est nécessaire que vous soyez près du roi?

— Oui; c'est Guillaume d'Hersilly qui prétend que ma présence lui ferait grand bien. Qu'en dites-vous, monseigneur?

— Je dis que, la première fois qu'il s'éloignera du château pour chercher des simples dans la forêt de Beaumont, je le ferai pendre à la branche la plus solide de l'arbre le mieux enraciné. Misérable ignorant, qui, poussé à bout dans sa science, veut se servir de vous comme d'un remède, sans songer à quel danger il vous expose!

— Vraiment! Est-ce que je courrais quelques risques? reprit la reine en regardant tendrement le duc.

— Oh! madame, risque de la vie: la folie du roi est furieuse. Et, au moment où elle lui prit, n'a-t-il pas tué le bâtard de Polignac et blessé trois ou quatre seigneurs? Croyez-vous qu'il vous reconnaîtra, vous, puisqu'il ne m'a pas reconnu, moi, puisqu'il courait sur moi, son frère, l'épée haute, et que je n'ai échappé à la mort que grâce à la vitesse de mon cheval? Au reste, mieux aurait valu peut-être qu'il m'eût tué.

— Vous tuer, monseigneur? Oh! faites plus de cas de la vie! Ne vous la rendons-nous pas belle et heureuse avec notre amour, et n'est-ce pas bien déplaisant de vous la voir mépriser ainsi?

— C'est que craindre pour vous, mon Isabel, c'est que trembler à chaque bruit qui sortira de cet appartement maudit, c'est que frémir à la vue de chaque serviteur qui ouvrira ma porte, c'est que vous savoir

seule à toute heure du jour et de la nuit avec un fou !

— Oh ! il n'y a pas de danger, monseigneur, et je crois que vous vous faites des craintes vaines. C'est le bruit du fer, c'est la vue des armes qui l'ont rendu furieux. — Elle regarda le duc fixement. — Au lieu de cela, je prendrai ma voix la plus tendre pour lui parler, et il la reconnaîtra ; puis, avec de la douceur et des caresses, je ferai du lion un agneau. Vous savez comme il m'aime !

A toutes ces paroles, le front du duc s'était rembruni ; enfin il se releva brusquement, se dégageant des bras de la reine.

— Oui, oui, il vous aime, je le sais, répondit le duc d'une voix creuse. Eh ! voilà la véritable cause de ma douleur. Non, il ne vous fera rien, non, sans doute. Au contraire, comme vous l'avez dit, votre voix le calmera, vos caresses l'adouciront. Votre voix, vos caresses, mon Dieu !

Il serra son front entre ses mains ; Isabel le regardait à moitié soulevée sur son bras.

Et moi, plus je le verrai calme, plus je me dirai : « Elle était tendre. » Et alors vous me ferez maudire le ciel de ce dont je devrais le remercier, de la guérison de mon frère et, d'ingrat que je suis déjà, vous me ferez... Votre amour, votre amour !... c'était mon Éden, mon paradis, et je m'étais habitué à le posséder seul ; qu'en ferai-je, quand il me faudra le partager ? Oh ! gardez-le tout entier, cet amour fatal, ou pour lui, ou pour moi.

— Que ne disiez-vous cela tout de suite? dit Isabel triomphante.

— Pourquoi? interrompit le duc.

— Parce que, tout de suite, je vous eusse répondu que je n'irai pas à ce château de Creil.

— Vous n'irez pas, vous? s'écria le duc en se précipitant vers la reine.

Puis, s'arrêtant :

— Et comment ferez-vous pour n'y pas aller? Et que diront les ducs de Bourgogne et de Berry?

— Croyez-vous qu'ils désirent bien sincèrement le rétablissement du roi?

— Non, sur mon âme! le duc de Bourgogne est insatiable de puissance, et le duc de Berry d'argent; la démence de mon frère double le pouvoir de l'un, et bat monnaie pour l'autre; mais ils savent feindre, eux; et, quand ils verront que vous refusez d'y aller... D'ailleurs, le pouvez-vous? Oh! mon frère, mon pauvre frère!...

Des larmes s'échappèrent des yeux du duc. La reine releva la tête de son amant d'une main, et, essuyant ses pleurs de l'autre :

— Allons, consolez-vous, lui dit-elle, mon beau duc, je n'irai pas à Creil; le roi guérira, et votre cœur fraternel, ajouta-t-elle lentement et avec un léger accent d'ironie, n'aura rien à se reprocher : nous avons trouvé un moyen.

Elle sourit avec une expression indéfinissable de malice.

— Eh! lequel? dit le duc.

— Nous vous dirons cela plus tard; c'est notre secret. Tranquillisez-vous, en attendant, et regardez-nous avec vos yeux les plus tendres.

Le duc la regarda.

— Que vous êtes beau, monseigneur! continua la reine; vous avez vraiment un teint dont je suis jalouse. Dieu avait commencé par faire de vous une femme, puis il a pensé qu'il lui manquerait un homme pour me rendre folle un jour.

— Mon Isabel!

— Tenez, monseigneur, dit la reine en prenant sous son chevet un médaillon, que dites-vous de cette image?

— Votre portrait! s'écria le duc en le lui arrachant des mains et en le pressant contre ses lèvres, votre portrait chéri, adoré...

— Cachez-le vite, voici quelqu'un.

— Oh! oui, sur ma poitrine, sur mon cœur, pour toujours.

La porte s'ouvrit, en effet, et la dame de Coucy entra.

— La personne qu'a fait demander madame la reine est arrivée, dit-elle.

— Tenez, madame de Coucy, continua Isabel, voici notre beau-frère d'Orléans qui nous a priée à genoux de ne point aller au château de Creil où il craint que notre personne ne coure quelque danger. C'était, je crois, votre avis aussi, lorsque, hier, le duc de Bour-

gogne, notre oncle bien-aimé, vint nous dire que ce médecin donné par votre mari au roi prétendait que ma présence pourrait apporter quelque soulagement au mal de monseigneur; pensez-vous toujours de même?

— Toujours, madame, et c'est aussi l'avis de beaucoup de personnes de la cour.

— Eh bien, cela me détermine tout à fait; décidément je n'irai pas. Adieu, monsieur le duc, nous vous remercions de vos bons sentiments pour nous, et nous en sommes tout à fait reconnaissante.

Le duc s'inclina et sortit.

— C'est bien la supérieure du couvent de la Trinité, n'est-ce pas, madame de Coucy? continua Isabel se retournant vers sa dame d'honneur.

— Elle-même.

— Faites entrer.

La supérieure entra; madame de Coucy la laissa seule avec la reine.

— Ma mère, dit Isabel, j'ai voulu vous parler sans témoin pour une chose fort importante, et qui regarde tout à fait les affaires du royaume.

— A moi, madame la reine? dit humblement l'abbesse; et comment, moi, retirée de ce monde et toute à Dieu, puis-je me mêler des choses de la terre?

— Vous savez, continua la reine sans répondre à sa question, qu'après le beau spectacle qui m'a été donné devant votre couvent lors de mon entrée dans la ville de Paris, je vous ai fait remettre, pour vous

remercier et vous indemniser, une châsse d'argent destinée à sainte Marthe, à laquelle je sais que vous avez une dévotion toute particulière ?

— Je suis de Tarascon, madame la reine, où sainte Marthe est en grand honneur, et j'ai été bien reconnaissante d'un si riche présent.

— Depuis, j'ai toujours choisi, vous le savez, lors des fêtes de Pâques, votre communauté pour y faire mes dévotions, et, chaque fois, vous vous êtes aperçue, je l'espère, que la reine de France n'était ni avare ni oublieuse?

— Nous sommes d'autant plus reconnaissante de cette faveur, que nous n'avons encore eu le bonheur de rien faire pour la mériter.

— Nous sommes assez puissante auprès de notre saint-père d'Avignon pour ajouter les dons spirituels aux dons temporels, et il ne nous refuserait certainement pas les indulgences que nous solliciterions pour votre communauté.

Les yeux de l'abbesse brillèrent d'une sainte ambition.

— Madame, vous êtes une grande et puissante reine, dit-elle, et, si notre couvent pouvait faire quelque chose pour reconnaître...

— Non point votre couvent, mais vous peut-être, ma mère.

— Moi, madame ! Ordonnez, et, s'il est en mon pouvoir...

— Oh ! c'est chose bien facile. Le roi est atteint,

comme vous le savez, de chaude maladie. Jusqu'à présent, enfermé avec des hommes vêtus de noir et masqués pour lui inspirer de la terreur, ce sont eux qui le forcent à se soumettre aux ordonnances des médecins; mais l'état d'agitation où le maintient cette violence empêche les remèdes d'avoir sur lui leur plein et entier effet. On voudrait essayer d'obtenir par la persuasion un résultat qui, jusqu'à présent, n'a été amené que par la force, et l'on a espéré que l'une de vos sœurs, par exemple, bien jeune, bien douce, lui apparaissant comme un ange au milieu des fantômes qui l'environnent, serait pour lui une vision céleste; que ses esprits en prendraient quelque calme, et c'est ce calme seul qui peut rendre la raison à cette pauvre tête perdue. Alors j'ai pensé à vous, et j'ai désiré que cet honneur de la guérison du roi rejaillît sur votre couvent; elle sera certes attribuée à vos prières, à l'intercession de sainte Marthe, à la sainteté de la digne abbesse qui dirige le blanc troupeau des sœurs de la Trinité. Voilà pourquoi je vous ai fait appeler, ma mère. Me suis-je trompée en pensant qu'une pareille demande vous serait agréable?

— Oh! vous êtes trop bonne, madame la reine, et d'aujourd'hui seulement notre couvent est élu. Vous connaissez plusieurs de mes filles; indiquez-moi vous-même celle à laquelle vous réservez l'honneur de veiller sur le précieux malade dont la France tout entière implore la guérison.

— Je laisse entièrement ce soin à votre sollicitude, ma mère; choisissez qui vous voudrez pour cette sainte mission; les colombes que le Seigneur vous a données en garde sont toutes belles et pures; prenez au hasard, Dieu conduira votre main, la bénédiction du peuple viendra sur elle, et les faveurs de la reine se répandront sur sa famille.

Un éclair d'ambition illumina, sous sa coiffe, le front de la vieille abbesse.

— Je suis prête à obéir à vos ordres, madame la reine, dit-elle, et mon choix est arrêté; indiquez-moi seulement ce qui me reste à faire.

— Le plus tôt possible, vous conduirez cette jeune fille au château de Creil; des ordres seront donnés pour que la chambre du roi lui soit ouverte. Le reste est entre les mains de Dieu.

L'abbesse s'inclina, et fit quelques pas pour sortir.

— A propos, dit la reine, j'oubliais de vous prévenir que j'ai donné l'ordre de porter chez vous, ce matin, un reliquaire d'or pur, dans lequel est renfermé un morceau de la vraie croix, qui m'a été envoyé par le roi de Hongrie, lequel le tenait de l'empereur de Constantinople. Il attirera, j'espère, sur votre couvent, les grâces du Seigneur, et, dans votre trésor, les aumônes des fidèles. Vous le trouverez en votre église.

L'abbesse s'inclina de nouveau et sortit. Aussitôt la reine appela ses femmes, se fit habiller, et, demandant sa litière, sortit pour aller visiter, rue Bar-

bette, un petit hôtel qu'elle venait d'acheter, et dont elle comptait faire son petit séjour.

Pendant ce temps, le roi, comme elle l'avait dit, entouré de douze hommes vêtus de noir et masqués, ne faisait rien que par force ; en proie à une mélancolie sombre, ses jours étaient partagés en intervalles de fureur et d'atonie, selon que la fièvre le prenait ou le quittait; dans le premier cas, il semblait entièrement brûlé de tous les feux de l'enfer ; dans le second, il tremblait comme s'il eût été exposé nu au froid le plus rigoureux; du reste, aucune mémoire pour se souvenir, aucun discernement pour juger, nul sentiment que celui de sa douleur.

Dès les premiers jours, maître Guillaume avait étudié sa maladie avec le plus grand soin; il avait remarqué que tout bruit retentissant le faisait tressaillir et l'inquiétait longtemps : il ordonna, en conséquence, que les cloches cessassent de tinter; il s'était aperçu que la vue des fleurs de lis, sans qu'on pût deviner pourquoi, mettait le malade en colère, et l'on avait écarté de ses yeux tous les emblèmes héraldiques de la royauté; il refusait de boire et de manger; il ne voulait point se coucher lorsqu'il était levé, ni se lever lorsqu'il était couché : le médecin imagina de le faire servir par des hommes bizarrement vêtus et barbouillés de noir : ces hommes entraient brusquement, et, alors, le courage moral disparaissant avec la raison du roi, laissait veiller seul l'instinct animal de la conservation. Charles, si hardi et si brave,

tremblait comme un enfant, obéissait comme un automate, respirait à peine, et cessait de parler même pour se plaindre. Mais l'habile docteur n'avait point été sans remarquer que le bien physique qu'auraient pu produire les remèdes qu'il forçait le malade à prendre par ce moyen, était fort diminué, sinon détruit tout à fait, par le ravage moral que ce moyen lui-même entraînait après lui; c'était alors qu'il avait songé à substituer la douceur à la violence. Soit progrès vers la guérison, soit prostration de forces, le roi était sensiblement calmé; il y avait donc espoir qu'une voix aimée irait chercher au fond de son cœur la mémoire absente de sa tête, et qu'il verrait avec plaisir un visage doux et gracieux succéder aux hideuses figures de ses gardiens: c'est alors qu'il avait songé à la reine, et avait demandé qu'elle vînt continuer la guérison qu'il avait si heureusement commencée. Nous venons de voir quels motifs avaient empêché madame Isabel de se prêter à ce plan, et par quelle substitution de personne elle espérait cependant le voir s'accomplir.

Maître Guillaume fut donc instruit des modifications qui venaient d'être faites à son projet; quoique moins certain du succès, à cause de ce changement adopté, il se décida cependant à le mettre à exécution, et attendit avec quelque espoir la jeune sœur qui devait venir.

Elle arriva à l'heure convenue, accompagnée de la supérieure; c'était bien la tête angélique que le doc-

teur avait dû rêver pour cette cure merveilleuse; seulement, elle n'était point revêtue du saint costume des filles de la Trinité, et ses cheveux, intacts dans toute leur longueur, annonçaient qu'elle n'avait point prononcé de vœux.

Maître Guillaume crut devoir rassurer la pauvre enfant; mais il la vit si soumise et si résignée, qu'il ne put que la bénir; il avait préparé une série de recommandations, pas une seule ne sortit de sa bouche, et il abandonna tout au sentiment et à l'inspiration de cette âme blanche qui se dévouait.

Odette (car c'était elle) avait cédé aux instances de sa tante, dès qu'elle avait entrevu qu'il se cachait un grand dévouement au fond de ce qu'on sollicitait d'elle : lorsque l'amour est refoulé au fond d'une âme généreuse, il en sort tôt ou tard sous la forme d'une grande vertu; il n'y a que ceux qui soulèvent le voile dont elle est couverte qui la reconnaissent pour ce qu'elle est; mais le vulgaire, qui la regarde passer seulement, conserve son erreur et l'appelle du nom qu'elle s'est donné.

Charles était sorti avec ses gardiens; le soleil de midi le faisait souffrir, et le matin et le soir étaient choisis pour ses promenades. Odette se trouva donc seule dans la chambre royale. Alors il se passa quelque chose d'étrange dans l'âme de cette enfant, née si loin du trône, et que son destin y poussait toujours comme une pauvre barque vers un rocher. Tout, dans cette chambre, indiquait la présence de soins

mercenaires et l'abandon des personnes chéries; alors elle se sentit prise d'une grande compassion pour ce grand malheur. La royauté, voilée de deuil et découronnée, implorant les soins d'une jeune fille du peuple, lui parut sublime : c'est que le Christ flagellé et portant sa croix est plus grand que Jésus chassant les vendeurs du temple.

Tout était silencieux et triste dans cette chambre immense, où le jour ne pénétrait que par des vitraux de couleur; une grande cheminée de pierre sculptée, dans laquelle brûlait un feu ardent, quoique l'on fût à l'époque des plus grandes chaleurs de l'été, faisait face à un grand lit encourtiné de damas vert à fleurs d'or, dont les rideaux, déchirés et en lambeaux, attestaient les luttes frénétiques que la folie y avait soutenues. Le parquet était jonché de fragments de meubles et de vases que le roi avait brisés dans ses accès, et dont on avait négligé d'enlever les débris; tout, enfin, présentait l'image de la destruction inintelligente : on voyait que la matière seule vivait dans cette chambre, et le désastre dont on reconnaissait les traces semblait bien plutôt produit par la présence de quelque bête féroce que par l'habitation d'un homme.

A cet aspect, cette crainte personnelle qui tient à la faiblesse de la femme s'empara d'Odette; elle sentit que, pauvre et timide gazelle, elle était jetée dans l'antre d'un lion; que l'insensé près duquel on l'avait conduite n'avait qu'à la toucher elle-même pour la

briser, comme un de ces meubles dont elle foulait aux pieds les débris, elle qui n'avait pas la harpe de David pour charmer Saül.

Elle était tout entière à ces pensées, lorsqu'elle entendit un grand bruit; c'étaient des plaintes et des cris comme ceux que pousse un homme qui a peur; puis, à cette rumeur, se joignait la voix de plusieurs autres personnes qui semblaient poursuivre quelqu'un : en effet, le roi s'était échappé des mains de ses gardiens, qui venaient de le rejoindre seulement dans l'appartement contigu, et, là, une lutte s'était engagée. Au bruit de ces vociférations étranges, Odette se sentit trembler : elle chercha, pour fuir, la porte perdue dans la tapisserie par laquelle elle était entrée, et, ne la trouvant point, elle courut à l'autre porte; mais le bruit s'en était tellement rapproché, qu'il lui sembla que ses panneaux seuls la séparaient de ceux qui le causaient; alors elle se jeta à l'angle du lit, s'enveloppant dans les rideaux pour se cacher, s'il était possible, aux premiers regards du roi furieux. A peine y était-elle, que l'on entendit la voix de maître Guillaume, qui criait :

— Laissez faire le roi !

Et la porte s'ouvrit.

Charles entra; il avait les cheveux hérissés, la figure pâle et couverte de sueur, les habits en lambeaux : il courut au fond de la chambre, cherchant quelque arme pour se défendre; mais, n'en trouvant pas, il se retourna avec effroi vers la porte. On l'avait refermée

derrière lui; cela parut le rassurer un peu : il regarda fixement de ce côté pendant quelques secondes; puis, s'avançant sur la pointe du pied, pour n'être pas entendu, il tourna vivement la clef dans la serrure, s'enfermant ainsi en dedans. Alors il chercha des yeux quel nouveau moyen de défense il pourrait encore appeler à son aide, et, voyant le lit, il le prit par le côté opposé à celui où était Odette, et le traîna devant la porte, qu'il voulait défendre contre ses ennemis; alors il poussa un de ces éclats de rire insensé qui font frissonner ceux qui les entendent, et, laissant tomber ses mains le long de son corps et sa tête sur sa poitrine, il revint lentement s'asseoir devant la cheminée, sans voir Odette, qui était restée au même endroit, mais découverte maintenant par le changement de place des rideaux.

Alors, soit que l'accès de la fièvre fût passé, soit que la crainte se fût évanouie avec l'éloignement des objets qui l'avaient causée, la faiblesse succéda à la fureur, le roi s'affaissa dans le fauteuil où il s'était assis, se plaignant doucement et tristement; bientôt il trembla de tout son corps, et ses dents se choquèrent; on voyait qu'il devait souffrir horriblement.

A cette vue, la frayeur s'éteignit dans l'âme d'Odette; elle était redevenue forte au fur et à mesure que le roi s'affaiblissait. Elle étendit les mains vers lui, et, sans oser se lever encore, elle lui dit d'une voix timide :

— Monseigneur, que puis-je faire pour vous?

Le roi tourna la tête à cette voix, et il aperçut Odette à l'autre bout de l'appartement; alors il la regarda un instant avec ce regard triste et doux qui lui était habituel à l'époque de sa santé, puis il dit lentement et d'une voix qui allait toujours s'affaiblissant:

— Charles a froid... froid... froid...

Odette s'avança vivement et lui prit les mains; elles etaient effectivement glacées. Elle alla au lit, en enleva une couverture, la chauffa au feu, et enveloppa le roi dedans; il en éprouva quelque bien-être, car il se mit à rire comme un enfant: cela donna du courage à Odette.

— Et pourquoi le roi a-t-il si froid? dit-elle.

— Quel roi?

— Le roi Charles?

— Ah! Charles.

— Oui, pourquoi Charles a-t-il froid?

— Parce que Charles a eu peur.

Et il se remit à trembler.

— Et comment Charles, qui est un roi si grand et si brave, a-t-il peur? reprit Odette.

— Charles est grand et brave, et il n'a pas peur des hommes; — il baissa la voix; — mais il a peur du chien noir.

Le roi avait dit ces mots avec une telle expression de terreur, qu'Odette regarda autour d'elle pour voir si elle n'apercevrait pas l'animal dont il lui parlait.

— Non, non, il n'est pas entré, dit Charles; il entrera quand je me coucherai: voilà pourquoi je ne

veux pas qu'on me couche... Je ne veux pas... je ne veux pas. Charles veut rester près du feu. D'ailleurs, Charles a froid... froid... froid.

Odette réchauffa de nouveau la couverture, en enveloppa une seconde fois le roi, et, s'asseyant à ses pieds, elle lui prit les deux mains entre les siennes.

— Il est donc bien méchant, le chien noir? dit-elle.

— Non; mais il sort de la rivière, et il est glacé.

— Et il a couru après Charles, ce matin?

— Charles est sorti, parce qu'il brûlait et qu'il avait besoin d'air; il est descendu dans un beau jardin où il y avait des fleurs, et Charles était bien content...

Le roi retira ses deux mains de celles d'Odette, et se pressa le front comme s'il eût voulu y engourdir une douleur. Puis il continua :

— Charles marchait toujours sur un gazon vert, plein des marguerites des prés; il marcha tant, tant, tant, qu'il fut fatigué. Alors il vit un bel arbre qui avait des pommes d'or et des feuilles d'émeraude, et il se coucha dessous en regardant le ciel : il était tout bleu, avec des étoiles de diamant. Charles regarda cela longtemps, car c'était un beau spectacle; tout à coup il entendit hurler le chien, mais encore loin, bien loin. Alors le ciel devint noir, les étoiles devinrent rouges, les fruits de l'arbre se balancèrent comme s'il y avait eu grand vent, faisant, à chaque fois qu'ils se choquaient, le même bruit que fait une lance en tombant sur un casque; bientôt il leur poussa, à cha-

cun de ces beaux fruits d'or, deux grandes ailes de chauve-souris qu'ils commencèrent à remuer; puis il leur vint des yeux, un nez, une bouche, comme à des têtes de mort. Le chien hurla de nouveau, mais plus près, plus près; alors l'arbre trembla jusque dans sa racine, les ailes s'agitèrent, les têtes poussèrent des cris, les feuilles se couvrirent de sueur, et chaque goutte tomba froide, froide, froide, sur Charles. Alors Charles voulut se lever et fuir; mais le chien hurla une troisième fois, tout à côté, tout à côté... Et il le sentit qui se couchait sur ses pieds, les engourdissant avec son poids; et il montait lentement, lentement sur sa poitrine, pesant comme une montagne; il voulut le repousser avec ses mains, et il lui lécha les mains avec sa langue de glace... Oh! oh! oh!... Charles a froid... froid... froid.

— Mais, si Charles se couchait, dit Odette, Charles aurait peut-être plus chaud?

— Non, non, Charles ne veut pas se coucher; il ne veut pas, il ne veut pas... Aussitôt que Charles est couché, le chien noir entre, tourne autour de son lit, soulève la couverture et se couche sur ses pieds, et Charles aime mieux mourir.

Le roi fit un mouvement comme pour fuir.

— Eh bien, non, non, dit Odette en se levant et en prenant le roi entre ses bras, Charles ne se couchera pas.

— Charles voudrait cependant bien dormir, dit le roi.

— Eh bien, Charles dormira là, sur ma poitrine.

Elle s'assit sur le bras du fauteuil, passa sa main autour du cou du roi, et lui fixa la tête sur son sein.

— Charles est-il bien ainsi? dit-elle.

Le roi leva les yeux sur elle avec une ineffable expression de reconnaissance.

— Oh! oui, dit-il, Charles est bien... bien... bien!...

— Alors Charles peut dormir, et Odette veillera près de lui pour que le chien noir n'entre pas.

— Odette! dit le roi, Odette!

Et il se mit à rire avec l'expression inintelligente de l'enfance.

— Odette!

Et il reposa sa tête sur la poitrine de la jeune fille, qui resta immobile et retenant son souffle.

Cinq minutes après, la petite porte s'ouvrit, et maître Guillaume entra doucement : il s'avança, sur la pointe du pied, vers le groupe immobile, prit la main que le roi laissait pendre et lui tâta le pouls, approcha l'oreille de sa poitrine et écouta sa respiration.

Puis, se relevant la figure joyeuse, il dit tout bas :

— Le roi dort mieux qu'il n'a jamais dormi depuis un mois. Dieu vous bénisse, jeune fille! car vous avez fait un miracle.

IX

La nouvelle de la maladie du roi s'était répandue en Angleterre presque aussitôt qu'en France, et, comme en France, y avait produit de grandes divisions. Le roi Richard et le duc de Lancastre, qui aimaient Charles, en avaient été très-affligés; le duc de Lancastre surtout déplorait cet accident, comme fatal non-seulement à la France, mais encore à toute la chrétienté.

— Cette folie est un grand malheur, répétait-il souvent aux chevaliers et écuyers qui l'entouraient; car le roi Charles était homme de volonté et de puissance, et qui ne désirait tant la paix entre les deux royaumes qu'afin de marcher contre les infidèles; et, maintenant, la chose est bien retardée; car il eût été l'âme de cette croisade, et Dieu sait si maintenant elle se pourra faire.

En effet, Mourad-Bey, dont en français nous avons traduit le nom par celui d'Amurat, et que Froissart appelle, dans son vieux langage, le Morabaquin, venait de s'emparer du royaume d'Arménie, et menaçait de détruire l'empire chrétien d'Orient. Le roi Richard et le duc de Lancastre étaient donc d'avis que les trêves accordées lors de l'entrée de madame Isabel à Paris devaient être maintenues et même prolongées.

Quant au duc de Glocester et au comte d'Essex, ils étaient d'un avis contraire, avaient rallié à leur parti le comte de Buckingham, connétable d'Angleterre, et étaient secondés par tous les jeunes chevaliers qui désiraient faire leurs armes; ils demandaient la guerre, disant que le moment était propice, et qu'il fallait profiter, à l'expiration des trêves, du grand trouble qu'amenait en France la maladie du roi pour réclamer l'exécution du traité de Brétigny. Mais la volonté de Richard et du duc de Lancastre l'emporta, et les parlements assemblés à Westminster, et composés des prélats, des nobles et des bourgeois, décidèrent que les trêves par mer et par terre signées avec la France, et qui devaient expirer le 16 août 1392, seraient prolongées d'un an.

Pendant ce temps, les ducs de Berry et de Bourgogne menaient à leur gré le royaume de France. Ils n'avaient point oublié leur haine contre Clisson, et son exil de Paris ne leur parut point une peine suffisante : leur vengeance demanda davantage, et l'obtint. Comme le connétable avait quitté Montlhéry, trop près de Paris pour qu'il s'y crût en sûreté, et qu'il avait gagné un fort qu'il possédait en Bretagne, nommé Châtel-Gosselin, ils désespérèrent de le prendre. Mais ils voulurent du moins lui ôter ses dignités et sa charge : en conséquence, il fut ajourné à comparaître devant le parlement de Paris, pour répondre aux griefs dont on l'accusait, sous peine de se voir dégrader de ses titres et de perdre son office de con-

nétable. Le procès fut, au reste, fait avec ordre : tous les délais qu'obtiennent les coupables en pareil cas furent accordés ; enfin, quand la dernière quinzaine d'ajournement fut accomplie, on l'appela trois fois à la chambre du parlement, trois fois à la porte du palais, et trois fois au bas des degrés de la cour ; et, comme il ne répondit point, ni personne pour lui, il fut banni du royaume comme faux et mauvais, traître contre la couronne de France, condamné à cent mille marcs d'argent d'amende, en restitution des extorsions qu'on l'accusait d'avoir commises pendant l'exercice de sa charge, et enfin dépouillé à perpétuité de son office de connétable. Le duc d'Orléans fut invité à assister à cette sentence ; mais, ne pouvant l'empêcher, il ne voulut pas, du moins, la sanctionner par sa présence, et refusa de paraître à la chambre ; mais les ducs de Berry et de Bourgogne ne manquèrent pas de s'y rendre, et la condamnation fut prononcée en leur présence et en celle d'un grand nombre de barons et chevaliers. Ce jugement fit grand bruit par tout le royaume, et fut fort diversement accueilli ; mais chacun s'accordait à dire qu'on avait bien fait de profiter de la maladie du roi pour le faire rendre, vu que, pendant sa bonne santé, on n'en eût jamais obtenu de lui la ratification.

Cependant le roi était en voie de guérison. Chaque jour, on apprenait des nouvelles merveilleuses sur l'amélioration de sa santé. Une des choses qui avaient le plus contribué à le distraire de sa mélan-

colie, c'était une invention nouvelle d'un peintre nommé Jacquemin Gringonneur, et qui demeurait dans la rue de la Verrerie. Odette s'était souvenue de cet homme, qu'elle avait connu chez son père; elle lui avait écrit de venir et d'apporter les images bizarrement coloriées qu'elle lui avait vu exécuter. Jacquemin vint avec un jeu de cartes.

Le roi prit grand plaisir à ces peintures, qu'il regarda d'abord avec la naïve curiosité d'un enfant; mais il s'en amusa bien davantage, au fur et à mesure que sa raison lui revint, lorsqu'il apprit que chacune de ces figures avait une signification, et pouvait remplir un rôle dans un jeu allégorique, image de la guerre et du gouvernement. Jacquemin lui apprit que l'*as* devait avoir la primauté sur toutes les autres cartes, et même sur les rois, parce que son nom était tiré d'un mot latin qui signifie *argent;* or, chacun sait que l'argent est le nerf de la guerre. Voilà pourquoi, lorsqu'un roi n'a pas d'*as,* il est si faible, qu'il peut être battu par un valet qui en a. Il lui dit que le *trèfle,* cette herbe de nos prairies, avait pour but de rappeler à celui qui le coupait, qu'un général ne doit jamais asseoir son camp dans un lieu où le fourrage peut manquer à son armée. Quant aux *piques,* il n'était pas difficile de deviner qu'ils désignaient les hallebardes que portaient, à cette époque, les fantassins; et les *carreaux,* les fers dont on armait le bout de ces traits qu'on appelait viretons, et qu'on lançait avec une arbalète. De leur côté, les *cœurs*

étaient évidemment l'emblème du courage des capitaines et des soldats. D'ailleurs, les quatre noms donnés aux quatre rois, *David*, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne*, prouvaient que, quelque nombreuses et braves que soient des troupes, il faut encore, si l'on veut être sûr de la victoire, mettre à leur tête des chefs prudents, courageux et expérimentés. Mais, comme à de braves généraux il faut de braves aides de camp, on leur avait choisi pour varlets, parmi les anciens, *Lancelot* et *Ogier*, qui étaient des pairs de Charlemagne, et, parmi les modernes, *Renaud* * et *Hector* **. Comme ce titre de varlet n'avait rien que d'honorable, et que les plus grands seigneurs le portaient jusqu'à ce qu'ils eussent été faits chevaliers, les susdits varlets représentaient les nobles, et avaient sous leurs ordres les *dix*, les *neufs*, les *huit* et les *sept*, qui n'étaient rien autre chose que les soldats et les hommes des communes.

Quant aux dames, Jacquemin ne leur avait point encore donné d'autres noms que ceux de leurs maris, indiquant par là que la femme n'est rien par elle-même, et n'a de force et de splendeur que celle qu'elle reçoit de son seigneur et maître ***.

* Renaud, châtelain de Coucy.

** Hector de Galard.

*** Ce ne fut que sous le règne suivant qu'elles furent baptisées. Argine, dame de trèfle, dont le nom est l'anagramme de *regina*, désigna la reine Marie d'Anjou, femme de Charles VII; la belle

Cette distraction amena chez le roi la tranquillité d'esprit, et la tranquillité d'esprit le retour des forces: bientôt il commença à boire et à manger avec plaisir; ces cauchemars affreux, enfants de la fièvre, disparurent petit à petit avec elle : il ne craignit plus de se reposer dans son lit; et, pourvu qu'Odette veillât près de lui, il dormait assez tranquille. Un jour, maître Guillaume le trouva assez fort pour pouvoir monter une mule. Le lendemain, on lui amena son cheval favori, sur lequel il fit une assez longue promenade; enfin, on organisa une chasse aux alouettes, et Charles et Odette, l'épervier au poing, se montrèrent dans les campagnes environnantes, où ils furent accueillis, l'un avec des cris de joie, l'autre avec des cris de reconnaissance.

Il n'était bruit, du reste, à la cour de France, que du retour du roi à la santé et de la manière miraculeuse dont cette cure s'était faite. Beaucoup de dames jalousaient la belle inconnue, dont la conduite, selon elles, n'était que du calcul : toutes, à les croire, auraient eu le même dévouement, et cependant, aux jours malheureux, nulle ne s'était offerte. On craignait l'influence que cette jeune fille, pour

Rachel, dame de carreau, n'était autre qu'Agnès Sorel; la pucelle d'Orléans se fit reconnaître sous le nom de la chaste et guerrière Pallas; enfin, Isabel de Bavière, se trahissant par son titre de dame de cœur, ressuscita, sous le nom de l'impératrice Judith, femme de Louis le Débonnaire, qu'il ne faut pas confondre, sous peine de commettre une grave erreur, avec la prude Juive qui coupa la tête d'Holopherne.

peu qu'elle fût ambitieuse, pouvait prendre sur le roi revenu en santé. La reine même s'inquiéta de son propre ouvrage, fit demander la supérieure du couvent de la Trinité, envoya de riches cadeaux à sa communauté, et lui enjoignit de reprendre sa nièce. Odette reçut, en conséquence, l'ordre de retourner au couvent.

Au jour fixé pour son départ, Odette s'avança, les yeux pleins de larmes, vers le roi, et mit un genou en terre : Charles la regarda avec crainte, et, croyant qu'on lui avait fait quelque peine ou quelque inquiétude, il lui tendit la main en lui demandant pourquoi elle pleurait.

— Cher sire, dit Odette, je pleure parce qu'il me faut vous quitter.

— Me quitter! toi, Odette! dit le roi étonné. Et pourquoi cela, mon enfant?

— Parce que vous n'avez plus besoin de moi, sire.

— Et tu crains, dit le roi, de rester un jour de trop près d'un pauvre insensé? Oui, c'est vrai, j'ai déjà pris assez de jours à ta belle et joyeuse vie pour les assombrir avec l'ombre des miens; j'ai dérobé assez de fleurs à ta fraîche couronne pour les faner avec mes mains brûlantes. Tu es lassée de la reclusion où tu vis, et le plaisir t'appelle: va!

Et il s'assit en laissant tomber son front dans sa main.

— Sire, c'est la supérieure de la Trinité qui vient me chercher, et c'est le couvent qui me réclame.

— N'est-ce donc pas toi qui veux me quitter, Odette? dit le roi en relevant vivement la tête.

— Ma vie est à vous, sire, et j'eusse été heureuse de vous la consacrer jusqu'à mon dernier jour.

— Et qui t'éloigne donc de moi, alors?

— La reine, je crois, d'abord, et puis vos oncles de Bourgogne et de Berry.

— La reine, mes oncles de Bourgogne et de Berry? Eux, qui m'ont abandonné aux jours de ma faiblesse, ils vont revenir autour de moi aux jours de ma force! Odette, Odette, ce n'est pas toi qui veux me quitter, n'est-ce pas?

— Je n'ai d'autre volonté que celle de monseigneur et maître. Ce qu'il ordonnera, je le ferai.

— Eh bien, j'ordonne que tu restes, dit Charles joyeux. Ce château n'est donc point une prison pour toi, chère enfant? les soins que tu me donnes ne sont donc pas seulement ceux de la pitié? Oh! si cela était, Odette, oh! que je serais heureux! Regarde-moi encore. Oh! ne te cache point ainsi.

— Sire, sire, vous me faites mourir de honte.

— Odette, sais-tu, dit le roi lui prenant les deux mains et l'attirant à lui, sais-tu que j'ai pris l'habitude de te voir, le soir quand je m'endors, la nuit quand je rêve, le matin quand j'ouvre les yeux? sais-tu que tu es l'ange gardien de ma raison; que c'est toi dont la baguette magique a chassé les démons qui hurlaient autour de moi? Mes jours, tu les as faits purs; mes nuits, tu les as faites tranquilles.

Odette ! Odette ! sais-tu que la reconnaissance est un faible sentiment pour de pareils bienfaits? Odette ! sais-tu que je t'aime?

Odette jeta un cri, dégagea ses mains de celles du roi, et demeura devant lui toute tremblante.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria-t-elle, que me dites-vous là?

— Je te dis, continua Charles, que tu es maintenant nécessaire à ma vie. Ce n'est point moi qui suis allé te chercher, n'est-ce pas?... J'ignorais que tu existasses ; c'est toi, âme d'ange, qui as deviné que l'on souffrait ici, et qui es venue. Je te dois tout, puisque je te dois ma raison, et que, ma raison, c'est mon pouvoir, ma force, ma royauté, mon empire. Eh bien, va-t'en, et tu me laisseras aussi pauvre et aussi nu que tu m'as trouvé ; car ma raison s'en ira avec toi. Oh ! je le sens, rien qu'à l'idée de te perdre, elle flotte déjà dans un nuage...

Il porta ses mains à son front.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! continua-t-il avec effroi, vais-je redevenir fou? Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi.

Odette jeta un cri et se précipita vers le roi.

— Oh ! sire, sire, s'écria-t-elle, ne parlez pas de cette manière.

Charles la regarda avec des yeux égarés.

— Oh ! sire, ne me regardez pas ainsi. Mon Dieu, mon Dieu, c'est votre regard insensé qui m'a fait tant de mal.

— J'ai bien froid, dit Charles.

Odette se jeta dans les bras du roi, le pressant contre sa poitrine pour le réchauffer et l'enveloppant de ses bras avec tout l'abandon de l'innocence.

— Éloigne-toi, Odette, éloigne-toi, dit le roi.

— Non, non, reprit Odette sans l'entendre; non, vous ne redeviendrez pas fou; non, Dieu prendra mon sang, Dieu prendra mes jours et vous laissera votre raison. Je resterai près de vous; je ne vous quitterai pas une minute, pas une seconde; je serai là toujours, toujours là.

— Dans mes bras, ainsi? dit le roi.

— Oui, ainsi.

— Et tu m'aimeras? reprit Charles la forçant de s'asseoir sur ses genoux.

— Moi, moi! dit Odette fermant les yeux et renversant sa tête pâle et échevelée sur l'épaule du roi; oh! je ne le dois pas, je ne le puis pas.

Les lèvres brûlantes de Charles lui fermèrent la bouche.

— Grâce, grâce, sire, je me meurs, murmura Odette.

Et elle s'évanouit.

Odette resta.

X

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, et tandis que Odette était couchée aux pieds de Charles, le regardant la tête renversée sur ses genoux, maître Guillaume entra vivement annonçant la reine.

— Ah! dit Charles, elle ne craint plus de se trouver avec le pauvre fou : on lui a dit que sa raison était revenue, et alors elle se hasarde à s'approcher de l'antre du lion. Faites entrer madame Isabel dans l'appartement à côté.

Maître Guillaume sortit.

— Qu'as-tu? dit le roi à Odette.

— Rien, répondit l'enfant en essuyant une grosse larme.

— Folle! dit le roi.

Puis il l'embrassa au front; et, lui prenant la tête entre ses deux mains, il se leva, lui reposa la tête sur le fauteuil, l'embrassa encore, et sortit. Odette resta dans la position où le roi l'avait mise. Un instant après, il lui sembla voir une ombre se projeter jusqu'à elle : elle se retourna.

— Monseigneur le duc d'Orléans! s'écria-t-elle cachant ses yeux entre ses mains.

— Odette!... dit le duc.

Et il la regarda avec l'immobilité de la stupéfaction.

— Ah! dit-il d'une voix amère, après un instant de silence, ah! c'est vous, madame, qui faites de tels miracles? Je savais que vous étiez une puissante enchanteresse; je savais que vous pouviez ôter la raison; mais j'ignorais que vous pussiez la rendre.

Odette poussa un soupir.

— Maintenant, continua le duc, je comprends cette vertu sévère et armée : quelque bohémienne vous avait prédit que vous seriez reine de France, et l'amour du premier prince du sang ne vous suffisait pas.

— Monseigneur, dit Odette en se levant et en montrant au duc son visage calme et digne, lorsque je suis venue près du roi, notre sire, j'y suis venue comme une victime qui se dévoue, et non comme une courtisane qui cherche fortune; peut-être que, si j'eusse alors trouvé, près du roi, quelque prince du sang, sa présence m'eût soutenue; mais je ne vis ici qu'un malheureux n'ayant d'autre couronne au front que la couronne d'épines, un être abandonné de Dieu, privé de la raison et de l'instinct, n'ayant plus même ce que la nature a donné au dernier des animaux, le sentiment de sa conservation. Eh bien, cet homme, ce malheureux, la veille, c'était un roi jeune, beau, puissant; dans l'espace d'une nuit, il avait vécu trente années; entre deux soleils, son front s'était ridé comme celui d'un vieillard; de toute sa puissance, il ne lui restait plus même la volonté d'être puissant, car son esprit avait laissé échapper sa mémoire et sa raison. Alors, en voyant cette jeunesse

vieillie, cette beauté séchée, cette puissance évanouie, je me suis laissé prendre d'une grande compassion pour un si grand malheur. La royauté sans trône, sans sceptre, sans couronne, l'antique, la sainte royauté, se traînant sur ses genoux, criait miséricorde, et nul ne lui répondait; elle tendait les bras, et nul ne lui donnait la main; elle versait des larmes, et nul ne lui essuyait le visage. Oh! j'ai senti alors que j'étais élue, et que Dieu m'avait réservée pour une grande mission; qu'il y avait des positions si étrangement en dehors des calculs ordinaires de la vie, que les conventions habituelles de la société s'effaçaient devant elles; que le mot de vertu était, dans ce cas, un poignard avec lequel on achevait de tuer un moribond, et qu'il valait mieux perdre son âme et sauver une vie, quand cette âme n'est que celle d'une pauvre jeune fille, et que cette vie est celle d'un grand roi.

Le duc d'Orléans la regardait avec étonnement : il écoutait cette éloquence du cœur, qui lui était venue tout à coup, comme ces fleurs qui s'ouvrent en une nuit.

— Vous êtes une étrange jeune fille, Odette, lui dit le duc, et vous seriez un ange du ciel, si ce que vous me dites là était vrai. Mais je veux le croire : pardon de vous avoir offensée, alors; mais c'est que je vous aimais tant!

— Et moi donc, monseigneur; oh! si vous aviez été malheureux!...

— Oh! Charles, Charles! s'écria le duc d'Orléans en se frappant le front.

En ce moment, le roi rentra. Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; maître Guillaume venait derrière le roi.

— Monseigneur le duc d'Orléans, dit-il, Dieu merci, voilà le roi en bon état: je vous le rends et livre; mais, dorénavant, qu'on se garde bien de le fâcher ou de le surcharger, car il n'est point encore bien ferme dans ses esprits, et surtout — regardant Odette — ne le séparez pas de son bon génie; tant qu'il l'aura près de lui, je réponds de tout.

— Maître Guillaume, répondit le duc, vous n'estimez point assez votre science, et elle est assez nécessaire au roi pour que vous non plus ne le quittiez pas.

— Oh! monseigneur, dit maître Guillaume en mouvant la tête, je suis maintenant un pauvre vieillard faible et impotent qui ne peux supporter l'ordonnance de la cour; laissez-moi m'en retourner dans ma ville de Laon. J'ai accompli ma destinée, et maintenant je puis mourir.

— Maître Guillaume, dit le duc, votre récompense regarde messeigneurs de Berry et de Bourgogne, et j'espère qu'ils vous la feront riche et belle. En tout cas, et si vous n'étiez pas content d'eux, venez trouver Louis d'Orléans, et vous verrez qu'il n'a point usurpé la réputation de magnifique.

— Dieu a déjà fait pour moi plus que les hommes

ne pourraient faire, dit maître Guillaume en s'inclinant, et le peu qu'ils feront après lui sera toujours trop relativement à mes mérites.

Maître Guillaume s'inclina et sortit ; le lendemain, quelque instance qu'on pût lui faire, il quitta le château de Creil et s'en retourna dans sa maison, près de la ville de Laon, et jamais plus ne revint à Paris, quoiqu'on lui eût donné mille couronnes d'or, et qu'on eût mis à sa disposition, pour le voyage, quatre chevaux des équipages de la cour.

Le roi, de son côté, rentra en l'hôtel Saint-Paul, près duquel il donna un petit séjour à Odette, et tout revint à peu près au même état qu'avant la maladie.

Le roi avait surtout hâté son retour aux affaires du gouvernement pour donner son appui à une grande et sainte entreprise qu'il avait toujours rêvée : c'était une croisade contre les Turcs.

Des ambassadeurs de Sigismond étaient arrivés à Paris pendant que le roi était à Creil, et, là, ils avaient raconté les projets de Bajazet, qui venait de succéder à son père, tué dans une grande bataille qu'il avait livrée à Sigismond ; lui-même avait annoncé ses projets, qui n'étaient autres que d'envahir la Hongrie, de traverser les royaumes de la chrétienté, en les rangeant sous sa domination, et en laissant ensuite à chacun d'eux la liberté de suivre sa loi ; puis d'arriver ainsi à Rome à grande puissance, et de faire manger l'avoine à son cheval de bataille sur le maître-

autel de Saint-Pierre. C'étaient là d'abominables blasphèmes, qui devaient soulever contre ce mécréant tout ce qui portait un cœur chrétien. Aussi le roi Charles avait-il juré que la France, cette fille aînée du Christ, ne souffrirait pas une pareille profanation, dût-il marcher en personne contre les infidèles, ainsi que l'avaient fait les rois Philippe-Auguste, Louis IX et Louis VII, ses prédécesseurs. Le comte d'Eu, qui avait repris l'épée de connétable des mains de Clisson, et le maréchal Boucicaut, qui avait voyagé dans les pays infidèles, appuyaient fortement la résolution du roi, et disaient qu'il était du devoir de tout chevalier faisant le signe de la croix de se réunir contre l'ennemi commun.

Mais celui qui avait pris le plus à cœur cette grande entreprise était le duc Philippe de Bourgogne; il y était poussé par son fils, le comte de Nevers, qui espérait être nommé chef de cette armée d'élite et faire, avec elle, de grandes et belles armes. Le duc de Berry, de son côté, n'y mettait nulle opposition : elle fut donc promptement résolue dans le conseil. Alors on congédia les ambassadeurs avec la parole du roi; on envoya des messagers à l'empereur d'Allemagne et au duc d'Autriche pour obtenir passage dans leurs États, et l'on écrivit au grand maitre de l'ordre Teutonique et aux chevaliers de Rhodes, pour leur annoncer que Jean de Bourgogne allait marcher à leur secours, accompagné de mille chevaliers et écuyers choisis parmi les plus vaillants hommes du royaume,

afin de résister aux menaces et paroles du roi Bajazet, dit l'Amorath-Baquin.

Le duc de Bourgogne s'occupa donc activement de monter lui-même la maison militaire de son fils aîné, car il voulait qu'elle fût digne d'un prince de la fleur de lis. La première chose à laquelle il songea fut de mettre près de lui un chevalier d'une grande expérience et d'un grand courage. Il écrivit donc au seigneur de Coucy, qui arrivait à point de Milan, afin qu'il vînt lui parler en l'hôtel d'Artois, qu'ils habitaient. Sire Enguerrand se rendit en toute hâte à leur invitation, et à peine le duc et la duchesse l'eurent-ils aperçu, qu'ils allèrent au devant de lui en lui disant :

— Sire de Coucy, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la croisade qui se prépare, et dont notre fils doit être le chef ; vous savez que ce fils sera le soleil de la maison de Bourgogne : eh bien, nous le confions entièrement à vous et à votre grand courage ; car nous savons que, de tous les chevaliers de France, vous êtes le plus habile au métier des armes. Nous vous supplions donc d'être son compagnon et son conseiller pendant le rude voyage qu'il va entreprendre, et que nous prions Dieu de faire tourner à notre honneur et à celui de la chrétienté.

— Monseigneur, et vous, madame, répondit le sire de Coucy, une pareille requête est pour moi un ordre, et, s'il plaît à Dieu, je ferai ce voyage par deux raisons : la première, par dévotion et pour défendre

la foi et Jésus-Christ; la seconde, pour tâcher de me rendre digne de l'honneur que vous me faites. Cependant, cher sire et chère dame, vous me devriez dispenser de cette responsabilité et en charger un plus digne, par exemple, messire Philippe d'Artois, comte d'Eu et connétable de France, ou bien encore son cousin, le comte de la Marche; tous deux doivent être de cette expédition, je crois, et tous deux lui sont plus proches de sang et d'armes.

— Sire de Coucy, interrompit le duc, vous avez plus vu et plus fait que ceux que vous nous citez là. Vous connaissez le pays qu'il vous faut traverser, et eux ne l'ont jamais parcouru; ils sont de braves et loyaux chevaliers, mais vous êtes maître en loyauté et en chevalerie, et nous vous renouvelons notre prière.

— Monseigneur, répondit le sire de Coucy, j'obéirai à votre commandement, et je m'en tirerai à mon honneur, je l'espère, avec l'aide de messire Guy de la Trémouille, de messire Guillaume, son frère, et de l'amiral de France, messire Jean de Vienne.

Cette chose décidée, le duc s'occupa de se procurer de l'argent pour faire à son fils un état digne de lui. Il leva donc une taille, à l'occasion de la chevalerie de son fils, sur tout le plat pays, sur les seigneurs des châteaux et sur les bourgeois des villes fermées, et cette taille monta à cent vingt mille couronnes d'or; mais, comme elle était encore loin d'être suffisante pour entretenir le train avec lequel on voulait qu'il parût, il fit ordonner à tous les seigneurs et

dames qui tenaient des fiefs de lui, d'avoir à se préparer à partir, les ayant désignés comme devant faire partie de la maison de son fils, libres cependant qu'ils étaient de se dispenser de ce voyage en payant une taxe raisonnable; et cette taxe était, pour les uns, de deux mille, pour les autres, de mille, enfin, pour les autres, de cinq cents couronnes, selon le revenu de la terre.

Les vieilles dames et les anciens chevaliers qui, comme le dit Froissart, craignaient le travail de corps, payèrent à la volonté du duc; quant aux jeunes gens, on leur répondait que ce n'était pas de leur argent, mais de leur personne que l'on faisait cas; ainsi, qu'ils eussent à s'apprêter à partir à leur frais et à faire compagnie, en ce saint voyage, à leur seigneur Jean; et, de cette seconde taxe, le duc trouva encore soixante mille couronnes.

Tout se prépara donc aussi rapidement que possible, si bien que, vers le 15 du mois de mai, chacun se trouvant en ordonance de guerre, le comte Jean donna le signal du départ en se mettant lui-même en marche. Il était suivi de plus de mille chevaliers et écuyers, tous gens de vaillance et de rang, parmi lesquels on comptait des seigneurs tels que le comte d'Eu, connétable de France; messires Henri et Philippe de Bar, le sire de Coucy, messire Guy de la Trémouille, messire Boucicaut, maréchal de France; messire Regnault de Roye, le seigneur de Saint-Py et messire Jean de Vienne. Le vingtième jour du mois de mai, toute cette armée entra en Lorraine; puis,

traversant le comté de Bar et de Bourgogne, elle passa en Alsace, traversa le pays d'Aunay et le fleuve du Rhin, fit halte un instant en Wurtemberg, et atteignit l'Autriche, où ceux qui la composaient furent reçus à grand honneur et à grande chère par son duc, qui les attendait; là, chacun se sépara, tirant de son côté, pour plus de facilité dans la marche, après s'être donné rendez-vous en la ville de Bude, en Hongrie.

Sur ces entrefaites, de grandes et importantes affaires se nouaient à Paris; des ambassadeurs d'Angleterre y étaient arrivés, demandant en mariage, pour le roi Richard, madame Isabel de France, qui n'était encore qu'une enfant. Cette union, excepté sous le rapport de l'âge, était convenable en tous points, l'Angleterre étant un royaume, et Richard un roi qui pouvaient s'allier parfaitement avec le royaume et le roi de France. De plus, cette union mettait à tout jamais fin à cette guerre d'extermination qui, depuis quatre règnes, désolait deux peuples nés sur la même terre, branches d'une même tige, qui, faibles par leur isolement, en s'appuyant l'une contre l'autre, résistent à toutes les tempêtes. Le mariage fut donc arrêté sans opposition, et madame Isabel fiancée à Richard d'Angleterre, qui devait, l'année suivante, la venir recevoir, à Calais*, des mains de Charles de France.

* Le mariage fut effectivement célébré en l'église Saint-Nicolas de Calais, le 4 novembre 1396.

Cependant les ordonnances que maître Guillaume avait laissées relativement au soin de la santé du roi étaient ponctuellement suivies, surtout en ce qu'il avait recommandé au sujet des distractions qu'il lui fallait prendre. Tous les jours, c'étaient des promenades à cheval, des dîners, soit au Louvre, soit au palais, et, tous les soirs, des danses à l'hôtel Saint-Paul; chacun, pour faire sa cour au roi et à ses parents, se mettait à la torture pour inventer quelques imaginations nouvelles, et les plus folles étaient toujours les mieux reçues. Quant à Odette, elle se mêlait peu de toutes ces fêtes, dont son caractère simple et triste l'eût éloignée, quand même une cause plus sacrée ne les lui eût point interdites. Elle allait devenir mère!

Le roi, de son côté, l'aimait avec cet amour profond et reconnaissant des âmes élevées : pas un jour ne se passait qu'il ne trouvât une heure à donner à sa douce garde-malade; et, lorsque, le soir, il récapitulait les fêtes de la journée, et, le matin, les plaisirs de la nuit, c'était toujours l'heure passée près d'elle qui lui apparaissait lumineuse entre les heures de repos.

Or, il advint que, vers l'époque où nous sommes arrivés, un jeune chevalier de Vermandois, qui était de la suite du roi, se maria à une demoiselle allemande qui était de la maison de la reine. Les augustes patrons des jeunes époux décidèrent, en conséquence, que les noces se feraient en l'hôtel Saint-Paul, et

chacun se mit en quête d'inventions nouvelles, afin que cette fête fût la plus joyeuse et la plus agréable que l'on eût donnée depuis longtemps. Comme le bal était masqué, le roi tenta de décider Odette à y assister; mais elle refusa constamment, alléguant le danger de sa position et la faiblesse de sa santé.

Le soir des noces arriva : chacun avait fait silencieusement ses préparatifs, afin de produire plus d'effet par la surprise qu'il comptait produire. Le bal s'ouvrit par les quadrilles de masques ordinaires; mais, sur les onze heures, les cris de « Place ! place ! » se firent entendre, et un valet de pique et un valet de carreau, la hallebarde à la main et vêtus des costumes caractéristiques de leur emploi, se placèrent aux deux côtés de la porte, qui donna presque aussitôt passage à un jeu de piquet complet : les rois arrivèrent par rang d'ancienneté; David marchait le premier, après lui venait Alexandre; après Alexandre, César; puis enfin, après César, Charlemagne. Chacun donnait la main à la dame de sa couleur, dont la queue de la robe était portée par un esclave. Le premier de ces esclaves représentait la paume; le second, le billard; le troisième, les échecs; le quatrième, les dés. A leur suite marchaient, comme faisant partie de leur maison, dix as, costumés en capitaines des gardes, et commandant chacun neuf cartes. Enfin, le cortége se termina par les valets de trèfle et de cœur, qui fermèrent la porte, pour indiquer qu'il n'y avait plus personne à entrer. Alors

la musique du bal donna le signal de la danse : aussitôt les rois, les dames et les valets formèrent des tierces et des quatorze, au grand amusement de la société ; puis, enfin, les rouges s'étant rangés d'un côté, et les noirs de l'autre, le ballet fut terminé par une contredanse générale où toutes les couleurs se trouvèrent mêlées sans distinction d'âge, de rang, ni de sexe.

On riait encore de cette imagination, qui avait été trouvée extrêmement plaisante, lorsqu'une voix, partie d'une salle à côté, demanda, en français, l'ouverture de la porte. Comme on présuma que cette demande était faite pour l'introduction d'une nouvelle mascarade, on s'empressa d'y faire droit. En effet, celui qui réclamait l'entrée du bal était un chef sauvage conduisant, avec une corde, cinq de ses sujets liés les uns aux autres et cousus dans des cottes de toile, sur laquelle on avait, à l'aide de poix-résine, collé du lin fort délié, auquel on avait donné, par la teinture, la couleur des cheveux : ces six hommes paraissaient donc nus et couverts de poils comme des satyres. Les dames poussèrent de grands cris et se reculèrent en les apercevant, si bien qu'il se forma au milieu de la salle un cercle vide, au milieu duquel les nouveaux venus entrèrent et exécutèrent les danses les plus grotesques. Au bout d'un instant, la frayeur avait disparu, et toutes les dames s'étaient rapprochées, à l'exception de madame la duchesse de Berry, qui persistait à rester dans un coin ; ce que

voyant le chef des sauvages, il alla à elle, croyant lui faire peur. Au même instant, de grands cris retentirent dans la salle : M. le duc d'Orléans venait imprudemment d'approcher une torche de l'un des masques ; au même instant, les cinq sauvages, qui étaient liés l'un à l'autre, se trouvèrent en feu. L'un d'eux s'élança aussitôt hors de l'appartement, tandis qu'un autre, oubliant son propre danger et sa propre douleur, fit entendre ces mots terribles :

— Sauvez le roi ! au nom du ciel, sauvez le roi !

Alors madame la duchesse de Berry, se doutant que celui qui venait à elle n'était autre que Charles, lui jeta ses deux bras autour du corps ; car il voulait retourner vers ses compagnons, quoiqu'il ne pût leur porter aucun secours et qu'il courût le danger d'être brûlé avec eux, et, se cramponnant à lui, elle le retint en appelant à son aide ; et l'on entendait toujours les mêmes cris de douleur et la même voix disant avec angoisse :

— Sauvez le roi ! sauvez le roi !

C'était un spectacle horrible que celui de ces quatre hommes tout en feu, et dont personne n'osait approcher ; car la poix, comme une sueur ardente, ruisselait de leur corps sur le plancher, et les lambeaux qu'ils arrachaient de ces vêtements maudits déchiraient avec eux les chairs vivantes, comme la tunique de Nessus ; si bien qu'en cette salle de Saint-Paul, sur l'heure de minuit, dit Froissart, c'était hideux et pitié que d'ouïr et de voir ; car, des quatre

qui brûlaient, il y en avait déjà deux de morts et éteints sur la place : l'un était le jeune comte de Joigny et l'autre le sire Émery de Poitiers. Quant aux deux autres, on les emportait à demi brûlés en leur hôtel : c'étaient messire Henri de Guisay et le bâtard de Foix, lequel disait encore d'une voix mourante, sans songer à son propre martyre :

— Sauvez le roi ! sauvez le roi !

Le cinquième, qui avait quitté la salle tout enflammé, était le sire de Nantouillet : il s'était rappelé qu'il avait passé, en venant près de la bouteillerie, et qu'il y avait vu de grandes cuves pleines d'eau où l'on rinçait les verres et les hanaps : il se dirigea donc de ce côté, et se jeta dans l'une d'elles; cette présence d'esprit le sauva.

Quant au roi, il avait dit qui il était à sa tante de Berry, et celle-ci, lui montrant madame Isabel évanouie aux bras de ses femmes, avait obtenu de lui qu'il courût à ses appartements pour changer d'habits : la terreur que l'on avait eue, relativement à lui, fut donc bientôt calmée; car il rentra, au bout de quelques minutes, dans la salle, démasqué et vêtu de ses habits ordinaires. Madame Isabel ne reprit ses sens qu'à sa voix; encore douta-t-elle longtemps que ce fût bien lui et qu'il ne lui fût rien arrivé.

Quant au duc d'Orléans, il était au désespoir; mais sa douleur ne rémédiait à rien qu'à montrer que cet accident était arrivé par son trop d'imprudence et de jeunesse : il criait à qui voulait l'entendre que

tout devait peser sur lui, punition et repentir, et que, maintenant qu'il voyait le malheur qui était advenu par sa folie, il donnerait sa vie pour racheter celle des malheureux qu'il avait tués. Le roi lui pardonna; car il était évident qu'il n'y avait eu aucune mauvaise intention de sa part.

La nouvelle de cet accident se répandit promptement dans Paris : seulement, on ignorait que le roi eût été sauvé, de sorte que, le lendemain matin, il y avait, dans toutes les rues, une grande affluence de peuple, murmurant hautement contre ces jeunes insensés qui entretenaient le roi dans de pareilles oisivetés. On parlait de venger sa mort sur ceux qui l'avaient causée; et déjà de vagues soupçons circulaient sur le duc d'Orléans, auquel, à la mort du roi, devait échoir le royaume de France. Les ducs de Berry et de Bourgogne, qui venaient, le premier de l'hôtel de Nesle, et le second de l'hôtel d'Artois, se rencontrèrent le matin à l'hôtel Saint-Paul. Ils avaient traversé ces flots de peuple; ils avaient entendu les rugissements sourds du lion; ils connaissaient et craignaient sa colère : ils se rendirent donc près du roi, et lui conseillèrent de monter à cheval et de se promener par les rues de Paris; et, lorsque le roi y eut consenti, le duc de Bourgogne fit ouvrir la fenêtre, s'avança sur le balcon, et cria à haute voix:

— Le roi n'est pas mort, braves gens, et vous allez le voir.

Un instant après, le roi sortit effectivement, ac-

compagné de ses oncles, et, après avoir chevauché par tout Paris, pour apaiser ce peuple, il revint à la grande église de Notre-Dame, où il entendit la messe et fit ses offrandes. Il retournait vers l'hôtel Saint-Paul, après avoir accompli ce devoir, lorsqu'en passant par la rue des Jardins, il entendit un cri si profondément sorti du cœur, qu'il tressaillit et leva la tête. Celle qui venait de le pousser était une jeune fille à demi renversée sur le bras de sa nourrice. A peine le roi l'eut-il aperçue, qu'il sauta à bas de son cheval, dit à ses oncles de revenir sans lui à son hôtel, courut vers la maison où était cette femme, monta rapidement l'escalier, et s'élança dans une chambre, s'écriant tout épouvanté :

— Qu'as-tu donc, chère enfant, pour être ainsi pâle et tremblante?

— J'ai, répondit Odette, que je vous ai cru mort, et que je me meurs.

XI

Odette avait effectivement cru mourir en prononçant ces mots, car elle était évanouie : Charles la prit dans ses bras, et la porta sur le lit qu'elle venait de quitter. Jehanne lui laissa tomber quelques gouttes d'eau sur le visage; elle rouvrit les yeux.

— Ah! s'écria-t-elle en jetant ses bras autour du

cou de son amant, ah! mon Charles, mon roi, mon seigneur, vous n'êtes donc pas mort!

Et toute la vie de cet être angélique était concentrée dans ses yeux.

— Mon enfant chérie, dit le roi, je vis encore pour t'aimer.

— Pour m'aimer?

— Oh! oui.

— C'est bon d'être aimée, cela aide à mourir, dit tristement Odette.

— Mourir? répéta le roi avec effroi; mourir? Voilà deux fois que tu redis ce mot; mais tu es donc malade, tu es donc souffrante? Pourquoi es-tu si pâle?

— Vous le demandez, monseigneur? reprit Odette. Ne savez-vous donc pas qu'une funeste nouvelle a couru par toute la ville, qu'elle est entrée ici comme partout, qu'il s'est élevé au milieu de la nuit un grand cri qui a été entendu d'un bout de Paris à l'autre : «Le roi est mort?» Vous figurez-vous, monseigneur, quand j'ai entendu ces paroles? elles m'ont été au cœur, comme un poignard; j'ai senti que quelque chose de nécessaire à la vie se brisait en moi; alors j'ai été bien contente, car j'ai été sûre de ne pas vous survivre, et j'ai béni Dieu; maintenant, voilà que vous vivez et que c'est moi seule qui meurs; Dieu soit béni encore: sa bonté est grande, sa miséricorde est infinie!

— Que dis-tu là, Odette? Mais tu es folle! Mourir! toi, mourir! Et pourquoi cela? et comment cela?

—Pourquoi, je vous l'ai dit; comment, je l'ignore. Je sais seulement que mon âme a été prête à me quitter; et que, lorsque j'ai appris que vous viviez, je n'ai demandé à Dieu qu'une chose, c'était de vous revoir; car, pour lui demander de vivre aussi, je sentais que c'était inutile. Je vous ai revu, je suis heureuse, je puis mourir. O mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, si toutes mes pensées sont pour lui! Charles, que je souffre! Oh! serre-moi dans tes bras, que je meure dans tes bras!...

Et elle s'évanouit une seconde fois.

Le roi la crut morte; il la pressait contre son cœur avec des cris et des sanglots. Tout à coup il tressaillit, car il avait senti un mouvement étrange; c'était l'enfant qui s'agitait dans le sein de sa mère.

— Oh! s'écria Charles reprenant toute sa présence d'esprit, oh! courez, Jehanne, courez chez mon propre médecin, amenez-le ici. Dites-lui, s'il le faut, que c'est moi qui me meurs; mais qu'il vienne à l'instant, à la minute : elle n'est pas morte, et l'on pourra peut-être la sauver.

Jehanne s'élança hors de l'appartement et courut aussi vite que le lui permettait son âge, à l'adresse que lui avait donnée le roi. Dix minutes après, elle rentra; le médecin la suivait.

Odette était revenue à elle, mais si faible, qu'elle ne pouvait parler. Charles, les yeux fixés sur les siens, immobile, le front couvert de sueur, la re-

gardait avidement : de temps en temps, Odette poussait un léger cri.

— Oh! venez, venez, maître! s'écria Charles en apercevant le docteur : venez et sauvez-la-moi : alors, vous aurez sauvé plus que ma couronne, plus que mon royaume, plus que ma vie ; vous aurez sauvé celle qui m'a rendu à la raison, quand j'étais fou ; celle qui, près de moi, dévouée et patiente comme un ange, a veillé pendant de longs jours et d'éternelles nuits ; puis, lorsque vous l'aurez sauvée, demandez-moi ce que voudrez, et vous l'aurez, pourvu que ce que vous désirez soit au pouvoir du plus puissant roi de la chrétienté.

Odette regarda le roi avec une indicible expression de reconnaissance. Le médecin s'approcha d'elle et lui toucha le pouls.

— Cette jeune femme va entrer dans les douleurs de l'enfantement, dit-il au roi, et cependant son fruit n'est point à terme ; elle aura eu quelque frayeur violente, quelque secousse inattendue.

— Oui, c'est cela! dit le roi. Eh bien, maître, puisque vous connaissez si parfaitement la cause de son mal, vous pouvez la sauver, n'est-ce pas?

— Monseigneur, vous devriez rentrer à l'hôtel Saint-Paul, puis l'on vous irait querir quand tout serait fini.

Odette fit un mouvement pour retenir le roi; puis, presque aussitôt, ouvrant ses bras et les laissant tomber sur son lit :

— Monseigneur, dit-elle d'une voix faible, le maître a raison : mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

Le roi prit le médecin dans un coin, et, le regardant fixement :

— Maître, lui dit-il, est-ce pour m'éloigner? est-ce pour que je ne la voie pas mourir ? Alors rien ne me fera sortir, voyez-vous ; ne me l'ôtez pas une minute, une seconde, si vous ne devez pas me la rendre vivante.

Le médecin alla à Odette, lui prit de nouveau la main, la regarda attentivement ; puis, retournant au roi :

— Vous pouvez sortir, monseigneur, lui dit-il ; cette enfant peut vivre jusqu'à demain.

Le roi serra convulsivement les mains du docteur, et deux larmes coulèrent sur ses joues.

— Mais c'est donc vrai qu'elle est condamnée? murmura-t-il d'une voix creuse ; mais elle va donc mourir? je vais donc la perdre? Oh ! je ne la quitte pas alors ! Rien ne me fera sortir d'ici, rien au monde.

— Vous en sortirez cependant, sire, et une seule parole vous déterminera : l'émotion produite par votre présence peut rendre plus douloureuse et plus difficile la crise qui va se passer, et tout dépend de cette crise ; s'il y a un espoir, il est là.

— Je pars ! je pars, alors ! je la laisse ! dit le roi.

Puis, courant à Odette, il la pressa dans ses bras.

— Odette, lui dit-il, sois patiente et courageuse; je voudrais ne pas te quitter, mais on me dit qu'il le faut. Garde-toi pour moi; je reviens, je reviens.

— Adieu, monseigneur, dit tristement Odette.

— Non, pas adieu; au revoir.

— Dieu le veuille! murmura l'enfant en fermant les yeux et en laissant retomber sa tête sur son oreiller.

Le roi rentra à l'hôtel Saint-Paul, pleurant et désespéré; il se renferma dans son appartement, et passa deux heures qui lui parurent deux siècles, essayant vainement de se distraire, et constamment obsédé par une seule pensée : lui-même sentait des douleurs aiguës traverser sa tête; des flammes passaient devant ses yeux; il pressait son front brûlant entre ses mains, comme pour y retenir la raison; car, revenue d'hier à peine, il la voyait s'envoler de nouveau. Enfin, au bout de quelque temps, il sentit qu'il n'y pouvait plus tenir, se précipita hors de son appartement, sortit en courant de l'hôtel Saint-Paul, reprit le chemin de la rue des Jardins, aperçut la maison, puis s'arrêta tout à coup; il tremblait de tout son corps. Au bout d'un instant, il se remit à marcher, mais aussi lentement que s'il eût déjà suivi le convoi funéraire. Il arriva enfin, hésitant à passer le seuil, tout près qu'il était de retourner à l'hôtel Saint-Paul et d'attendre qu'on l'y vînt chercher, comme on le lui avait promis. Enfin, il monta machinalement l'escalier, il arriva à la porte, et, là, prêtant l'oreille, il entendit des cris.

Au bout de quelques minutes, les cris cessèrent. Jehanne tira rapidement la portière; le roi était agenouillé derrière.

— Eh bien, dit-il avec angoisse, Odette? Odette?

— Elle est délivrée; elle vous attend.

Le roi s'élança dans l'appartement, riant et pleurant à la fois; puis il s'arrêta tout à coup devant le lit où Odette était couchée, ayant sa fille entre ses bras*; car elle était si pâle, qu'elle semblait une madone de marbre.

Et cependant, malgré cette pâleur, il y avait sur les lèvres de la jeune mère un sourire doux et plein d'espérance, un sourire ineffable et inconnu, un sourire comme la mère en a pour son enfant, un de ces sourires composés d'amour, de prière et de foi.

Voyant l'hésitation de Charles, elle rassembla toutes ses forces, prit son enfant, et, le présentant au roi :

— Monseigneur, voilà ce qui vous restera de moi, lui dit-elle.

— Oh! la mère et l'enfant vivront! dit Charles les rassemblant l'un et l'autre sur sa poitrine. Dieu laissera sur la même tige la rose et le bouton : que lui aurions-nous fait, pour qu'il nous séparât?

— Monseigneur, dit le médecin, il serait bon que cette pauvre souffrante prît du repos.

* Cette fille, qui s'appela Marguerite de Valois, fut mariée au sire de Harpedanne, et reçut en dot la terre de Belleville en Poitou.

— Oh ! laissez-le-moi, dit Odette; mon repos sera plus doux et plus calme, quand je le saurai là. N'oubliez pas que, s'il me quitte, je puis ne pas le revoir, et que je n'ai vécu si longtemps que parce que la nature a fait un miracle en faveur de l'enfant que j'avais à mettre au jour.

A ces mots, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Charles. Jehanne prit la petite fille; le médecin sortit. Odette et le roi restèrent seuls.

— Maintenant, mon enfant, dit le roi, je vais veiller à mon tour près de ton chevet, comme tu veillas si longtemps près du mien. Dieu a fait un miracle en ta faveur : je suis moins digne que toi de sa bonté; mais j'espère dans son indulgence. Dors; je prierai.

Odette sourit tristement, serra d'une manière presque insensible la main du roi, et ferma les yeux. Quelques minutes après, le souffle de sa bouche et le soulèvement de sa poitrine annoncèrent qu'elle dormait.

Charles, retenant son haleine, et sans mouvement, regardait ce visage si pâle, qu'on eût dit qu'il appartenait déjà à la tombe, si ses lèvres, colorées d'un rouge vif, et le battement précipité de ses artères, n'eût indiqué qu'une vie toute fébrile courait encore dans ses veines. De temps en temps, des mouvements nerveux couraient par tout ce faible corps, et, immédiatement après eux, des gouttes de sueur froide roulaient sur son front. Enfin, ces mouvements de-

vinrent plus fréquents, des soupirs étouffés sortirent de sa poitrine, de faibles et légers cris annoncèrent qu'elle se débattait sous le poids d'un rêve. Charles vit que son sommeil était devenu une souffrance; il la réveilla.

Odette ouvrit les yeux; ses regards, déjà ternis, restèrent un instant vagues et incertains, parcourant tous les objets qui l'entouraient; enfin, ils s'arrêtèrent sur le roi : elle le reconnut et poussa un cri de joie.

— Oh ! vous voilà donc, monseigneur ! C'était un rêve, et je ne vous ai point quitté encore !

Charles la pressa contre son cœur.

— Imaginez-vous, lui dit-elle, qu'à peine j'étais endormie, lorsqu'un ange est descendu au pied de mon lit, là; il avait une auréole d'or au front, des ailes blanches aux épaules, et une palme à la main. Il m'a regardée doucement, et m'a dit :

» — Je viens te chercher, Dieu te demande.

» Je lui ai montré que vous me teniez dans vos bras, et je lui ai répondu que je ne pouvais pas vous quitter. Aussitôt il me toucha de sa palme, et j'ai senti que j'avais des ailes. Puis, je ne sais plus comment cela s'est fait, c'était moi qui veillais, et vous qui dormiez. Alors il s'est enlevé, l'ange; je l'ai suivi, vous emportant dans mes bras, et nous avons commencé de monter ensemble vers le ciel. D'abord, j'étais bien heureuse, je me trouvais forte et légère, et je respirais facilement; mais, peu à peu, j'ai senti

que vous pesiez à mes bras : n'importe, je montais toujours ; mais ma respiration devenait pénible, haletante. Je voulus vous réveiller, et je ne pus ; vous dormiez d'un sommeil de plomb. Je tentai de crier, espérant que vous entendriez ma voix ; mais ma voix s'arrêta dans ma gorge. Je tournai ma tête vers l'ange, pour lui demander secours ; il m'attendait à la porte du ciel, et me faisait signe de le rejoindre. Je voulus lui dire que je ne pouvais plus avancer, que j'étouffais, que vous pesiez à mes bras comme un monde ; mais pas un son, pas une parole ne sortait de ma bouche ; mes bras s'engourdissaient, je vous sentais près de m'échapper. Je n'avais plus que deux coups d'aile à donner pour rejoindre l'ange ; je le touchais presque ! J'étendis la main pour saisir les plis de sa robe : c'était mon dernier effort ! Je ne trouvai qu'une vapeur sans résistance et sans force ; le bras qui vous portait retomba comme s'il était mort, et je vous vis, vous, roulant précipité. Je jetai un cri : c'est alors que vous m'avez réveillée... Merci, merci !

Elle colla ses lèvres contre les joues de Charles, et, succombant sous les émotions de ce rêve, elle ferma de nouveau les yeux.

Le roi la vit se rendormir ; pendant quelques instants encore, il veilla sur son sommeil, de peur qu'un autre songe ne revînt la tourmenter. Puis il lui sembla à lui-même que des vertiges passaient sur son front ; les objets qui l'environnaient semblaient tourner ; la chaise sur laquelle il était assis vacillait. Il aurait

voulu se lever, ouvrir une fenêtre, chasser cette espèce de délire; mais il fallait réveiller Odette; Odette, qui dormait si calme dans ses bras, dont les lèvres étaient redevenues plutôt pâles qu'animées, dont le sang s'était calmé; Odette, à qui deux heures de repos pouvaient rendre des forces : il n'en eut pas le courage. Pour échapper à ce délire, il posa sa tête près de celle d'Odette, ferma les yeux à son tour, continua de voir, quelque temps encore, des objets étranges et insaisissables qui flottaient en l'air et passaient sans toucher le sol; une espèce de fumée, dans laquelle petillaient des étincelles, vint couvrir tout cela; puis les étincelles s'éteignirent, tout rentra dans l'immobilité, la nuit et le silence : il s'endormit.

Au bout d'une heure, une sensation glacée le réveilla : la tête d'Odette était tombée sur sa joue, et c'est là qu'il avait froid; il se sentait tout engourdi par le poids du corps de la jeune fille. Il voulut la replacer sur son lit : elle était plus pâle que jamais; toutes couleurs avaient disparu de ses lèvres. Il approcha sa bouche de la sienne, et ne sentit plus son souffle; il se précipita sur elle, la couvrant de baisers, puis tout à coup il poussa un grand cri.

Jehanne et le docteur entrèrent et coururent au lit : Odette n'y était plus; ils regardèrent autour d'eux, et ils aperçurent, dans un coin, Charles assis, tenant dans ses bras le corps de la jeune fille enveloppé dans ses draps : les yeux d'Odette étaient fer-

més, ceux de Charles étaient fixes et ouverts. Odette était morte, Charles était fou.

On ramena le roi à l'hôtel Saint-Paul ; il avait perdu tout sentiment et tout souvenir, se laissant faire et mener comme un enfant. Le bruit se répandit aussitôt, par tout l'hôtel, du malheur qui lui était arrivé, et chacun l'attribua à la terreur de la nuit. La reine apprit cette nouvelle en revenant de la rue Barbette, où elle faisait meubler un petit séjour ; elle courut aussitôt à la chambre du roi. Il était toujours dans la même immobilité ; mais à peine eut-il aperçu les fleurs de lis dont était parsemée la robe de madame Isabel, que son ancienne haine pour cet emblème de la royauté reparut. Jetant alors un cri qui ressemblait au rugissement d'un lion, il saisit une épée qu'on avait imprudemment laissée contre son fauteuil, la tira hors du fourreau, et s'avança vers sa femme pour l'en frapper. La reine, menacée, saisit, de ses mains nues, le fer près de la garde et à l'endroit où il ne coupe pas ; mais Charles, tirant violemment à lui l'épée qu'il voulait dégager, en fit glisser la lame dans toute sa longueur entre les mains de madame Isabel. Le sang jaillit ; la reine se précipita vers la porte en poussant de grands cris, et, là, rencontrant le duc d'Orléans, elle lui montra ses blessures.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria le duc pâlissant, et qui vous a traitée ainsi ?

— Il y a, s'écria madame Isabel, que monseigneur est plus insensé et plus féroce que jamais, et qu'il a

voulu me tuer, cette fois, comme il avait voulu vous tuer l'autre. Oh! Charles, Charles! continua-t-elle en se retournant vers le roi et en secouant ses mains toutes ruisselantes, voilà du sang qui retombera sur ta tête : malheur à toi, malheur!

XII

Pendant ce temps, les croisés avaient passé le Danube et étaient entrés en Turquie : ils y avaient fait des armes merveilleuses, avaient pris à merci des villes et des châteaux, et nul n'était venu contre eux qui pût résister à leur puissance. Ils étaient arrivés devant Nicopolis, et, y ayant mis le siége, ils le pressaient durement, poussant assaut sur assaut; si bien que, comme on n'avait nulle nouvelle de Bajazet, le roi de Hongrie disait déjà aux seigneurs de France, aux comtes de Nevers, d'Eu, de la Marche, de Soissons, aux seigneurs de Coucy et aux barons et chevaliers de Bourgogne :

— Beaux seigneurs, Dieu merci, la saison a été bonne; car nous avons fait de grandes armes, anéanti la puissance de la Turquie, dont cette ville est le dernier rempart; une fois prise,—car je ne doute pas que nous ne la prenions, — mon avis est que nous n'allions pas plus avant cette année: nous nous retirerons, si vous le voulez bien, en mon royaume de

Hongrie, où j'ai foule de forteresses, de villes et de châteaux prêts à vous recevoir. Cet hiver sera employé à prendre toutes nos mesures pour l'été à venir; nous écrirons au roi de France, nous lui dirons en quel train sont nos besognes, et, au printemps prochain, il nous enverra des troupes fraîches; peut-être même que, lorsqu'il saura où nous en sommes, il viendra lui-même en personne, car il est jeune, de grande volonté, et aime fort les armes, comme vous le savez; mais, qu'il vienne ou non, l'été prochain, s'il platt à Dieu, nous chasserons les infidèles du royaume d'Arménie, nous passerons le bras Saint-Georges *, et nous irons en Syrie délivrer les ports de Jaffa et de Bérouth, et conquérir Jérusalem et toute la terre sainte; si le soudan vient au-devant de nous, il ne s'en ira point sans bataille.

De pareils projets plaisaient fort au courage et au caractère des chevaliers français; aussi, chacun les accueillait-il avec enthousiasme, et les jours se passaient au milieu de cette brave et insoucieuse gaieté qui est, chez nos soldats, moins un effet de leur orgueil personnel que de la confiance naïve qu'ils prennent si facilement en des chefs de rang et de cœur : les choses cependant devaient se passer bien autrement qu'ils ne l'espéraient.

Bajazet, dont on n'entendait point parler, et dont la prétendue inertie entretenait les chevaliers dans la

* Le détroit des Dardanelles.

confiance, avait passé l'été à rassembler son armée : elle se composait de soldats tirés de tous pays, et il leur avait promis de tels avantages, qu'il lui en était venu même du fond de la Perse. A peine s'était-il vu en pareille puissance, qu'il s'était mis en marche, avait traversé le détroit des Dardanelles par des chemins couverts, avait séjourné à Andrinople le temps nécessaire pour refaire son armée, et était parvenu à quelques lieues seulement de la ville que les chrétiens tenaient assiégée : alors il chargea Urnus-Beg, l'un de ses plus braves et de ses plus fidèles, de reconnaître le pays et de prendre langue, si la chose était possible, avec Dogan-Beg, gouverneur de Nicopolis; mais celui qu'il avait envoyé à la découverte revint, disant qu'une innombrable armée de chrétiens fermait toutes les issues et l'avait empêché d'avoir aucune communication avec les assiégés. Bajazet sourit avec mépris; et, lorsque la nuit fut venue, il ordonna qu'on lui amenât son cheval le plus rapide, s'élança sur son dos, et, traversant tout le camp chrétien endormi, léger et silencieux comme un esprit de l'air, il parvint au haut d'une colline qui dominait Nicopolis; là, il s'arrêta, et, d'une voix tonnante, il cria :

— Dogan-Beg !

Celui-ci, que sa bonne fortune avait conduit sur le rempart, reconnut la voix qui l'appelait, et lui répondit : alors le soudan l'interrogea, en langue turque, sur l'état de la ville, sur ses vivres et ses muni-

tions. Dogan, après avoir souhaité au soudan une longue vie et une grande félicité, lui répondit :

— Par la grâce de Mahomet, les portes et les murailles de la ville sont fortes et bien défendues; les soldats, comme tu le vois de tes yeux sacrés, veillent le jour, veillent la nuit, et ils ont suffisamment de vivres et de munitions.

Alors Bajazet, ayant appris ce qu'il désirait savoir, descendit de la colline; car le sire de Helly, qui commandait une patrouille de nuit, ayant entendu la voix qui interrogeait, venait de donner l'alarme et marchait vers la colline; tout à coup il vit passer devant lui une espèce de fantôme à cheval, léger comme le vent, et qui, comme lui, rasait rapidement la terre. Il s'élança à sa poursuite avec sa troupe; mais, quoiqu'il fût l'un des chevaliers les mieux montés de l'armée, il ne put même atteindre la poussière que le destrier royal faisait voler dans sa fuite. Bajazet fit ainsi huit lieues en une heure, et, arrivé au milieu de son armée, il poussa un grand cri qui réveilla les hommes et fit hennir les chevaux; c'est qu'il voulait profiter de ce qui restait de nuit pour s'approcher le plus qu'il pourrait de l'armée chrétienne; il se mit donc aussitôt en marche, et, lorsque le jour vint, il ordonna la bataille. En homme de des grande expérience et qui connaissait le courage avant, croisés, il jeta d'abord huit mille Turcs en reste et les fit suivre, à une lieue à peu près, par le de son armée, à laquelle il donna la forme d'un V,

se plaçant au fond, et ordonnant à ses deux ailes d'envelopper l'armée ennemie, lorsque la fuite simulée de l'avant-garde l'aurait entraînée dans l'espace vide qui se trouvait ménagé par cette ordonnance; ce corps d'armée et les deux ailes formaient un total de cent quatre-vingt-dix mille hommes, à peu près.

Pendant que cette armée s'avançait, nombreuse comme les grains de sable, dévorante comme le simoun, les chevaliers chrétiens passaient leur temps en fêtes et en orgies; le camp était devenu une véritable ville où semblaient s'être donné rendez-vous toutes les délices de la vie. Les tentes des simples chevaliers étaient d'étoffes brochées d'or; on suivait les modes de France, on en inventait de nouvelles, et, à défaut d'imagination, on chargeait les anciennes. C'est ainsi qu'on avait tellement exagéré le bec des poulaines, que le cercle qu'il formait en se recourbant empêchait le pied de passer dans l'étrier: quelques-uns même avaient eu l'idée d'en rattacher l'extrémité au genou avec une chaîne d'or. Cette dissolution et ce luxe étaient un grand sujet d'étonnement pour les peuples étrangers; ils ne pouvaient comprendre comment des seigneurs qui s'étaient croisés pour l'honneur de la religion, donnaient aux infidèles un si grand scandale; comment des chevaliers, si braves au combat, étaient si futiles une fois désarmés; et comment les mêmes hommes pouvaient porter à la fois des habits aussi légers et des armures aussi pesantes.

On était arrivé au 28 du mois d'octobre, veille de la fête du saint archange Michel : il était dix heures du matin; toute la seigneurie française était rassemblée sous la tente du comte de Nevers, qui donnait un grand dîner. On venait de boire avec profusion les vins de Hongrie et de l'Archipel, et toute cette jeunesse bavarde et joyeuse escomptait l'avenir, qu'elle brodait de projets dorés. Messire Jacques de Helly seul était triste et sombre, et on le raillait de cette taciturnité; quelque temps, il laissa dire toute cette folle jeunesse, puis enfin, levant son front bruni sous le soleil d'Orient :

— Messeigneurs, dit-il, riez et raillez, c'est bien : vous dormiez pendant que je veillais, et vous n'avez rien vu ni entendu de ce que j'ai vu et entendu. Cette nuit, pendant que je menais la garde du camp, j'ai vu un prodige céleste, j'ai entendu une voix humaine, et j'ai bien peur que le ciel et la terre ne nous présagent rien de bon.

Les chevaliers se mirent à rire, raillant l'Amorath-Baraquin sur son absence; quelques-uns dirent même qu'ils étaient certains qu'un chien d'infidèle comme lui n'oserait s'attaquer à des chevaliers chrétiens.

— Le roi Basaac * est un infidèle, c'est vrai, répondit le sire de Helly; mais c'est un prince sincère et sérieux dans sa fausse croyance : suivant avec autant de soin les instructions de son faux prophète,

* Nom par lequel Bajazet est désigné dans les chroniques.

que nous suivons, nous, avec peu de zèle, les commandements du vrai Dieu. Quant à sa bravoure, celui qui l'a vu, comme moi, un jour de bataille, n'en doutera de sa vie. Vous l'appelez à grands cris; il viendra, soyez tranquilles, si toutefois il n'est déjà venu.

— Messire Jacques, dit le comte de Nevers en se levant et en s'appuyant sur l'épaule du maréchal de Boucicaut, moitié par amitié, moitié par nécessité de maintenir son équilibre, vous n'êtes plus jeune, c'est un malheur; vous n'êtes pas gai, c'est un vice; mais vous voulez nous rendre tristes, c'est un crime! Cependant vous êtes un cavalier de grande expérience et de grand courage : dites-nous ce que vous avez vu et entendu. Je suis le chef de la croisade; faites-moi votre rapport.

Puis, prenant son verre et se retournant vers les bouteillers :

— Versez-nous du vin de Chypre, dit-il; si c'est le dernier, qu'il soit bon.

Puis, levant son hanap :

— Messeigneurs, dit-il, à la plus grande gloire de Dieu et à la santé du roi Charles!

Chacun se leva, vida son verre et se rassit. Messire Jacques de Helly resta seul debout.

— Nous écoutons, dit le comte de Nevers posant ses coudes sur la table et appuyant son menton entre ses poings fermés.

— Messeigneurs, je faisais donc, ainsi que je vous

ai dit, ma garde de nuit, lorsque j'entendis au ciel, et cela vers l'orient, des cris qui n'avaient rien d'humain; je me tournai de ce côté, et je vis, et cela fut vu de toute ma troupe, une grosse étoile assaillie par cinq petites: les cris venaient de ce point du ciel où se passait l'étrange combat, et ils étaient apportés à notre oreille par un vent merveilleux qui semblait mourir aux limites du camp, comme si, messager de funestes présages, Dieu l'avait chargé de les apporter à nous seuls, et qu'après avoir rempli cette tâche, il n'eût pas besoin d'aller plus loin. Devant cette grosse étoile passaient et repassaient des ombres ayant forme d'hommes armés, et qui allaient toujours s'épaississant, jusqu'à ce qu'enfin elle disparût, éteignant avec elle deux de ses ennemies; alors les trois qui restaient s'assemblèrent en triangle, et on put les voir, jusqu'au, jour briller dans cette forme symbolique. Nous marchions, encore tout préoccupés d'un semblable prodige, et cherchant vainement à l'expliquer, lorsque, en passant dans une espèce de ravin creusé entre la montagne et les murailles, nous entendîmes une voix; mais, cette fois, c'était bien une voix d'homme qui partait de la colline, passait sur notre tête, et allait mourir sur la ville. Aussitôt une autre voix lui répondit des remparts; elles causèrent ainsi quelque temps, tandis que, les yeux fixés sur la colline, nous tâchions de distinguer, au milieu de l'obscurité, quel était l'homme qui, au milieu de notre camp, parlait ainsi une langue étrangère. Enfin, nous

aperçûmes une ombre qui semblait glisser, comme un nuage, le long de la colline; nous marchâmes vers elle, et alors, à quelques pas de nous, passa un corps bien réel et bien véritable. Nos soldats, en le voyant vêtu de blanc, le prirent pour un fantôme couvert d'un linceul; mais, moi, je reconnus le cavalier arabe, enveloppé de son burnous, et je me mis à sa poursuite. Vous connaissez tous, messeigneurs, mon cheval nommé Tadmor; il est de cette race arabe qui ne le cède qu'aux descendants d'Al-Borak: eh bien, en quelques élans, le cheval de l'inconnu avait laissé Tadmor aussi loin derrière lui que Tadmor laisserait les vôtres. Je dis donc que, comme il n'y a que le roi Basaac qui possède de pareils chevaux, ce cavalier était un de ses généraux, auquel il avait prêté cette précieuse monture; ou plutôt, messeigneurs, c'était l'ange exterminateur, c'était l'Antechrist, c'était Basaac lui-même.

Sire Jacques s'assit, et alors il se fit un grand silence, car il avait parlé avec un accent si vrai, que la conviction était descendue dans tous les cœurs. Les plus jeunes des chevaliers avaient bien encore le sourire sur les lèvres; mais les plus expérimentés d'entre eux, tels que le connétable, le sire de Coucy, le maréchal de Boucicaut et messire Jean de Vienne, indiquaient, par la contraction de leurs sourcils, qu'ils pensaient, comme messire Jacques de Helly, que quelque grand malheur menaçait l'armée.

Au même instant, les rideaux de la tente s'ouvri-

rent, et un coureur, tout couvert de sueur et de poussière, cria du seuil :

— Or tôt, messeigneurs, apprêtez-vous et armez, afin que vous ne soyez point surpris ; car voici huit ou dix mille Turcs qui viennent et chevauchent.

Puis il disparut, allant porter cet avis aux autres chefs de l'armée.

Les chevaliers s'étaient tous levés à cette nouvelle, et se regardaient les uns les autres avec étonnement, lorsque le comte de Nevers, courant à la porte de sa tente, cria d'une si puissante voix, que chacun l'entendit :

— Aux armes, messeigneurs ! aux armes ! voici l'ennemi.

Bientôt on entendit ce cri retentir par tout le camp.

Les pages se hâtèrent de seller les chevaux ; les chevaliers appelèrent leurs écuyers, et, tout échauffés encore par l'orgie, coururent à leur armure. Comme les jeunes chevaliers eussent éprouvé de la difficulté à passer leurs pieds aux étriers, à cause de leurs poulaines, le comte de Nevers donna l'exemple, en coupant, avec son épée, le bec recourbé des siennes. En un instant, ces hommes de velours se trouvèrent couverts de fer. Chacun sauta sur son cheval de bataille, se rangea sous son pennon. On déploya et mit au vent la bannière de Notre-Dame, et messire Jean de Vienne, amiral de France, la reçut des mains du comte de Nevers.

En ce moment, un chevalier portant un pennon à ses armes, qui étaient d'argent à une croix noire ancrée, arriva à toute bride, et s'arrêtant devant la bannière de Notre-Dame, autour de laquelle était déjà rangée la plus grande partie des barons de France, il dit à haute voix :

— Moi, Henry d'Eslen Lemhalle, maréchal du roi de Hongrie, je suis envoyé vers vous par monseigneur, qui vous avertit et mande de ne point livrer la bataille avant d'avoir d'autres nouvelles ; car il craint que nos coureurs n'aient mal vu, et que l'armée ennemie ne soit beaucoup plus considérable qu'ils ne l'ont dit : il a donc envoyé des chevaucheurs qui pénétreront plus avant que ne l'ont fait les autres. Or, meseigneurs, faites ce que je vous dis ; car c'est l'ordonnance du roi et de son conseil ; et maintenant, je m'en retourne, car je ne puis demeurer plus longtemps.

A ces mots, il repartit aussi rapidement qu'il était venu.

Alors le comte de Nevers demanda au seigneur de Coucy ce qu'il croyait qu'il y eût à faire.

— Il faut suivre les conseils du roi de Hongrie, répondit le sire Enguerrand, car ils me semblent bons.

Mais le comte d'Eu s'avança vers le comte de Nevers, tout irrité qu'on eût demandé l'avis du sire de Coucy avant le sien.

— Oui, c'est cela monseigneur, dit-il, le roi de Hongrie veut avoir l'honneur et la fleur de la jour-

née ; nous avions l'avant-garde, il est venu nous la reprendre. Lui obéisse qui voudra ce ne sera pas moi.

Et, tirant de son fourreau fleurdelisé son épée de connétable :

— En avant ma bannière ! cria-t-il au chevalier qui la portait ; au nom de Dieu et de saint Georges, en avant ! C'est le cri de tout bon chevalier.

Quand le sire de Coucy vit comment allait la chose, il se tourna vers messire Jean de Vienne, qui tenait la bannière de Notre-Dame, souvenance de toutes les autres.

— Et maintenant, qu'y a-t-il à faire? lui dit-il. Car vous voyez ce qui se passe.

— Ce qu'il y a à faire? lui dit le sire de la Trémouille en raillant cette demande. Il y a que les vieux chevaliers n'ont qu'à rester derrière, et laisser les jeunes aller devant !...

— Messire de la Trémouille, répondit tranquillement le seigneur de Coucy, nous verrons tout à l'heure, à la besogne, qui ira devant ou qui restera derrière ; tâchez seulement que la tête de votre cheval suive la queue du mien. Mais ce n'est point à vous que je parle, c'est à messire Jean de Vienne, et je lui demande, une seconde fois, ce qu'il pense qu'il y ait à faire?

— Il y a, mon cher Enguerrand, répondit messire Jean de Vienne, il y a que, là où la raison ne peut être entendue, il convient que la témérité règne. Oui,

sans doute, nous devrions attendre le roi de Hongrie, ou, tout au moins, trois cents des nôtres que j'ai envoyés, ce matin, aux fourrages; mais, puisque le comte d'Eu veut marcher aux ennemis, il faut le suivre, et combattre du mieux que nous pourrons. D'ailleurs, regardez, regardez; nous voudrions reculer, maintenant, qu'il serait trop tard.

En effet, à droite et à gauche des chevaliers s'élevait un nuage de poussière au milieu duquel une armure brillait, de temps en temps, comme un éclair. C'étaient les deux ailes de l'armée de Bajazet, qui, ayant dépassé le point où se tenaient les chrétiens, se repliaient, afin de les étouffer entre elles. Alors tous ceux qui avaient quelque expérience des armes virent bien que la journée était perdue; mais, loin d'essayer de battre en retraite, messire Jean de Vienne cria le premier : « En avant ! » et mit son cheval au galop. Aussitôt tous les seigneurs, répétant ce cri, suivirent la bannière de Notre-Dame, et l'on vit cet étrange spectacle de sept cents chevaliers qui attaquaient cent quatre-vingt mille hommes.

Ils arrivèrent ainsi, à grande course et la lance en arrêt, sur l'avant-garde turque, qui recula, démasquant une rangée de pieux aiguisés et plantés en biais, contre laquelle les chevaux des chevaliers vinrent donner du poitrail. Un pareil retranchement aurait dû être emporté par l'infanterie; mais cette arme était tout entière sous les ordres du roi de Hongrie : quelques cavaliers sautèrent donc à bas de leurs

chevaux, et commencèrent, malgré les traits qu'on faisait pleuvoir sur eux, à abattre à grands coups de pique cette palissade. Bientôt il y eut une brèche où purent passer vingt hommes de front; c'était plus qu'il n'en fallait : toute l'armée des croisés s'élança par cette ouverture assez large pour l'attaque, s'inquiétant peu si elle serait assez large pour la retraite. Ils arrivèrent ainsi sur l'infanterie turque, la traversèrent d'outre en outre, puis, faisant volte-face, revinrent sur elle et l'écrasèrent aux pieds de leurs chevaux. Alors ils entendirent, à leur droite et à leur gauche, un grand bruit de trompettes et de cimbales; c'étaient les deux ailes de l'armée turque qui se rapprochaient, tandis que le corps de cavalerie, composé de huit mille hommes, et dont nous avons dit que Bajazet avait fait son avant-garde, s'avançait de face contre eux. Lorsqu'ils virent cette troupe d'élite tout étincelante d'or, les chrétiens pensèrent que l'empereur marchait dans ses rangs; et, se reformant en bataille, ils fondirent sur elle du même élan qu'ils avaient attaqué l'infanterie. Cette troupe ne résista pas plus que la première à l'impétuosité française, et, malgré la supériorité du nombre, elle se dispersa, fuyant de tous côtés comme un troupeau de moutons au milieu duquel se serait jetée une bande de loups.

Les Français, en les poursuivant, vinrent se heurter contre le véritable front de bataille de Bajazet, et c'est là que commença la résistance, car c'était là qu'était l'empereur. Cependant nos chevaliers, pro-

tégés par leurs excellentes armures, entrèrent dans ces masses épaisses, comme un coin de fer dans un tronc de chêne; mais, comme un coin, ils se trouvèrent bientôt pris et serrés entre les ailes. Alors, chacun vit bien la faute que l'on avait faite en n'attendant pas le roi de Hongrie et ses soixante mille hommes; car à peine si l'armée chrétienne formait un point au milieu de cette multitude d'infidèles qui semblait n'avoir qu'à se presser pour étouffer, au milieu d'elle, cette poignée d'hommes qui s'y était témérairement engagée.

C'est alors que le connétable, qui avait fait la faute, l'eût réparée, si la bravoure avait suffi pour cela : entouré de tous côtés, il faisait face à tous; il avait brisé d'abord sa lance, puis son épée de connétable : puis enfin il avait détaché de l'arçon de sa selle un de ces grands glaives à deux mains qui nous semblent aujourd'hui des armes forgées pour une race de géants, et, faisant le moulinet, il abattait tout ce qu'il touchait de sa terrible lame. Le maréchal de Boucicaut s'élançait, de son côté, au plus épais des ennemis, et, là' se creusait des chemins comme un faucheur dans un champ, s'inquiétant peu s'ils se fermaient derrière lui, marchant toujours, et faisant, à droite et à gauche, un horrible massacre. Le sire de Coucy s'était élancé au milieu d'un corps de mécréants armés de massues dont les coups tombaient sur lui comme ceux des bûcherons sur un chêne; mais tous s'amortissaient sur son armure, tandis que lui, ren-

dant coup pour coup, taillait d'effroyables blessures en échange des contusions qu'il recevait. Les deux sires de la Trémouille marchaient à côté l'un de l'autre, le fils parant les coups qu'on portait à son père, le père n'ayant d'inquiétude que pour ceux que l'on portait à son fils; le cheval de ce dernier fut tué, l'autre le couvrit de son bouclier tandis qu'il se dégageait de ses étriers; puis, tournant autour de lui comme une lionne autour de son lionceau, il abattait tous les bras qui s'avançaient pour le saisir, tandis que celui-ci, qui était remis sur ses pieds, frappant les chevaux de la pointe de son épée, renversait avec eux les chevaliers, que son père achevait avant qu'ils eussent eu le temps de se relever. Messire Jacques de Helly traversa toute la bataille par un chemin de sang et se trouva de l'autre côté des ailes. Là, il eût pu confier sa vie au léger Tadmor, fuir et mettre le Danube entre lui et ses ennemis; mais, lorsqu'en levant la tête il eut vu au milieu des infidèles ses rares compagnons, qui, debout sur leurs hautes selles, les dépassaient de la tête, comme font quelques épis de seigle dans un champ de blé, il se rejeta dans la bataille et usa si merveilleusement de son épée, qu'il se retrouva bientôt près du comte de Nevers, dont le cheval venait d'être tué, et qui faisait bravement son office de chef d'armée au milieu d'un rempart d'ennemis morts. Il aperçut près de lui le chevalier, et, au lieu de penser à lui demander secours :

— Messire de Helly, lui cria-t-il, que devient la

bannière de France ? Elle est toujours honorablement debout, j'espère ?

— Oui, debout et au vent, répondit Jacques, et vous allez la voir vous-même, monseigneur.

Alors il sauta à bas de Tadmor, et le présenta au comte. Celui-ci refusait de le prendre ; mais le sire de Helly lui dit :

— Monseigneur, vous êtes notre chef ; vous mort, l'armée est perdue ; au nom de l'armée, je vous somme donc de monter sur mon cheval.

Le comte de Nevers céda, et, en effet, à peine fut-il sur ses arçons, qu'il aperçut messire Jean de Vienne qui faisait, en ce jour, plus qu'on ne peut attendre d'un homme. Le comte de Nevers et le sire de Helly marchèrent à son aide, et le trouvèrent combattant, lui dixième seulement, avec une armure en pièces, et perdant son sang par d'affreuses blessures. C'était la cinquième fois qu'il changeait de cheval. Cinq fois on l'avait cru tué, en voyant disparaître la bannière ; cinq fois il s'était remonté, avec l'aide des chevaliers qui l'entouraient, et, chaque fois, de grands cris avaient salué la bannière de ralliance toujours abattue et toujours debout.

— Monseigneur, dit-il en apercevant le comte de Nevers, notre dernier jour est arrivé. Il nous faut mourir ; mais mieux vaut mourir martyr que vivre mécréant. Que Dieu vous sauve, et en avant saint Jean et Notre-Dame !

Et, à ces mots, il s'élança de nouveau au milieu des

infidèles, où il tomba une sixième fois pour ne plus se relever.

Ce fut ainsi que la bataille se perdit, et que les chevaliers français moururent; quant aux Hongrois, qui avaient pris la fuite sans combattre, leur lâcheté ne les sauva point; les Turcs, mieux montés qu'eux, les joignirent et en firent un horrible carnage. De soixante mille hommes qu'il commandait, le roi se sauva lui septième seulement, et eut le bonheur de gagner, avec Philibert de Naillac, grand maître de Rhodes, la flotte vénitienne, commandée par Thomas Moncenigo, qui les reçut à son bord et reconduisit Philibert de Naillac à Rhodes et Sigismond en Dalmatie.

La bataille dura trois heures. Il fallut trois heures à cent quatre-vingt mille hommes pour en réduire sept cents. Lorsqu'elle fut finie, Bajazet parcourut le camp des chrétiens, et, choisissant pour lui la tente du roi de Hongrie, où était encore étalée toute la vaisselle d'or et d'argent qui avait servi au repas que celui-ci venait de prendre, il abandonna les autres à ses chefs et à ses soldats; puis, se faisant désarmer pour se rafraîchir, car il avait combattu comme le dernier de ses soldats, il s'assit devant la porte, les jambes croisées, sur un tapis, et fit venir devant lui ses généraux et ses amis pour causer avec eux de la victoire qu'il venait de remporter. Ils se rendirent aussitôt à cet ordre, et, comme il était content de la journée, il rit et plaisanta beaucoup avec eux, disant

que prochainement ils allaient conquérir la Hongrie, et, après elle, tous les autres royaumes et pays chrétiens; car, disait-il, il voulait régner comme son ancêtre Alexandre de Macédoine, qui, douze ans, tint le monde en sa seigneurie; et chacun s'inclinait devant lui, l'approuvant et le félicitant. Alors il fit trois commandements : le premier était que quiconque avait fait un prisonnier l'amenât devant lui le lendemain; le second, que tous les morts fussent cherchés et visités, et que l'on mît de côté, comme une hécatombe, ceux qui paraissaient les plus nobles et les plus puissants, car il comptait aller souper devant leurs cadavres; le troisième, que l'on s'informât avec soin si le roi de Hongrie était sauvé, mort, ou prisonnier.

Lorsque Bajazet se fut rafraîchi et eut donné ces ordres, on lui amena un cheval frais; car on lui avait dit que le combat avait été cruel pour ses gens, et il voulait visiter le champ de bataille : du reste, il ne pouvait croire ce qu'on lui rapportait du massacre qu'avait fait cette poignée d'hommes. Il s'avança donc vers le champ mortuaire; et, là, il trouva qu'on lui avait encore caché la vérité, car, pour un chrétien qui était gisant, on trouvait trente infidèles morts. Alors il fut fortement courroucé, et dit tout haut :

— Il y a eu ici une cruelle bataille sur nos gens, et ces chrétiens se sont défendus comme des lions; mais, soyez tranquilles, je ferai payer les morts aux vivants. Allons plus avant.

Et il alla plus avant; et plus il alla, plus il s'émer-

veilla des armes qu'avaient faites ses ennemis. Il vint à l'endroit où messire de la Trémouille et son fils étaient tombés l'un sur l'autre, et, autour d'eux, les morts étaient amoncelés. Il suivit la route qu'avait parcourue Jean de Vienne, et il la vit, à droite et à gauche, jonchée de cadavres. Enfin il arriva à l'endroit où ce brave chevalier était tombé, et le trouva couché sur la bannière de Notre-Dame, qu'il tenait tellement serrée entre ses mains roidies, qu'on fut obligé de les abattre avec une hache pour la lui arracher.

Après que Bajazet eut employé deux heures à cette dernière visite, il se retira dans son logis, et passa la nuit à maudire ces infidèles sur lesquels une victoire coûtait plus cher que sur les autres une défaite. Le matin, lorsqu'il ouvrit les rideaux de sa tente, il trouva devant elle les principaux de son armée, qui attendaient pour savoir ce que l'on allait faire des prisonniers; car le bruit avait couru qu'ils allaient tous avoir la tête tranchée sans qu'un seul fût pris à pitié ni merci. Cependant Bajazet avait réfléchi à la rançon qu'il pourrait tirer d'aussi nobles seigneurs: il fit donc venir ses interprètes et leur demanda quels étaient, parmi ceux qui avaient survécu à la bataille, les plus riches et les plus grands; ils dirent que six d'entre eux avaient déclaré leurs noms comme étant des plus nobles de la chevalerie; que c'étaient, premièrement, messire Jean de Bourgogne, comte de Nevers, chef de tous les autres; secondement, mes-

sire Philippe d'Artois, comte d'Eu; troisièmement, le sire Enguerrand de Coucy; quatrièmement, le comte de la Marche; cinquièmement, messire Henri de Bar, et sixièmement, messire Guy de la Trémouille. Bajazet voulut les voir, et on les lui amena : alors ils furent conjurés, sur leur foi et sur leur loi, de dire qui ils étaient, et ils firent le serment que les noms qu'ils avaient pris étaient bien les leurs. A cette réponse, Bajazet fit signe au comte de Nevers de s'approcher de lui :

— Si tu es bien, lui dit-il par son interprète, celui que tu prétends être, c'est-à-dire Jean de Bourgogne, tu auras la vie sauve, non point à cause de ton nom et de ta rançon, mais parce qu'un nécromancien m'a prédit que tu verserais plus de sang chrétien à toi seul, que tous les Turcs ensemble.

— Basaac, lui répondit le comte de Nevers, point de faveur pour moi, je te prie; car il est de mon devoir de partager le sort de tous ceux que j'ai conduits contre toi. S'ils sont mis à rançon, je rachèterai ma vie; s'ils sont mis à mort, je mourrai avec eux.

— Il en sera fait à mon plaisir et non au tien, répondit l'empereur.

Et il le fit reconduire vers ses compagnons, avec lesquels on le ramena à la tente qui leur servait de prison.

Or, il advint que, tandis que l'empereur était fort soucieux de savoir si les seigneurs étaient bien ceux-là dont ils avaient pris les noms, on amena devant lui

un chevalier qui avait servi dans l'armée de son frère Amurat, et qui parlait quelque peu la langue turque. C'était le sire de Helly. Bajazet se le rappela pour l'avoir vu autrefois, et lui demanda s'il connaissait bien les chevaliers qui étaient dans la tente des prisonniers. Le sire de Helly répondit que, pour peu qu'ils marquassent dans la chevalerie française, il pourrait dire au sultan qui ils étaient. Alors Bajazet le fit conduire devant eux, après que défense leur eut été faite d'échanger aucune parole, de peur de connivence ou de tromperie. Le sire de Helly n'eut besoin que de les voir pour les reconnaître. Il retourna donc aussitôt vers Bajazet, qui lui demanda quels étaient les noms de ceux qu'ils avait vus, ce à quoi le chevalier répondit que les captifs étaient monseigneur le comte de Nevers, messire Philippe d'Artois, messire Enguerrand de Coucy, le comte de la Marche, messire Henri de Bar et messire Guy de la Trémouille; c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche dans la seigneurie de France, et que quelques-uns même étaient parents du roi.

— C'est bien, répondit l'empereur; ceux-là auront la vie sauve. Qu'on les conduise donc d'un côté de matente, et le reste des captifs de l'autre.

L'ordre que venait de donner Bajazet fut à l'instant exécuté. Les six chevaliers furent placés à la droite de l'empereur. Au bout d'un instant, ils virent s'avancer, nus jusqu'à la ceinture, trois cents de leurs compagnons, prisonniers comme eux; mais

ceux-là étaient destinés à mourir. On les conduisit, les uns après les autres, devant Bajazet, qui les regardait avec une insouciante curiosité, puis faisait un signe pour qu'on les emmenât. Celui qu'il renvoyait passait alors entre deux haies de soldats infidèles qui l'attendaient l'épée nue, et, en un instant, était mis en morceaux, et cela, aux yeux du comte de Nevers et de ses six compagnons.

Or, il arriva que, parmi ces hommes jugés, était le maréchal de Boucicaut; on l'amena, comme les autres devant Bajazet, qui allait l'envoyer comme les autres, à la mort, lorsque Jean de Bourgogne l'aperçut : alors il quitta ses compagnons, et, allant à l'empereur, il mit un genou en terre, priant et suppliant qu'on l'épargnât, disant qu'il était allié du roi de France, et indiquant, par ses gestes, qu'il pourrait payer une rançon de prince. Bajazet s'inclina en signe de condescendance; Boucicaut et Jean de Bourgogne se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et Bajazet fit signe qu'il était temps que le massacre recommençât; il dura trois heures.

Lorsque le dernier chrétien fut tombé, lorsqu'ils furent tous morts sans avoir poussé d'autre cri que ces mots : « Seigneur Jésus-Christ ayez pitié de nous! » Bajazet dit qu'il voulait faire savoir la nouvelle de sa victoire au roi de France, et, faisant amener, devant le comte de Nevers, le sire de Helly et deux autres seigneurs, qu'on avait gardés sains et saufs à cet effet, il lui demanda lequel de ces trois chevaliers il

choisissait pour aller traiter de sa rançon et de celle de ses compagnons; le comte de Nevers indiqua le sire de Helly; à l'instant même, les deux autres chevaliers furent mis à mort.

Alors Jean de Bourgogne et les cinq seigneurs donnèrent des lettres à messire Jacques de Helly : le comte de Nevers pour le duc et la duchesse de Bourgogne; le sire de Coucy pour sa femme, et les autres pour leurs parents ou trésoriers; puis, quand cela fut fini, Bajazet traça lui-même à son messager la route qu'il devait suivre, lui ordonna de passer par Milan, afin de donner avis de sa victoire au duc de cette ville, et lui fit jurer, sur sa foi de chevalier, de revenir se remettre entre ses mains, après avoir fait son message.

Messire Jacques de Helly se mit en route le soir même.

Précédons-le en France, et jetons un coup d'œil sur les positions qu'ont prises les différents partis depuis que nous l'avons quittée.

Personne ne connaissait la véritable cause de la démence du roi. Odette avait constamment évité tout éclat; son influence sur le roi ne s'était manifestée que par le bien qu'elle avait trouvé moyen de faire, et elle avait pris autant de soin à dérober sa vie à tous les yeux que les autres favorites en mettaient, d'ordinaire, à réfléchir les rayons du soleil. Elle disparut donc sans bruit; et nul autre que Charles ne

sut qu'une de ses plus pures étoiles était tombée du ciel de la royauté.

Quant au duc d'Orléans, quoique ses amours avec la reine durassent toujours, ils ne tenaient plus assez de place dans son cœur pour y éteindre, comme lors de la première démence du roi, tout désir d'ambition : soit calcul, soit souvenir du cœur, il avait profité de l'intervalle de raison du roi pour obtenir la mise en liberté de messire Jean Lemercier et du seigneur de la Rivière; le sire de Montaigu, de son côté, avait été rappelé au gouvernement des finances du roi sur ses instances réitérées. Le duc de Bourbon, qui l'avait élevé, exaltait sans cesse ses belles qualités et palliait ses défauts; le duc de Berry, qu'on ramenait toujours à son parti avec de l'argent, avait eu de son neveu des sommes considérables, et lui avait, en échange, promis son appui, si une occasion se présentait pour lui de le réclamer; et le conseil, gagné par ses manières affables, séduit par son esprit, entraîné par son éloquence, lui avait laissé, dans son sein même, former un parti qui commençait à contre-balancer le pouvoir du duc de Bourgogne.

La mésintelligence entre les princes devenait donc de plus en plus forte, et chacun employait tout son crédit à ruiner celui de son adversaire. Charles, faible de corps, faible d'esprit, tiraillé des deux côtés par son manteau royal, n'avait plus même la volonté d'interposer son autorité pour faire cesser

les troubles ; chacun s'attendait donc à des discordes fatales, lorsqu'une affreuse nouvelle commença de circuler en France et rallia tout le monde à une même douleur.

Les trois cents chevaliers et écuyers qui, comme nous l'avons dit, étaient au fourrage au moment où s'engagea l'affaire, avaient gagné le pays à grande course de chevaux, se dispersant et prenant chacun le chemin qu'il croyait le plus court; ils arrivèrent enfin en Valachie. Mais là commença, pour eux, une série de malheurs et de fatigues auxquels plusieurs succombèrent. Les Valaques connaissaient déjà le résultat de la bataille; de sorte que, pensant qu'ils n'avaient rien à craindre de malheureux fuyards, ils les laissaient entrer dans leurs villes, comme pour leur y offrir une bonne et franche hospitalité, et, le lendemain, ils leur enlevaient leurs armes et leurs chevaux : trop heureux ceux que l'on renvoyait avec du pain et de l'argent pour leur journée; il fallait encore, pour cela, qu'on les sût de grands seigneurs; car ceux qu'on reconnaissait pour varlets et écuyers de petite maison étaient mis complétement nus et battus sans pitié. Ils eurent donc beaucoup de peine à traverser la Valachie et la Hongrie en mendiant leur pain, obtenant, à force de prières, un gîte dans les écuries et couverts seulement de lambeaux d'habits que les plus pauvres avaient partagés avec eux. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Vienne, où de bonnes gens les recueillirent plus doucement, et leur don-

nèrent des vêtements et quelque argent pour continuer leur route. Ils entrèrent bientôt en Bohême, et trouvèrent dans ce pays les petits secours dont ils avaient si grand besoin ; et ce fut pour eux un grand bonheur ; car, si les Allemands avaient été aussi impitoyables que les Valaques et les Hongrois, tous ces malheureux fussent morts de faim et de misère sur les bords des chemins. Ils cheminaient donc vers la France, racontant partout de tristes nouvelles, tant et si bien qu'ils passèrent la frontière, et que quelques-uns arrivèrent enfin à Paris.

Mais, là, personne ne voulut croire à ce qu'ils disaient ; car c'étaient de trop tristes récits que les leurs pour qu'on y ajoutât foi ainsi tout à coup. Bien loin de là, il y avait quelques personnes qui pensaient que ces hommes n'étaient autres que de misérables aventuriers qui tentaient d'exploiter la pitié publique, et l'on disait tout haut, dans les carrefours, qu'il fallait pendre et noyer cette ribaudaille qui allait semant de pareilles tromperies ; mais, nonobstant ces menaces, chaque jour de nouveaux fuyards arrivaient et donnaient plus de consistance aux récits des premiers, si bien que ces nouvelles, à force de s'ébruiter parmi le peuple, finirent par aller retentir chez les grands. Le roi, au milieu de sa maladie, en entendit parler en son hôtel Saint-Paul, et ce furent de nouveaux nuages sur son ciel déjà si sombre. On ordonna donc d'étouffer ces bruits tant que l'on n'aurait pas de nouvelles certaines, et les ordres

furent donnés pour que le premier chevalier de quelque renom, qui arriverait de la croisade, fût conduit près du roi.

Or, pendant la nuit de la Nativité, et tandis que la reine, le duc d'Orléans, les ducs de Bourbon, de Berry et de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, et une grande assemblée de seigneurs et de dames, entouraient le roi en son hôtel et fêtaient avec lui cette solennité de Noël, on annonça un seigneur venant tout droit de Nicopolis, et apportant des nouvelles certaines du comte de Nevers et de l'armée. Au même instant, le chevalier fut introduit dans cette riche assemblée, tout poudreux et tout botté : c'était messire Jacques de Helly. Il remit au roi et au duc de Bourgogne les lettres dont il était chargé, et raconta les choses que nous avons déjà dites.

XIII

On peut penser quelle consternation un pareil récit jeta dans la noble assemblée; il n'y avait pas un seul seigneur qui n'eût quelqu'un qui lui fût cher parmi les morts ou les prisonniers : l'un perdait un frère, l'autre un fils, l'autre un époux; le roi de France perdait sa belle et riche chevalerie.

Cependant, en même temps qu'on pleurait les

morts, on songea à délivrer les captifs; on voulait envoyer un présent à Bajazet pour le bien disposer aux négociations qu'on allait ouvrir avec lui, et l'on s'informa de tous côtés quelles choses lui seraient le plus agréables. On sut qu'il prenait grand plaisir à la chasse à l'oiseau, et que, chaque année, son bon ami, le seigneur Galéas de Milan, lui envoyait des faucons blancs. On se procura à prix d'or, car cette espèce est très-rare, douze beaux gerfauts tout dressés; ensuite le sire de Helly, qui avait remarqué le goût de Bajazet pour les tapis, donna le conseil de joindre à ce premier présent quelques-unes de ces belles tapisseries à personnages que l'on ne savait faire qu'à Arras. Le duc de Bourgogne se rendit donc lui-même en cette ville, et acheta un tapis magnifique qui représentait en entier l'histoire du grand roi Alexandre de Macédoine, dont Bajazet prétendait descendre; on y ajouta des pièces d'orfévrerie travaillées par les meilleurs ouvriers, de la toile de Reims, de l'écarlate de Bruxelles, douze grands lévriers, et dix beaux chevaux tout caparaçonnés de harnais de velours resplendissant d'or et d'ivoire.

Comme le seigneur de Helly avait fini son message, il vint prendre congé du roi et du duc de Bourgogne; car il retournait acquitter sa parole et se remettre fidèlement aux mains de Bajazet. Le duc Philippe le pria de se charger des présents qu'il envoyait à Bajazet, pensant que l'empereur les recevrait avec plus

de plaisir des mains de celui qu'il avait choisi pour son messager; mais, sur l'observation de ce brave chevalier, qu'il ignorait le sort que lui réservait le vainqueur, et qu'il était possible qu'il ne revînt jamais en France, on lui adjoignit, pour rapporter des nouvelles de l'ambassade, le sire de Vergy, gouverneur du comté de Bourgogne; le sire de Château-Morand, qui avait si heureusement, autrefois, fait signer les trêves avec l'Angleterre, et le sire de Leuringhen, gouverneur de la comté de Flandre. La dame de Coucy, de son côté, envoya près de son mari et près de ses deux frères un chevalier du Cambrésis, nommé Robert Desne, et lui donna, pour l'accompagner, une suite de cinq varlets et écuyers. Cette double ambassade devait passer par Milan, et, recommandée par madame Valentine, prendre des lettres du duc Galéas pour l'empereur Bajazet : ce fut en reconnaissance de ce service que le roi de France permit à ce seigneur de placer des fleurs de lis dans son écusson.

Lorsque ces messagers furent partis, le duc et la duchesse de Bourgogne s'occupèrent de rassembler l'argent nécessaire au rachat des captifs; en conséquence, ils quittèrent Paris et se retirèrent à Dijon, afin de veiller aux taxes qui allaient être levées sur leurs États. Le duc d'Orléans resta donc seul au pouvoir; il en profita vitement et habilement pour s'y consolider, et fit si bien, que le roi lui attribua le gouvernement entier et absolu du royaume, avec le

droit de le suppléer en tout, lorsqu'il ne serait pas en état de gérer lui-même.

Vers cette époque, une révolution qui devait avoir une grande influence sur les destinées de la France, éclata en Angleterre.

Le comte de Derby, que nous avons vu, au commencement de cette histoire, venir faire des armes contre le duc d'Orléans, lors des fêtes qui furent données pour l'entrée de madame Isabel, était, comme nous l'avons dit, le fils du duc de Lancastre, et avait un parti puissant en Angleterre. Son père venait de mourir, et le roi Richard, craignant que la riche succession qu'il allait recevoir ne lui servît à se faire de nouveaux clients, avait, nonobstant son droit, refusé de la lui délivrer. Le comte de Derby était à cette époque en France, non plus, comme la première fois, messager de la couronne, mais exilé d'État. Une querelle particulière qu'il avait eue avec le comte de Nottingham, avait fourni au roi un prétexte pour éloigner d'Angleterre celui qu'il commençait à regarder comme un rival.

Cette injustice du roi envers le comte de Derby avait produit un effet contraire à celui qu'en espérait Richard; toute la noblesse et la prélature s'était rangée au parti de l'exilé. Le peuple, abîmé d'impôts, écrasé par les déprédations des gens d'armes, que l'on ne payait pas et qui vivaient en pillant les laboureurs et en dévalisant les marchands, murmurait fort de ces vexations auxquelles il n'était pas habitué, et parais-

sait n'attendre qu'une occasion pour faire, contre le roi, cause commune avec la noblesse. Le comte de Derby, les yeux fixés sur l'Angleterre, attendait que les choses fussent à point. Elles y arrivèrent promptement, et, tandis que Richard était allé faire une expédition en Irlande, il reçut avis que, s'il avait le cœur assez fort pour jouer sa tête contre un royaume, il était temps qu'il traversât le détroit. Le comte de Derby n'hésita point un instant; il prit congé du duc de Bretagne, son cousin, près duquel il était retiré, partit du Havre, et, après deux jours et deux nuits de navigation, débarqua à Ravenspur, dans le Yorkshire, entre Hall et Brintington.

Sa marche vers Londres fut un triomphe continuel, tant l'ancien roi était haï. Les bourgeois des villes ouvraient les portes et lui en présentaient les clefs à genoux, les ménestrels le suivaient en chantant ses louanges, et les femmes jetaient des fleurs sur le chemin qu'il allait parcourir. Lorsque Richard apprit ces nouvelles, il revint avec son armée contre la capitale; mais, abandonné de ses soldats, sans avoir pu les déterminer à combattre, il fut obligé de se rendre prisonnier. On le conduisit en la grosse tour de Londres; son procès s'instruisit, les chambres le déposèrent, et le comte de Derby, proclamé roi sous le nom de Henri IV, reçut le sceptre et la couronne des mains mêmes de celui qu'il avait détrôné.-

Cette nouvelle fut apportée en France par la dame de Coucy, qui était près de madame Isabelle : cette

pauvre enfant, qui n'avait connu de l'amour que ses dégoûts, de la royauté que ses malheurs, revenait en France veuve d'un mari vivant, mais déjà condamné. Chacun sentait bien qu'un pareil affront fait à la couronne de France ne pouvait rester impuni, et cependant on comprenait en même temps l'impossibilité de faire la guerre, tant le royaume était ruiné d'hommes et d'argent. Le duc d'Orléans éprouvait un tel courroux de cette insulte et un tel chagrin de cette impuissance, qu'il envoya défier, en son nom, le roi d'Angleterre, par Orléans, son héraut, et Champagne, son roi d'armes, lui proposant le combat à outrance et sans merci, dans quelque lieu qu'il voulût fixer et à quelque arme qu'il choisît. Henri IV refusa le combat.

Cependant le duc d'Orléans usait de son gouvernement en homme qui, dit Juvénal, le sévère historien de cette époque, aurait eu besoin lui-même d'un gouverneur : pour fournir à ses profusions et à celles de la reine, les taxes se succédaient avec une telle rapidité, qu'on en proclamait une nouvelle avant que la dernière fût payée. Enfin, lorsque le peuple fut épuisé, le duc décréta une taille sur le clergé; il est vrai que, pour déguiser l'extorsion, elle fut ordonnée sous le titre de prêt. Cela amena de grandes divisions parmi les prélats, car les uns refusèrent la taxe et laissèrent saisir par force le quart de leur récolte dans les granges et les greniers, tandis que les autres, au contraire, pieux flatteurs du duc d'Orléans, excommu-

nièrent tous ceux qui n'obéissaient point à l'édit. Le régent, loin d'être éclairé par un pareil scandale, répondit à ce schisme par la publication d'une taxe générale frappant, cette fois, la noblesse, le clergé et le peuple : l'acte portait que la chose avait été résolue en présence et du consentement des ducs de Bourgogne, de Bourbon et de Berry; ce qui était faux. Les deux derniers déclarèrent qu'ils n'étaient pour rien dans cet impôt; quant au duc de Bourgogne, comme il avait réglé le rachat de son fils, et qu'on venait d'apprendre que le comte de Nevers était en route pour revenir, il résolut de se rendre immédiatement à Paris pour donner lui-même un démenti à son neveu.

Aussitôt que le duc d'Orléans le sut en marche, il pensa qu'il ne pourrait se maintenir dans la position qu'il avait prise; il se hâta donc de faire publier que le roi, d'après ses instances et celles de madame Isabel, retirait la dernière taxe, et qu'en conséquence elle ne serait point levée : cela n'arrêta point le duc Philippe; il vit, au contraire, dans ce pas de retraite un aveu de la faiblesse de son adversaire, et résolut d'en profiter. Aussi, à peine arrivé à Paris, il s'entendit avec les ducs de Berry et de Bourbon, dont les noms avaient été compromis en même temps que le sien, et, faisant de respectueuses remontrances au roi, ils obtinrent que le conseil fût assemblé pour décider auquel des deux princes resterait le pouvoir, proposant, du reste, pour que toute liberté fût laissée à

la discussion, de ne point paraître à cette assemblée, si, de son côté, son neveu consentait à n'y point venir. Le duc d'Orléans accepta, quoiqu'il présumât bien que la décision lui serait défavorable; car on lui accordait généralement toutes les qualités d'un bon et gentil chevalier, mais on niait aussi généralement, au moins, qu'il eût aucune des vertus d'un homme, d'État; il éprouva donc plus de dépit que d'étonnement lorsqu'on lui annonça que le parti du duc de Bourgogne l'avait emporté sur le sien, et que celui-ci avait le gouvernement des affaires en son lieu et place.

Les deux rivaux se retrouvèrent donc en face l'un de l'autre avec une haine de plus, et cependant ils en avaient déjà tant de vieilles au fond du cœur, qu'ils n'auraient pas cru eux-mêmes qu'une nouvelle y pût tenir. Le duc d'Orléans parut se consoler de cet échec en faisant une cour ostensible et assidue à madame la comtesse de Nevers, belle-fille du duc. C'était sa manière de se venger : nous verrons bientôt quelle fut celle du comte de Nevers.

Tout avait été réglé, comme nous l'avons dit, avec Bajazet, pour la rançon des cinq captifs, car ils n'étaient plus que cinq; le sire de Coucy était mort en captivité, à la grande douleur de ses compagnons. L'empereur avait rendu la liberté à messire Jacques de Helly, en lui faisant de grandes louanges sur son courage et sa loyauté; les chevaliers se rendirent donc à l'audience de congé que leur avait accordée

l'empereur. Le comte de Nevers se chargea, au nom de ses amis et au sien, de le remercier de la courtoisie avec laquelle il les avait traités; alors Bajazet le fit approcher de lui, et, comme il voulait mettre un genou en terre, il le prit par la main, et lui dit, en langue turque, ces paroles, que ses interprètes répétèrent en langue latine :

— Jean, je sais que tu es, en ton pays, un grand seigneur, et fils d'un noble père qui avait des aïeux royaux; tu es jeune, et il se peut que, de retour en ton pays, on te blâme et l'on te raille sur ce qui t'est arrivé en ta première chevalerie, et que, toi, dans l'espoir de recouvrer ton honneur, tu assembles une grande puissance d'hommes pour faire, comme vous l'appelez, une nouvelle croisade; si je te craignais, je te ferais, ainsi qu'à ceux qui sont en ta compagnie, jurer sur ta croyance et ton honneur de ne jamais porter les armes contre moi : mais, loin de là, une fois de retour en ton pays d'Occident, fais ce que bon te semblera; rassemble contre moi la plus grosse armée que tu pourras réunir; viens, et tu me trouveras toujours prêt et armé pour la bataille. Et je dis cela, non-seulement pour toi, mais encore pour tous ceux à qui il te plaira de le répéter; car je suis né pour les entreprises de guerre et les conquêtes de villes.

Après ces paroles, dont se souvinrent toute leur vie ceux qui les avaient entendues, les prisonniers furent remis aux mains des seigneurs de Mételin et d'Abydos, qui s'étaient chargés de la négociation et

l'avaient menée à bien. Cependant les gens de l'empereur les conduisirent jusqu'à leurs galères, et ne les quittèrent qu'au moment où ils levèrent l'ancre. La flotte fit voile pour Mételin, où elle arriva sans accident.

Les chevaliers y étaient attendus avec impatience : ils y furent merveilleusement reçus par la femme de ce seigneur, qui avait été dame de l'impératrice de Constantinople, et qui, pendant ce temps, avait entendu faire de grands récits sur la France. Elle fut donc très-honorée de recevoir quelques-uns de ses plus nobles enfants ; elle leur fit préparer les chambres les plus magnifiques de son palais, et, dans ces chambres, ils trouvèrent, en place de leurs vêtements usés et flétris, des habits de forme grecque faits des plus riches étoffes de l'Asie. Ils venaient de les revêtir, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de messire Jacques de Braquemont, maréchal de Rhodes : il venait chercher les chevaliers pour les conduire dans cette île, où ils étaient attendus par le grand prieur avec désir et impatience. Ils prirent donc congé du seigneur et de la dame de Mételin, qui les avaient si courtoisement reçus, et se remirent en mer. Quelques jours de traversée leur suffirent pour atteindre le port, et sur le rivage les attendaient, pour leur faire honneur, les principaux seigneurs de Rhodes, bons juges en matière de religion et de chevalerie ; car ils portaient sur leurs habits la croix blanche, en mémoire de la Passion, et soutenaient, chaque jour, quelque nouvel assaut contre les infidèles.

Le grand maître et, après lui, les plus nobles chevaliers se partagèrent l'honneur de recevoir le comte de Nevers et ses compagnons; ils leur offrirent même de l'argent, chose dont ils avaient grand besoin, et Jean de Nevers accepta, pour lui et pour ses amis, une somme de trente mille francs, dont il fit personnellement sa dette envers le grand prieur, quoique le tiers au plus eût été distribué à ses compagnons.

Tandis qu'ils étaient en la ville de Saint-Jean, attendant la galère de Venise qui devait les y venir prendre, messire Guy de la Trémouille, seigneur de Sully, tomba malade et passa de vie à trépas. Il semblait que la mort laissât échapper avec peine ces hommes qui s'étaient vus si près de la tombe, qu'ils avaient moins de chemin à faire pour y descendre que pour en sortir : déjà le sire de Coucy avait succombé, et voilà qu'à son tour le sire de la Trémouille fermait les yeux pour ne plus les rouvrir. Les chevaliers crurent que quelque malédiction pesait sur eux, et que pas un n'était destiné à revoir le sol de la patrie; ils rendirent tristement les devoirs funèbres à cet ami, dont la mort les réduisait au nombre de quatre, et, l'ayant déposé en l'église Saint-Jean de Rhodes, ils montèrent sur les vaisseaux vénitiens, qui étaient entrés dans le port tandis qu'ils s'acquittaient de ce dernier devoir.

En partant, l'ordre fut donné au pilote, pour moins de fatigue et pour que le comte pût visiter les terres qui sont entre Venise et Rhodes, de relâcher d'île en

île. C'est ainsi que les voyageurs débarquèrent tour à tour à Modon, à Corfou, à Leucade et à Céphalonie; là, ils séjournèrent quelques jours, car les femmes de cette île leur parurent si belles, qu'ils les prirent pour des nymphes et des fées, et que le comte de Nevers et ses compagnons employèrent, en présents à ces enchanteresses, la meilleure partie de l'or que leur avait prêté, pour un autre usage, sans doute, le bon prieur des chevaliers de Rhodes.

Ce ne fut qu'avec peine qu'on les arracha de ce paradis; mais il fallut enfin qu'ils se décidassent à le quitter, car ils avaient encore bien du pays à voir avant d'arriver à Venise. Ils remontèrent donc sur leurs vaisseaux, puis naviguèrent tant et tant au vent et à la rame, qu'ils s'en vinrent à Raguse, à Zara et à Parenzo; là, ils montèrent sur des nefs plus légères, afin de pouvoir parvenir jusqu'à Venise, la mer qui en baigne le pied n'étant pas assez profonde pour porter de grosses galères.

Arrivé là, le comte de Nevers trouva une partie de ses gens, que le duc et la duchesse avaient envoyés pour l'attendre. Bientôt les sires de Haugier et de Helly arrivèrent, conduisant le reste de sa maison et menant avec eux des fourgons chargés de vaisselle d'or et d'argent, d'habits magnifiques et de linge de toute espèce. Jean de Bourgogne se mit donc en route avec l'état qui convenait à un seigneur de son rang, et arriva en France plutôt en vainqueur qu'en vaincu.

Quelque temps après son retour, mourut, en son château de Halle, dans la soixante et treizième année de son âge, Philippe le Hardi, et, par cette mort, la régence revint au duc d'Orléans.

Mais le comte de Nevers se trouva duc de Bourgogne.

Onze mois après, la duchesse mourut, et le duc Jean de Bourgogne se trouva comte de Flandres et d'Artois, seigneur de Salins, palatin de Malines, d'Alost et de Talmund, c'est-à-dire l'un des plus puissants princes de la chrétienté.

XIV

Cet événement allait mettre à la grande lumière les discussions qui, jusqu'à ce jour, avaient divisé les deux familles. Jusque-là, le respect que commandait l'âge du duc Philippe, et la prudence que le duc Philippe tenait de cet âge même, avaient jeté sur ces discordes princières un vernis politique qui allait s'effacer; les haines particulières, les haines d'ambition personnelle, les haines d'amour et d'amour-propre blessé, les haines vivaces et sanglantes enfin, allaient lever leurs têtes démasquées, et se prendre corps à corps comme deux athlètes acharnés. Chacun sentait que l'avenir était gros de malheurs, qu'i

y avait dans l'air quelque chose de terrible, et que, lorsque l'orage éclaterait, il pleuvrait du sang.

Et cependant ni l'un ni l'autre des deux princes n'avait encore donné des marques publiques de cette haine. Le duc de Bourgogne était retenu dans ses États pour recevoir l'hommage de ses bonnes villes ; et, tout occupé par ces soins, ce n'était que de temps en temps qu'il pouvait jeter sur Paris un regard plein de promesses de vengeances.

Quant au duc d'Orléans, naturellement insoucieux comme il l'était, il s'occupait peu de ce que faisait le duc de Bourgogne ; ses amours avec Isabel avaient repris une nouvelle ardeur, et, dans les instants de liberté qu'ils lui laissaient, il s'amusait à disputer savamment avec les docteurs et les gens de loi ; puis il rêvait au moyen de lever de nouvelles taxes. C'était à peu près sa seule manière de se mêler du gouvernement.

Aussi, tout allait-il au pire dans le royaume. La trêve avec l'Angleterre n'était plus qu'un vain mot, et, à défaut d'une déclaration de guerre ouverte et générale, les entreprises particulières, autorisées par les deux gouvernements, ensanglantaient tantôt un point de l'Angleterre, tantôt une province de la France. De jeunes gentilshommes de Normandie, ayant à leur tête les sires de Martel, de la Roche-Guyon et d'Acqueville, sans demander congé ni au roi ni au duc d'Orléans, s'embarquèrent, au nombre de deux cent cinquante, abordèrent à l'île de Port-

land, et la pillèrent; mais les habitants, revenus de leur première terreur, et voyant leur petit nombre, revinrent sur eux, en tuèrent une partie et firent prisonnier le reste.

Les Bretons, de leur côté, mais cette fois avec l'autorisation du conseil du roi, tentèrent une nouvelle attaque qui ne fut pas plus heureuse : elle était conduite par le sire Guillaune Duchâtel et les seigneurs de la Jaille et de Châteaubriant; Guillaume Duchâtel y fut tué.

Alors Tanneguy, son frère, se mit la tête de quatre cents gentilshommes, descendit près de Darmouth, y mit tout à feu et à sang. Guillaume, vengé, eut une hécatombe et un bûcher.

Cependant la guerre allait éclater bientôt et se faire sur de plus vastes proportions. Un jeune exilé anglais était venu demander asile à la cour de France; il se nommait Oven Glendor, descendait des anciens princes de Galles, et était fils d'Ivan de Galles, qui, lié de fraternité d'armes avec les chevaliers français, avait péri au service du roi Charles; il demandait secours contre Henry de Lancastre, et cet appel aux vieilles haines de la France contre l'Angleterre, avait trop d'échos dans le royaume pour ne pas être entendu. On décida donc qu'il serait équipé une puissante flotte dans le port de Brest, et que le commandement d'une expédition composée de huit mille hommes serait donné au jeune comte de la Marche,

que nous avons vu combattre, à Nicopolis, avec Jean de Bourgogne.

Les Anglais, instruits de ces préparatifs, résolurent de les détruire avant qu'ils fussent achevés. Ils descendirent donc près de Guérande, qu'ils espéraient prendre par surprise; mais Clisson veillait; son bras n'était point désarmé pour avoir perdu l'épée de connétable : il lui restait la sienne. Au cri d'alarme qu'il jeta, Tanneguy Duchâtel accourut avec cinq cents lances, et, abattant d'un coup de hache le comte de Beaumont, capitaine de l'entreprise, il força les Anglais à se rembarquer, après avoir pris ou tué la moitié de leur troupe.

Cependant la flotte était prête à mettre à la voile : les chevaliers étaient rassemblés; on n'attendait plus que le chef de l'expédition. On l'attendit ainsi vainement pendant cinq mois. Le comte de la Marche avait oublié, dans les bals, les jeux de cartes et de dés, qu'il avait à mettre une armure de combat.

Cette expédition avortée coûta fort cher, et ne mena à rien qu'à fournir l'occasion au duc d'Orléans de lever une nouvelle taxe sur tout le royaume.

Cette fois, le duc de Bourgogne, que l'on aurait pu croire endormi, se réveilla pour donner l'ordre à ses sujets de ne point payer.

Le duc d'Orléans, qui n'avait aucun moyen d'exécution dans les États du duc de Bourgogne, se vengea de lui en mariant mademoiselle d'Harcourt, cousine du roi, au duc de Gueldre, ennemi mortel

du duc de Bourgogne. Le coup porta vite et en plein; car, le jour même du mariage, un héraut entra dans la salle du festin, et, en face de tous les convives, défia le duc de Gueldre au nom du comte Antoine de Bourgogne, qui devait hériter du duché de Limbourg. Le duc de Gueldre se leva, dévêtit sa robe de noces, la donna au héraut pour lui faire honneur, et accepta le défi.

De ce côté aussi, la guerre s'alluma donc.

A tous ces signes de la terre commençaient à se mêler les présages du ciel. Un jour que, dans la forêt de Saint-Germain, la reine se promenait en litière et le duc à cheval, un grand orage éclata tout à coup; la reine ouvrit sa voiture et y donna place à son amant; à peine l'eut-il prise, que le tonnerre tomba, tuant le cheval dont il venait de descendre. A ce bruit et à cette vue, l'attelage de la litière s'effraya, emporta la voiture vers la Seine, et allait se précipiter avec elle, lorsque les traits se rompirent comme par un miracle de Dieu, et les chevaux s'élancèrent dans la rivière, comme si quelque démon les y poussait.

Les gens pieux virent dans cet accident un avertissement de la Providence : excité par eux, le confesseur du duc d'Orléans lui parla avec force et sincérité, blâmant la vie dissolue et antireligieuse qu'il menait. Le duc convint qu'il était un grand pécheur, promit de s'amender, et, pour preuve de sa conversion, fit publier, à son de trompe, qu'il allai payer

ses dettes; il fixa, en conséquence, un jour à ses créanciers, pour qu'ils se présentassent à son hôtel.

Selon le religieux de Saint-Denis, huit cents se présentèrent au jour dit, apportant leurs mémoires additionnés et réglés; mais sept jours s'étaient passés depuis l'accident de Saint-Germain, le ciel était redevenu d'un bleu d'azur, et son dernier nuage avait emporté le dernier remords du duc; en conséquence, sa caisse était fermée. Les créanciers poussèrent de grandes clameurs, déclarant qu'ils ne s'en iraient pas sans être payés; mais on leur répondit que les rassemblements étaient défendus, et que, s'ils ne se retiraient promptement, on allait faire venir les sergents, qui sauraient bien les disperser.

Cependant, les mêmes personnes qui avaient fait des remontrances au duc d'Orléans profitèrent d'un retour de raison pour en faire au roi. On lui montra l'or des particuliers et l'or de l'État fondant entre les mains du duc et de la reine, comme dans un creuset. On lui dit de prêter l'oreille, et il entendit les cris du peuple. On lui dit d'ouvrir les yeux, et il vit que la misère publique était entrée jusque dans son palais. Aussitôt il s'informa, et il apprit des choses inouïes; il fit venir la gouvernante de ses enfants, et elle lui avoua que souvent les jeunes princes manquaient du nécessaire, et que parfois elle n'avait su comment leur donner de quoi manger et se vêtir. Il appela le duc d'Aquitaine, et l'enfant arriva à moitié nu et disant qu'il avait faim. Alors le roi poussa un

profond soupir, chercha de l'argent pour en donner à la gouvernante, et, n'en trouvant point, il lui remit pour l'aller vendre une coupe d'or dans laquelle il venait de boire.

Avec une lueur de raison, un instant d'énergie revint au pauvre insensé. Il ordonna qu'un conseil général fût assemblé, afin d'aviser au plus prompt moyen de porter remède à la maladie de l'État; puis, sans rien dire à personne, il fit écrire au duc de Bourgogne pour l'inviter à assister à la délibération. C'était tout ce que celui-ci attendait.

Le lendemain, il partit d'Arras avec huit cents hommes, et marcha sur Paris.

En arrivant à Louvres, il reçut des lettres qui lui annonçaient que le duc d'Orléans et la reine, en apprenant sa venue, avaient quitté Paris pour se rendre à Melun, et, de là, à Chartres, laissant l'ordre au prince Louis de Bavière de leur amener dans cette ville le duc d'Aquitaine, dauphin de Vienne. Malgré l'urgence de ces nouvelles, le duc était si fatigué, qu'il s'arrêta pour dormir quelques heures. Le lendemain, au point du jour, il partit pour Paris; mais il y arriva encore trop tard; le dauphin venait de partir.

Alors le duc de Bourgogne, sans desseller ni rafraîchir, mit son cheval au galop, et ordonna à ses gens de le suivre. Il traversa ainsi Paris dans toute sa largeur, prit la route de Fontainebleau, et rejoignit le dauphin entre Villejuif et Corbeil. Ce jeune

prince était accompagné de son oncle Louis de Bavière, du marquis de Pont, du comte de Dammartin, de Montaigu, grand maître d'hôtel du roi, et de plusieurs autres seigneurs; dans sa litière, et à ses côtés, étaient assises sa sœur Jeanne et la dame de Préaux, femme de monseigneur de Bourbon. Le duc de Bourgogne s'approcha de la portière, s'inclina devant le dauphin, et le supplia de revenir à Paris, lui disant qu'il avait à lui parler de certaines choses qui le touchaient de près: alors le prince Louis, voyant que le désir du duc d'Aquitaine était effectivement de revenir avec Jean de Bourgogne, comme celui-ci l'en priait, s'avança et dit :

—Sire duc, laissez aller monseigneur d'Aquitaine, mon neveu, près de la reine, sa mère, et de monseigneur d'Orléans, son oncle ; car il y va du consentement du roi, son père.

A ces mots, le duc Louis défendit à qui que ce soit de tourner bride, et ordonna au cocher de continuer sa route. Il allait donc reprendre son chemin, lorsque le duc de Bourgogne lui-même prit les chevaux au mors, leur fit retourner la tête du côté de Paris, et, tirant son épée :

— Sur ta vie, dit-il au conducteur, marche, et vitement!

Le cocher, tremblant, mit ses chevaux au galop; la troupe du duc entoura la litière, et, tandis que le duc d'Aquitaine retournait vers la capitale, accompagné de on oncle Louis de Bavière, qui n'avait pas

voulu le quitter, le duc de Bar, le comte de Dammartin et le marquis de Pont gagnaient Corbeil, et racontaient au duc d'Orléans et à la reine ce qui venait de se passer.

Cette action donnait la mesure de ce que pouvait oser le duc de Bourgogne. Aussi le duc et la reine, qui venaient de se mettre à table, interrompirent-ils leur dîner, et, montant en voiture, partirent-ils en grande hâte pour Melun. Quant au duc de Bourgogne, il trouva aux portes de Paris le roi de Navarre, le duc de Berry, le duc de Bourbon, le comte de la Marche, plusieurs autres seigneurs encore, et une foule de bourgeois qui venaient au-devant de lui, louant beaucoup cette entreprise, et tout joyeux de revoir le jeune duc leur dauphin. Alors, le duc de Bourgogne, qui était à la portière avec ses deux frères, ordonna de marcher au pas, tant la multitude était grande, et vint en cette ordonnance jusqu'au château du Louvre, où le dauphin fut logé. Le duc de Bourgogne y demeura près de lui, afin de faire autour du jeune prince sûre et bonne garde.

La surveillance était d'autant plus facile au duc de Bourgogne, qu'à son ordre et à celui de ses frères, des hommes d'armes arrivaient de tous côtés, venant de leurs États; au bout de quelques jours, il se trouva donc à la tête de six mille combattants à peu près, tous à lui, et commandés par le comte de Clèves et par l'évêque de Liége, que l'on appelait Jean Sans-Pitié.

Le duc d'Orléans, de son côté, n'avait point perdu de temps; il avait envoyé des messagers dans tous ses duchés et comtés, avec ordre à ses capitaines de lever autant d'hommes qu'il serait possible, et de faire la plus grande diligence pour les lui amener. Aussi vit-il promptement venir le sire de Harpedanne avec les gens du Boulonnais; le duc de Lorraine avec ceux de Chartres et de Dreux, et, enfin, le comte d'Alençon avec les chevaliers et les communes d'Orléans.

Tous ces mouvements de troupes étaient fort onéreux au pauvre peuple des environs de Paris. Les gens d'armes des deux partis parcouraient la Brie et l'Ile-de-France, pillant et ravageant tout. Ceux du duc d'Orléans avaient pris pour bannière le bâton noueux dont le prince avait fait sa devise au tournoi, avec ces mêmes mots : « Je porte le défi ! » et les Bourguignons, de leur côté, s'étaient ralliés au rabot du duc Jean, et avaient pris pour mot d'ordre : « Je le tiens ! »

Les deux troupes se trouvaient donc en présence; et, quoiqu'il n'y eût entre les princes aucune déclaration de guerre patente, tout homme sage sentait bien qu'il suffisait d'une querelle particulière entre deux soldats pour amener un choc entre les deux armées et une guerre civile dans toute la France.

Cet état durait depuis quelque temps, lorsque le duc d'Orléans résolut de le faire cesser par une démarche décisive. En conséquence, il donna l'ordre à son armée de marcher sur Paris. Le duc de Bourgo-

gne était en son hôtel d'Artois, lorsqu'on vint lui dire que son ennemi s'avançait avec toute sa puissance. Il se fit armer promptement, sauta sur son cheval de bataille, courut à l'hôtel d'Anjou, où il trouva le roi de Sicile, les ducs de Berry et de Bourbon, et plusieurs autres princes et seigneurs du conseil du roi, prit acte, devant eux, que ce n'était point lui qui commençait les hostilités, et, menant la tête de ses troupes, il les vint mettre en bataille devant Montfaucon.

En voyant le duc et les soldats traverser ainsi au grand galop les rues de Paris, les bourgeois s'émurent vivement. Le duc d'Orléans avait imprimé, par ses exactions, un tel cachet d'avarice sur son gouvernement, que le bruit courut qu'il revenait sur Paris pour le piller. Au même instant, toute la communauté de la ville se leva en masse et marcha aux portes; les écoliers descendirent en armes de l'Université; on abattit plusieurs maisons des faubourgs, et l'on en porta les pierres au milieu de la route pour en faire des barricades; enfin toutes les mesures furent prises pour seconder le duc de Bourgogne et combattre le duc d'Orléans.

En ce moment passèrent devant les travailleurs le roi de Sicile, les ducs de Berry et de Bourbon; ils se rendaient près du duc d'Orléans pour l'informer des dispositions de Paris à son égard et le supplier d'éviter toute effusion de sang. Le duc répondit que ce n'était pas lui, que c'était son cousin Jean, qui avait commencé

les hostilités, en enlevant à sa mère le jeune duc d'Aquitaine; que, du reste, il était prêt à entendre toute proposition raisonnable, et la preuve, c'est qu'il interrompait sa marche. En effet, il cantonna ses hommes à Corbeil et autour du pont de Charenton, conduisit la reine à Vincennes, et se retira lui-même en son château de Beauté.

Les pourparlers se nouèrent aussitôt et durèrent huit jours, au bout desquels on commença à s'entendre : les deux ducs convinrent de renvoyer chacun leurs troupes, et de s'en rapporter sur leurs prétentions au jugement du conseil du roi. Serment de part et d'autre fut échangé sur l'Évaugile, et le renvoi des troupes signala son commencement d'exécution.

Dès que Paris fut délivré des gens d'armes des deux partis, la reine se décida à y faire son entrée : ce fut une grande fête pour la capitale, que cette preuve de confiance que madame Isabel donnait à ses sujets, en revenant se placer au milieu d'eux; toute la population se porta joyeusement au-devant d'elle. La reine était dans le premier chariot suspendu qui ait été construit, et dont lui avait fait cadeau le duc d'Orléans; les dames suivaient dans des litières; les deux ducs réconciliés venaient à cheval, se tenant par la main, et portant chacun la devise de son adversaire. Après avoir conduit madame Isabel à l'hôtel du roi, tous deux se rendirent à Notre-Dame, communièrent avec la même hostie rompue en deux, s'embrassèrent au pied de l'autel, et, pour plus grande preuve de récon-

ciliation et de confiance, le duc de Bourgogne demanda l'hospitalité pour cette nuit au duc d'Orléans. Le duc d'Orléans lui offrit alors la moitié de son propre lit : Jean de Bourgogne accepta. Le peuple, toujours dupe des apparences, les reconduisit en criant : « Noël ! » jusqu'au nouvel hôtel du duc d'Orléans, qui était derrière Saint-Paul.

Ces deux hommes, qui huit jours auparavant, marchaient l'un contre l'autre sous des bannières opposées, et vêtus de leurs armures de guerre, rentrèrent à l'hôtel appuyés au bras l'un de l'autre, comme deux amis qui se revoient après une longue absence.

Ils y trouvèrent les ducs de Berry et de Bourbon, leurs oncles, qui ne pouvaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles. Le duc de Bourgogne leur confirma de nouveau la sincérité de sa réconciliation, et le duc d'Orléans leur dit que jamais jour ne lui avait paru aussi beau que celui qui allait finir.

Les deux princes, restés seuls, continuèrent de se promener en causant. On leur apporta du vin épicé, qu'ils burent en échangeant leurs coupes. Le duc de Bourgogne surtout était d'un abandon extrême. Il loua beaucoup l'ordonnance de la chambre à coucher, en examina avec une attention minutieuse les tapisseries et les portières, et, indiquant du doigt une petite clef qui ouvrait une porte secrète, il demanda en riant si ce n'était point l'entrée des appartements de madame Valentine.

Le duc d'Orléans passa vivement entre Jean de

Bourgogne et la tapisserie, et, mettant la main sur la clef :

— Point tout à fait, mon beau cousin, lui dit-il ; il lui est, au contraire, expressément défendu d'y entrer : cette porte est celle d'un oratoire où je fais mes dévotions secrètes.

Puis, en riant, et comme par inadvertance, il tira la clef de la serrure, joua quelque temps avec, sans paraître même savoir quel objet il tenait à la main ; enfin, la mettant dans une des poches de son pourpoint, avec un air de distraction parfaitement naturel ;

— Si nous nous couchions, mon cousin ? dit-il.

Jean de Bourgogne ne répondit qu'en détachant la cordelière d'or qui soutenait son poignard et son escarcelle, et qu'en posant ces objets sur un fauteuil. Le duc d'Orléans, de son côté, commença de se dévêtir, et, comme il se trouva plus tôt prêt que son cousin, il se mit au lit le premier, laissant le bord, c'est-à-dire la place d'honneur, au duc de Bourgogne, qui ne tarda point à la prendre.

Les deux princes causèrent encore quelque temps de guerre et d'amour ; puis, enfin, le duc Jean parut éprouver le besoin de céder au sommeil : le duc d'Orléans cessa donc de parler, regarda encore quelque temps, d'un air bienveillant, son cousin, qui s'était promptement endormi puis, faisant ; un signe de croix, il murmura quelques prières et ferma les yeux à son tour.

Au bout d'une heure d'immobilité, ceux du duc Jean se rouvrirent; il tourna doucement la tête du côté de son cousin : celui-cî dormait comme si tous les anges du ciel veillaient sur lui.

Lorsqu'il se fut bien assuré que son sommeil était véritable, il se souleva lentement sur le coude, sortit une jambe, ensuite l'autre, chercha le plancher sur la pointe du pied, puis, l'ayant rencontré, glissa doucement le reste de son corps hors du lit, alla vers le fauteuil où le duc d'Orléans avait déposé ses habits, fouilla dans le pourpoint, en tira la petite clef que son cousin y avait cachée, prit la lampe sur la table où le valet l'avait posée, marcha sans bruit et en retenant son haleine vers la porte secrète, glissa avec précaution la clef dans la serrure : la porte s'ouvrit, et le duc entra dans le cabinet mystérieux.

Un instant après, il en ressortit pâle et les sourcils contractés, s'arrêta quelque temps comme pour réfléchir à ce qu'il allait faire, étendit la main pour prendre le poignard qu'il avait déposé sur le fauteuil; mais, changeant de résolution, il posa la lampe sur la table. Au bruit qu'il fit dans ce dernier mouvement, le duc d'Orléans s'éveilla :

— Auriez-vous besoin de quelque chose, mon beau cousin? dit-il à Jean de Bourgogne.

— Nullement, monseigneur, répondit celui-ci; mais cette lampe m'empêchait de dormir, et je me suis levé pour la souffler.

A ces mots, il l'éteignit, et, marchant vers le lit, il se recoucha.

XV

Quelques mois s'étaient écoulés depuis cette nuit de réconciliation, lorsque, dans la soirée du 23 novembre 1407, deux hommes à cheval s'arrêtèrent, rue Barbette, en face de la maison de l'Image Notre-Dame; ils regardèrent autour d'eux, afin de bien reconnaître où ils étaient, et l'un des deux dit à l'autre :

— C'est ici.

Alors ils descendirent de cheval, conduisirent leurs montures sous l'ombre que formait un appentis, en attachèrent les brides aux poteaux qui le soutenaient et se promenèrent silencieusement sous la voûte. Un instant après, deux autres hommes arrivèrent, parurent se livrer à la même investigation, descendirent de cheval comme les premiers, et, voyant des armures d'acier reluire dans l'ombre, allèrent rejoindre ceux qui les portaient. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on entendit le bruit de nouveaux arrivants; enfin, au bout d'une demi-heure, la petite troupe, qui s'était successivement augmentée, comptait dix-huit personnes.

Elle était au complet depuis environ un quart d'heure, lorsqu'on entendit au haut de la rue le galop

d'un seul cheval. Au moment où son cavalier passait, emporté par lui, devant la maison de l'Image, une voix partit du hangar, et dit :

— Est-ce vous, de Courteheuse?

— C'est moi, répondit le cavalier arrêtant court sa monture. Qui m'appelle, ami ou ennemi?

— Ami, dit celui qui paraissait le chef de la troupe, sortant à pied de l'ombre où il était caché et s'approchant de sire Thomas de Courteheuse. — Eh bien, sommes-nous prêts?

Et il appuya sa main sur le cou du cheval.

— Ah! c'est toi, Raoullet d'Octouville! répondit le chevalier. Bien! es-tu là avec tous tes hommes?

— Oui, et nous vous attendons depuis une bonne demi-heure.

— Il y a eu retard dans l'ordre; je crois qu'au moment d'agir, le courage lui a failli.

— Comment cela? renoncerait-il à son dessein?

— Non point.

— Et il fait bien; car je le prendrais pour mon compte. Je n'ai point oublié que ce duc, que Dieu damne, m'a ôté, pendant son gouvernement, l'office des généraux, dont le roi m'avait pourvu à la requête du défunt Philippe de Bourgogne. Je suis Normand, sire Thomas, et j'ai de la rancune; il peut donc compter sur deux bons coups de dague, je vous en réponds : le premier, pour la promesse que j'ai faite au duc, et le second pour le serment que je me suis fait à moi-même.

— Maintiens-toi dans ces bonnes dispositions, mon brave chasseur; car le gibier est détourné, et, d'ici à un quart d'heure, je te l'amène.

— Allez donc!... dit Raoullet en frappant du plat de sa main la croupe du cheval, qui repartit au galop.

Et il rentra sous le hangar.

Laissons le cavalier continuer sa route, et entrons au petit séjour de la reine.

C'était un joli hôtel, qu'elle avait acheté du sire de Montaigu, et où elle s'était retirée lorsque le roi, dans un accès de folie, lui avait coupé les mains avec son épée. Depuis ce moment, elle n'était rentrée à l'hôtel Saint-Paul que dans les occasions solennelles, et pour n'y rester que le temps strictement nécessaire aux convenances; cela, d'ailleurs, donnait plus de liberté à ses amours avec le duc.

Le soir de ce même jour, la reine était donc à cet hôtel comme d'habitude, mais gardant le lit à la suite d'une fausse couche qu'elle venait de faire, et dont l'enfant n'avait pas vécu. Le duc d'Orléans était assis à son chevet, et l'on venait de leur servir un souper, que la convalescence de la malade avait rendu très-gai, lorsque Isabel, regardant son amant avec des yeux où le retour de la santé commençait à faire briller l'amour :

— Mon beau duc, lui dit-elle, il faudra, lorsque je serai tout à fait remise, que vous me donniez, un soir, à souper en votre hôtel, comme je viens de vous donner à

souper au mien; puis, après, je requerrai de vous une grâce.

— Dites que vous me donnerez un ordre, ma noble Isabel, répondit le duc; et ajoutez que je l'exécuterai à genoux.

— Cela n'est pas certain, Orléans, continua la reine en le regardant, cette fois, d'un air de doute; et j'ai bien peur que, lorsque vous connaîtrez l'objet de ma demande, vous ne me la refusiez bien net.

— Vous ne pouvez rien me demander qui me soit plus cher que la vie, et, vous le savez bien, ma vie est à vous.

— A moi... et à la France : chacun a le droit d'en réclamer sa part; c'est ce que ne manquent pas de faire les dames de ma cour.

Le duc d'Orléans sourit.

— De la jalousie? dit-il.

— Oh! non, de la curiosité et pas autre chose; or, comme je suis fort curieuse, je désirerais entrer dans un certain cabinet attenant à la chambre à coucher de monseigneur le duc d'Orléans, et où l'on dit qu'il a fait faire le portrait de toutes ses maîtresses.

— Et vous voudriez savoir?...

— Si je suis en bonne compagnie, voilà tout.

— La chose advenant, mon Isabel, vous vous y verriez seule, comme vous êtes dans mon cœur et sur mon cœur.

A ces mots, il tira de sa poitrine le portrait que la reine lui avait donné.

— Oh! mais voilà une preuve à laquelle je ne m'attendais pas. Comment! vous avez encore cette image?

— Et elle ne me quittera qu'à la mort.

— Ne parlez pas de mourir, monseigneur; il vient de me passer, à ce mot, un frisson étrange dans les veines, un éblouissement bizarre devant les yeux. Oh! qui entre? qui vient? que veut-on?

— C'est sire Thomas de Courteheuse, valet de chambre du roi, qui demande monseigneur le duc, répondit le page qui venait d'ouvrir la porte.

— Permettez-vous qu'il entre, ma belle reine? dit le duc d'Orléans.

— Oui, certes; mais que veut-il? Je suis toute tremblante.

Messire Thomas entra.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant, le roi vous mande que, sans délai, vous veniez devers lui; car il veut vous parler hâtivement et pour choses qui touchent grandement à lui et à vous.

— Dites au roi que je vous suis, messire, répondit le duc.

Thomas remonta à cheval, repartit au galop, et jeta ces mots en repassant devant la maison de Notre-Dame :

— A l'affût, Raoullet! voilà le gibier!

Puis il disparut.

Au même instant, un mouvement confus se fit sous le hangar; on entendit le froissement du fer

contre le fer, car chacun remontait sur son cheval; puis le bruit cessa bientôt, et tout rentra dans le silence.

Au bout de quelques minutes, il fut interrompu par les sons d'une voix douce qui venait du côté de la rue du Temple, et qui chantait un petit poëme de Froissart; un instant après, on put apercevoir le chanteur, car il était précédé de deux valets portant des torches; devant eux marchaient deux écuyers montés sur le même cheval, et derrière lui venaient deux pages et quatre hommes armés; il était vêtu d'une grande robe de damas noir, montait une mule qu marchait le pas, et jouait en jetant son gant en l'air et en le retenant avec la main.

Arrivé à quelque distance de l'appentis, le cheva des deux écuyers hennit; un autre hennissement partit du hangar et répondit comme un écho.

— Y a-t-il quelqu'un là? dirent les écuyers.

Personne ne répondit.

Alors ils pressèrent leur cheval avec les genoux, et il se cabra; ils le piquèrent de l'éperon, et il bondit au galop comme s'il courait à travers les flammes.

— Tiens-toi bien, Simon, cria le chanteur riant de l'aventure, et annonce-moi au roi; car, si tu vas toujours ainsi, tu arriveras bien un quart d'heure avant moi.

— C'est lui! dit une voix qui partit du hangar.

Et une vingtaine d'hommes à cheval s'élancèrent

dans la rue; l'un d'eux marcha droit au duc, en criant :

— A mort ! à mort !

Puis il le frappa d'un coup de hache qui lui abattit le poignet.

Le duc jeta une grande plainte, s'écriant :

— Qu'est ceci? et que veut dire ceci? Je suis le duc d'Orléans.

— C'est ce que nous demandons, répondit le même homme qui l'avait déjà frappé.

Et, lui assénant un second coup de hache, il lui fendit tout le côté droit de la tête, depuis le front jusqu'au bas de la joue. Le duc d'Orléans poussa un soupir et tomba.

Cependant il se releva encore sur ses genoux; mais alors tous l'assaillirent, chacun frappant avec une arme différente, les uns de leur épée, les autres de leur masse, ceux-ci de leur poignard; un page allemand, qui voulut défendre le duc, tomba sur lui mortellement blessé, et les coups se partagèrent entre l'enfant et le maître; l'autre page, légèrement atteint d'un coup d'épée, se réfugia en appelant du secours dans une boutique de la rue des Rosiers. La femme d'un cordonnier ouvrit sa fenêtre, et, voyant vingt hommes qui en frappaient deux, cria au meurtre.

— Taisez-vous !... lui répondit un des assassins.

Et, comme elle continuait, il prit une flèche dans sa trousse et l'ajusta; le trait partit et alla s'enfoncer dans le contre vent qu'elle tenait entr'ouvert.

Il y avait, parmi les meurtriers, un homme dont la tête était couverte d'un chaperon rouge qui lui cachait le visage; celui-ci ne frappait point, mais il regardait frapper. Lorsqu'il vit le duc sans mouvement, il ramassa une torche, et, l'approchant de son visage :

— C'est bien, dit-il; il est mort.

En même temps il, jeta la torche sur un tas de paille qui se trouvait contre la maison de l'Image Notre-Dame; la flamme s'y communiqua rapidement : alors il sauta sur son cheval, criant : « Au feu ! » et partit au galop, prenant la rue qui conduisait aux jardins de l'hôtel d'Artois. Ses compagnons le suivirent, criant comme lui : « Au feu ! au feu ! » et jetant derrière eux des chausse-trapes, afin de ne point être poursuivis.

Cependant le cheval des deux écuyers s'était calmé, et les cavaliers étaient parvenus à le faire retourner vers l'endroit où il avait pris une si grande peur, lorsqu'en revenant ils aperçurent la mule du duc d'Orléans, qui courait sans maître; ils crurent qu'elle l'avait jeté bas, et, la prenant par la bride, ils la ramenèrent en face du hangar. Là, ils virent à la lueur du feu, le duc étendu; près de lui était sa main coupée, et, dans le ruisseau, une partie de sa cervelle.

Alors, ils coururent en toute hâte au petit séjour de la reine, et, poussant de grands cris, ils entrèrent à l'hôtel, pâles, s'arrachant les cheveux. On conduisit aussitôt l'un d'eux à la chambre de madame Isabel, qui lui demanda ce qu'il y avait.

— Un malheur épouvantable, dit-il ; le duc d'Or-